

La Tribune

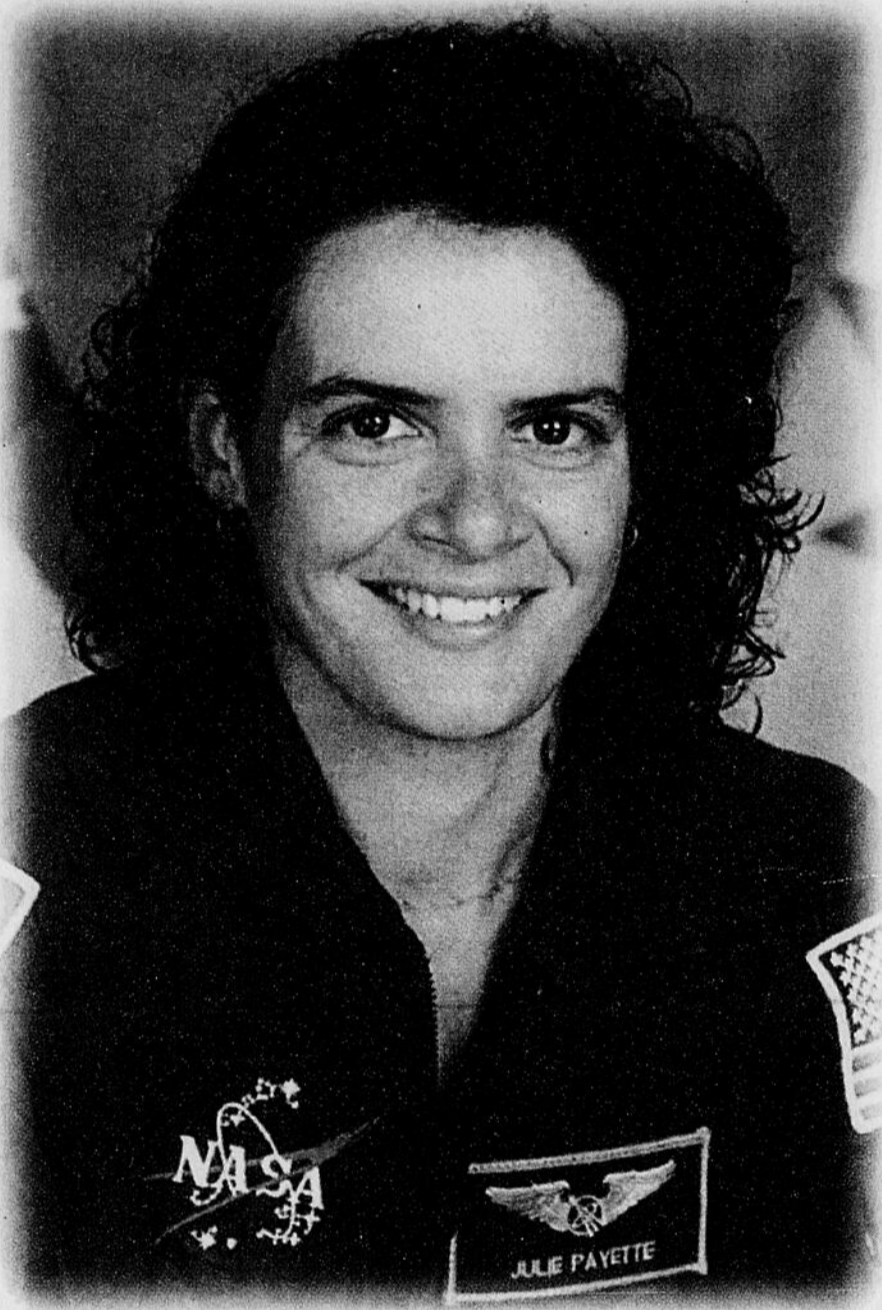
SHERBROOKE

SAMEDI 15 AOÛT 1998

Édition spéciale

1,75\$ (PLUS TAXES)

À 500 JOURS DE L'AN 2000 Pour l'avenir du monde



► INFORMATION

Un grand journaliste reprend sa liberté



La puissance du rêve

«**M**ieux vaut rêver du ciel et voir jusqu'où on se rendra, que de ne rien espérer du tout ou de limiter nos aspirations. Quand on a 10 ans et qu'on rêve d'être astronaute, les chances d'y arriver sont faibles, mais elles ne sont pas nulles.»

Quarante mots à peine. Et déjà on est rassuré.

La qualité du témoignage de la jeune femme ne viendra pas tant du prestige de son job - et désormais de son départ imminent - que de qui elle est au creux de l'âme.

Une modestie désarmante. Du soleil dans la voix. Des convictions bien ancrées. Et l'art de les faire valoir sans prétention.

Douée?

Comme quoi!

Bûcheuse?

Plus encore.

Du coup, il serait dommage de la hisser sur un socle et de se dire que son discours ne vaut guère pour l'ensemble des mortels.

Puissance du rêve.

Force de vouloir.

Voilà qui importe.

«Je n'ai jamais passé mon temps à fabuler sur le moment où je pourrais partir.

Tout ce que j'ai fait avant m'intéressait. Ce que je fais aujourd'hui m'intéresse. Je pense que réussir à être heureux dans ce qu'on vit au moment où on le vit, rester captivé par quelque chose, peu importe quoi, c'est se donner la meilleure des chances.»

Bien des années avant d'être assignée à la conquête de l'espace, une gamine est partie à la conquête d'elle-même.

Julie Payette, astronaute. C'était en 1992.

À 29 ans déjà, elle devenait une sérieuse référence notamment auprès d'une jeunesse plus ardente qu'on le laisse croire par les temps qui courent.

Plus encore, à l'instar d'un phénomène généralement réservé à quelques stars du showbiz d'ici, voilà qu'une jeune scientifique comptait au nombre des enfants chéris de ce grand petit pays: la fille, la brue, l'amie, la camarade que tout le monde est tenté de côtoyer de près.

«Je n'aime pas qu'on m'idéalise. L'espace, comme les océans, est sans frontières. Il appartient à l'ensemble de la collectivité humaine. J'évolue dans un monde extraordinaire. Ce que j'ai le privilège d'accomplir reste encore un travail unique. Le minimum que je puisse faire, c'est de partager cet univers fascinant chaque fois que je le peux.»

Cela a été dit le 2 juillet: trois mois et quelques poussières après que Julie Payette eut célébré la fin de son entraînement de 18 mois comme spécialiste de mission au John Kennedy Space Center de Houston, dans la classe très sélecte dite de la «16e génération» des astronautes de la NASA. Ils étaient 44 recrues venues de trois continents et de sept pays. Ils avaient été choisis parmi 5330 candidatures. Ils sont aujourd'hui membres du premier groupe formé pour travailler à la station spatiale internationale.

«Au nombre des choses qui m'impressionnent en tant que petit maillon d'une formidable chaîne, c'est cette coopération internationale, l'entente entre les peuples. Au total, 18 nations auront collaboré à ce laboratoire qui sera dans l'espace pendant 15 ans pour nous permettre de progresser, pour repousser les limites de la connaissance, pour connaître notre planète à partir d'une autre perspective.»

Ceci a été dit le 5 août: 24 heures et quelques poussières après qu'eut été officiellement annoncée la participation de Julie Payette, en 1999, à un vol d'assemblage de la station précitée. Jusqu'à aujourd'hui, moins de 400 humains ont bénéficié du privilège d'aller dans l'espace.

Entre un rêve fou et son éventuel accomplissement?

Bien sûr, il sera question de discipli-

ne, de nécessaires sacrifices, de travail acharné, d'obstacles à vaincre.

Mais il sera surtout question de contentement profond.

On parlera de confiance. De peurs et d'audace. De ce beau moteur qu'est l'appétit de savoir.

«J'ai une soeur et un frère. J'ai été une enfant ordinaire. J'aimais jouer. J'étais, je crois, curieuse et active. Je rêvais. Le plus beau cadeau que j'ai reçu, c'est d'avoir été encouragée à être ce que je voulais être, à explorer, à ne pas reculer.»

En presque une heure d'entretien casé dans un horaire de spartiate, la spatio-aute évoquera au moins trois fois ce qu'elle considère être sa bonne fortune.

«La première fois que j'ai vu l'annonce d'un poste d'astronaute qui s'ouvrirait, je ne me faisais aucune illusion, mais je ne me trouvais pas le droit de ne pas oser. La seule chose dont on peut être certain quand on ne risque rien, c'est qu'on obtiendra rien!»

Demain l'espace?

«Je suis plus que jamais fascinée par les hautes technologies, mais j'irai là-haut d'abord avec des yeux et un coeur humains. Notre initiative, notre faculté d'adaptation, nos perceptions nous appartiennent. Les machines n'iront pas plus loin que les codes que nous créons.»

(AUTRE TEXTE EN PAGE 8)

► FEMMES



Rendez-vous à New York

► ENVIRONNEMENT



«L'automobile va tuer l'humanité!»

► SOCIÉTÉ



Les bons côtés de notre époque

► ÉCONOMIE



Avenir doré pour jeunes diplômés

Pour le pire et le meilleur de l'individualisme

Pour le philosophe Charles Taylor, notre ère moderne n'est pas seulement marquée par une communauté désagrégée, mais aussi par un idéal de *fair-play*.



Stéphane Lavallée



Michel Morin



André Larocche



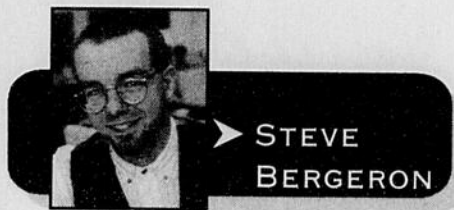
Jeannot Bernier



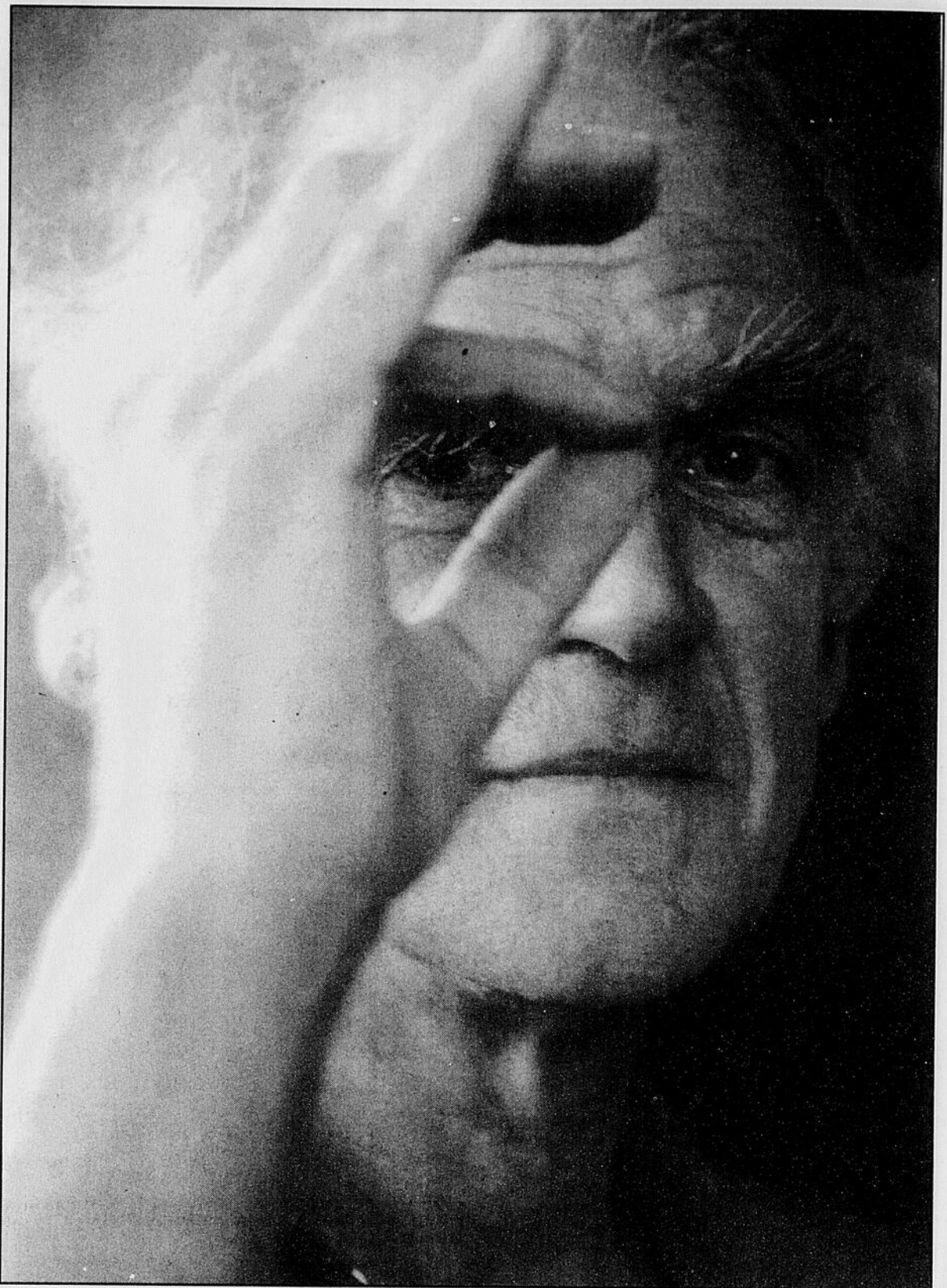
Éleine Coulombe



Rachel Lussier



STEVE BERGERON



En revisitant Platon, saint Augustin, Descartes, Luther, Rousseau, Nietzsche et compagnie, Charles Taylor retrace le développement de l'identité moderne et tente de définir ce que c'est d'être humain aujourd'hui, en Occident. Imacom-Daguerrre, Martin Blache

Dans la foulée des grandes réalisations de La Tribune

L'équipe de La Tribune a réalisé cette autre édition spéciale en pensant à vous, dans une continuité qui la mène vers ce premier jour de l'an 2000. Il ne restera plus que 500 jours mercredi prochain, le 19 août.

Nous devons cette édition toute particulière à tous les artisans de La Tribune ainsi qu'à ses supporters indéfectibles, qu'ils soient annonceurs, intervenants sociaux, politiques ou économiques... et lecteurs.

Nous le devons aussi à Stéphane Lavallée qui était directeur de l'information dans les dernières années et qui a amorcé le mouvement vers ce nouveau millénaire. Stéphane poursuivra sur sa lancée maintenant au quotidien La Presse de Montréal.

C'est aussi toute une équipe qui a permis cette autre réalisation. Une équipe de tous les niveaux, de tous les départements de l'entreprise qui a fait en sorte que ce produit fini soit admirablement finolé et se rende jusqu'à vous.

Nommer des gens parmi ces artisans est périlleux. Nombreux sont ceux qui, tout en étant à l'écart des 48 pages de l'édition spéciale, n'y ont pas moins participé par leurs efforts décuplés pour vous fournir, tous les jours, le journal que vous attendiez le matin alors que d'autres s'investissaient dans ce cahier spécial. Il fait partie d'un tout. Ce samedi 15 août n'est qu'un moment dans le continuum quotidien de La Tribune.

Vous noterez cependant dans cette édition la signature de nombreux journalistes, notamment celle de Rachael Lussier, un moteur de cette recherche approfondie et des entrevues percutantes. Il faut aussi voir derrière ce produit le travail incessable de Michel Morin, coordonnateur du projet, André Larocche et Jeannot Bernier, concepteurs graphiques des pages d'information, Éleine Coulombe, infographiste.

S'ils ont pu réaliser un tel produit en peu de temps considérant la période de vacances, c'est aussi parce que plusieurs autres membres de nos équipes départementales avaient établi des paramètres d'une grande qualité lors de la première livraison «À 1000 jours de l'an 2000» le 5 avril 1997. Par la qualité de leur œuvre de départ, ils se sont investis dans cette nouvelle édition comme dans celles à venir.

Car La Tribune vous promet encore quelques éditions particulières... en route vers l'an 2000.

Jacques Pronovost
rédacteur en chef

Entendre Charles Taylor exprimer sa vision sur l'époque que nous vivons et que nous appelons la modernité, c'est presque rassurant. Non pas que le philosophe soit d'un optimisme démesuré. Les travers de notre époque n'échappent pas à son oeil de lynx. Mais notre homme considère comme illogique de ne relever que le côté obscur des choses. Ne négligeons pas les bons coups, clame-t-il.

Par exemple, cet individualisme qui marque sans conteste notre ère moderne. «Il est clair que, pour certaines personnes, l'individualisme est devenu égoïsme. Ces gens ont carrément peu d'intérêt pour les autres. Ils n'en font qu'à leur tête et n'écourent que leurs pulsions et leurs propres intérêts.»

Par contre, poursuit-il, ce même individualisme est à la source d'idéologies très fortes sur les droits humains. Car il y a un idéal moral derrière: celui de la responsabilité personnelle de son identité et la reconnaissance que chaque individu est porteur de droits inaliénables. Bref, la base des droits de l'homme.

«C'est ainsi que notre époque a produit l'Amnistie internationale. On se cotise, on se sent obligé de secourir les gens dans le besoin, des individus exceptionnels se dévouent à ces causes. Même les jeunes sont très envoûtés par un idéal du *fair-play*. L'individualisme n'est donc pas seulement une source de désagrégation de la communauté, ni un échec de la modernité. C'est un élément moral très important, qui peut être perdu de vue, mais auquel on peut faire appel.»

Morale de cette histoire: il est trop facile d'évaluer la valeur d'une époque uniquement sur ses déviations et de tout rejeter en bloc. On ne juge pas le christianisme seulement à partir de l'Inquisition, ni seulement à partir de saint François d'Assise. «Je trouve plus intéressant d'aller en profondeur», résume Charles Taylor.

Charles Taylor est donc un philosophe renommé pour ses idées sur la modernité et le regard critique qu'il pose sur celle-ci. Professeur de philosophie à l'Université McGill, connu aussi comme journaliste et politologue, membre fondateur du Nouveau Parti démocratique (NPD), peut-être Taylor demeure-t-il encore méconnu au Québec, même s'il est né en plein cœur d'Outremont en 1931.

Sans doute parce que son principal ouvrage, *Les sources du moi* (en anglais, *Sources of the Self*), paru en 1989, n'a été traduit en français que cette année, après l'espagnol, l'allemand et l'italien. Pour d'aucuns, il s'agit d'un livre-référence de la philosophie moderne.

Dans cette brique de 700 pages - dont la lecture, disons-le, demande aux non-initiés de s'atteler solidement -, Taylor part à la recherche de tout ce qui a influencé notre conception de l'identité à travers les âges, pour mieux expliquer ce qu'elle est aujourd'hui.

En revisitant Platon, saint Augustin, Descartes, Luther, Rousseau, Nietzsche et compagnie, l'auteur retrace le développement de l'identité moderne et tente de définir ce que c'est d'être humain aujourd'hui, en Occident.

Car, fait-il comprendre, il est pratiquement impossible de bien saisir notre époque, avec ses idéaux et ses travers, sans connaître la façon dont les individus se perçoivent en tant que tel. Dans *Les sources du moi*, Charles Taylor démontre à quel point cette perception influence notre pensée et notre manière d'être.

Par exemple, cette quête d'authenticité très à la mode depuis plusieurs années. Cette nouvelle mentalité qui veut que chacun de nous soit responsable de son propre bonheur, en meublant sa vie à sa façon. L'idée d'être soi-même, et même l'idée que sa vie sera ratée si on ne devient pas ce que l'on

a choisi. Chercher sa voie, comme s'il y avait autant de voies qu'il y a d'êtres humains.

Primo, fait-il remarquer, cette quête n'est pas née d'hier. Dès les XVIIe et XVIIIe siècles, on en perçoit les germes. Secundo, cette façon de penser aurait été inconcevable quelques siècles plus tôt. Surtout cette idée qu'un individu puisse considérer qu'il se réalise dans le cadre simple de son travail et de son couple ou de sa famille.

«Pour les penseurs anciens, la vie de famille et la production de moyens pour survivre étaient d'importance secondaire. Le centre de la vie bonne était les activités supérieures, la participation aux choses publiques. C'est une révolution moderne d'avoir promu ce que j'appelle la vie ordinaire à une idée de vie bonne. Et aujourd'hui, spontanément, les gens veulent exprimer leur authenticité par leur choix de carrière, en nouant des relations ou en fondant une famille.»

Là où cela se dégrade, c'est quand la quête d'authenticité devient narcissique. Par exemple, quand on considère que tous les choix de vie sont équivalents. Ou quand les gens se ruent au Jean Coutu pour acheter le

dernier livre de psychologie bon marché qui leur explique comment se réaliser.

À force de se regarder le nombril, à se replier devant son téléviseur, à réduire ses contacts sociaux, inévitablement, on en vient à négliger la sphère publique. Charles Taylor ne nie pas que l'individualisme radical est à la source de l'affaiblissement du tissu social et communautaire perçu au Québec.

«C'est un phénomène presque pathologique. Beaucoup de gens sont déconnectés ou se sentent perdus, peut-être parce qu'ils sentent qu'ils n'ont pas d'identité. On peut associer à ça le décrochage des jeunes, mal encadrés.»

D'un autre côté, le référendum de 1995 a connu un taux de participation sans précédent. «Il y a du pire et du meilleur, mais on ne peut pas considérer la culture individualiste comme une bonne ou une mauvaise chose que l'on pourrait changer. Même si nous le décidions, nous serions incapables de revenir en arrière. Nous sommes empêtrés dedans. Ce sont certains éléments que nous pouvons changer.»

La victoire temporaire de la droite

STEVE BERGERON

En tant que membre fondateur du NPD - il a même déjà été candidat contre Pierre-Elliott Trudeau -, Charles Taylor voit avec inquiétude notre Etat-providence subir les contrecoups de la mondialisation et de l'imprévisible mouvement destructeur des capitaux internationaux. Il avoue même être pris au dépourvu.

«C'est un grand problème que nous n'avons pas réglé, et auquel la classe politique ne s'est pas encore attaqué. En ce moment, nous assistons à une victoire temporaire de la droite. Mais dans la population, il est unanime que, si cela continue ainsi, cela ne sera plus viable. Aucun parti ne pourra se faire élire ni rester au pouvoir s'il ne propose pas de solution.»

Encore une fois, il note que l'économie de marché n'a pas eu que des conséquences néfastes. «Grâce à elle, notre niveau de vie s'est constamment élevé. Aujourd'hui, la plupart des gens n'ont pas à faire des pieds et des mains pour joindre les deux bouts.»

Sans faire de pronostics, Charles Taylor croit que le chaos nous attend si le chômage chez les jeunes continue de croître. «Les gens ont développé certaines attentes envers notre société, dont celle de leur assurer un emploi.»

Maintenant, comment réagir? «Il y a des hypothèses. On pense à intervenir dans l'économie pour que les sociétés régionales occupent un créneau international, à mettre en place une politique de recherche à vocation internationale, à inclure des clauses sociales dans les accords économiques internationaux. Mais pour l'instant, personne n'a la solution ni n'entrevoit où aller.»

Il est fort possible que certains pays réussissent à se donner une prospérité avec la nouvelle donne de la mondialisation, et que d'autres échouent tout simplement. «Les solutions ne seront peut-être pas les mêmes pour tous les pays.»

Charles Taylor était prédestiné à s'interroger sur l'identité. Le philosophe est le fils d'un père anglophone et d'une mère francophone (il parle d'ailleurs un français impeccable). Notre homme sait donc très bien ce que signifie d'avoir une identité complexe.

Normal, donc, que Charles Taylor se soit longtemps penché sur les problèmes politiques du Canada. Le philosophe croit au fédéralisme, mais considère aussi comme légitime le droit des Québécois d'obtenir une reconnaissance. Il est toutefois persuadé que le Québec aurait plus à perdre qu'à gagner d'une déclaration d'indépendance.

«Le Québec s'est déjà développé un statut particulier *de facto*. Que l'on pense au régime de pensions de vieillesse du Québec, coordonné avec celui du fédéral. Il existe d'autres exemples de cette souplesse», estime-t-il.

«Ce qui manque au Québec, c'est la reconnaissance comme société, ce qui représente peut-être le quart des exigences du Québec. Pourquoi mettre en danger les trois autres quarts pour forcer l'acceptation du dernier quart? Les grands différends symboliques n'empêchent pas le Québec de faire ce qu'il veut faire dans le contexte actuel.»

Charles Taylor croit au développement du multiculturalisme comme idéologie politique. «C'est ce que vivent déjà plusieurs personnes à Montréal. Mais il y a un problème de communication avec ceux qui n'ont jamais vécu cette situation.»

ADMINISTRATION	RÉDACTION	PUBLICITÉ	TECHNOLOGIE	PRÉ-IMPRESSION & PRODUCTION	COMPTABILITÉ	TIRAGE						
Raymond Tardif Président et éditeur	René Morin Vice-président Finances et administration	Jacques Pronovost Rédacteur en chef	Maurice Cloutier Directeur de l'information	François Fouquet Directeur	Alain LeClerc Michel Poulin Adjoints au directeur	René Béliqueau Conseiller	André Roberge Directeur	Steeve Rancourt Michel Doyon Adjoints au directeur	André Corriveau Contrôleur	Julienne Poulin Gérante du crédit	André Custeau Directeur	Serge Nadeau Adjoint au directeur



Vingt-sept ans de tour du monde

Bernard Derome a vu le monde se faire et se défaire. «Je vais vous dire, tout me touche. À des degrés divers je suis touché par tout ce qui regarde l'être humain».



► RACHEL LUSSIER

«Je peux parler à Alexandra? [...] C'est son papa [...] Oui? [...] Je te rejoins dans une trentaine de minutes [...] Je t'aime.»

L'interview se poursuit depuis plus de deux heures.

Chaleureux mais pondéré, aussi sensible que cérébral, courtois sans être cérémonieux, Bernard Derome vient d'offrir une substantielle et plus que généreuse réflexion sur ce que son métier lui a inspiré jusqu'à maintenant.

Du même coup, un portrait d'homme s'esquisse:

- Apprendre son pays et sa planète. Connaître, analyser, essayer de comprendre. Synthétiser puis transmettre l'information du mieux qu'on peut et en même temps ne pas négliger de dire à ses enfants adultes: «je t'aime». Comme il vient de le faire avec Alexandra. Sans raison spéciale et à chaque fois que c'est possible. Parce qu'envers et contre tout, c'est ce qu'il y a de plus important au monde.

Le 17 juin dernier, après 27 ans de présence presque quotidienne au petit écran, Bernard Derome communiquait son dernier Téléjournal.

Vingt-sept ans de tour du monde.

«Résumé en 24 minutes par jour», ponctuera le journaliste dans un sourire désormais légendaire.

Risque d'ennui?

«À travers une masse d'information de plus en plus dense, prendre quotidiennement des décisions, déterminer ce qu'il faut choisir entre ceci et cela commençait à avoir quelque chose de frustrant. Je veux sortir de mon droit de réserve.»

En «retournant sur le terrain», comme on dit dans le métier, M. Derome se fait plaisir, s'accorde un peu de liberté dans tous les sens du terme.

«Je garde des choses qui sont brûlantes d'actualité, les émissions spéciales dont je m'occupais déjà et en plus, nous allons initier des dossiers majeurs.»

Bernard Derome, éditorialiste?

«Il n'y a pas d'éditorialiste à Radio-Canada. Mais dans des dossiers spéciaux, il est plus facile d'avancer certaines choses, de pousser un peu plus loin le commentaire. Évidemment il ne faut pas exagérer. Ce n'est pas question d'être peureux, c'est question d'être honnête. Tout est dans la façon de dire les choses. Je ne veux pas montrer aux gens comment penser.»



Photo, Luc-Simon Perreault

Rigoureux jusqu'au bout des ongles, Bernard Derome a bien gagné la crédibilité immense qu'il s'est acquise au fil des ans. «Ma façon d'aborder les questions, peu importe lesquelles, a toujours été la même, soit de penser qu'il y a des êtres humains derrière.»

Rigoureux jusqu'au bout des ongles, Bernard Derome a bien gagné la crédibilité immense qu'il s'est acquise au fil des ans.

«La confiance, ça veut dire qu'on ne sous-estime pas ceux à qui on s'adresse. On n'a pas le droit d'abuser d'un médium qui a autant de pouvoir que la télévision.»

Il faut dire qu'en 1970, nouveau à l'antenne, le jeune journaliste a fait ses classes avec La Crise d'octobre, un des événements qui, dit-il, comptent encore parmi ceux qui l'ont le plus profondément troublé.

«Je vais vous dire, tout me touche. À des degrés divers je suis touché par tout ce qui regarde l'être humain.»

En 27 ans, Bernard Derome a vu le monde se faire et se défaire. Plutôt cent fois qu'une.

Du Québec jusqu'à Sarajevo. Des inondations du Saguenay et du Manitoba jusqu'à l'éternel drame d'Irlande du nord. De la crise d'Oka à la guerre du Golfe. De notre tempête de verglas à la famine du Soudan.

«Un drame c'est un drame. Je n'aime pas comparer la grille de nos misères à nous avec celle des misères d'ailleurs.»

Question de respect envers les uns et les autres. Question de compassion quelque soit le degré de détresse.

«Ma façon d'aborder les questions, peu importe lesquelles, a toujours été la même, soit de penser qu'il y a des êtres humains derrière.»

Vingt-sept ans de tour du monde et que reste-t-il?

En même temps qu'une aversion contre la bêtise, une foi indéfectible en la nature humaine.

«Chaque fois que je vois quelque chose qui a l'air un peu solide, qui est un peu intelligent, un peu imaginatif, je me dis qu'il y a de quoi espérer.»

Entre le petit gars qui planquait des appareils radios dans sa chambre pour écouter à son aise en rêvant de devenir journaliste et l'homme de maturité qui reconnaît sans fausse pudeur que le départ définitif de sa mère, cette année, l'a bousculé au point de revisiter son échelle de valeurs, il s'est forgé un grand, très grand communicateur.

Six questions sur l'avenir et l'information

Que feriez-vous si pouviez poser un geste immédiat pour changer le cours de certaines choses?

- Je dirais de façon un peu folle qu'il faut décréter des Jeux olympiques permanents! Ou à tout le moins assez longs pour permettre à tout le monde et spécialement aux dirigeants de la planète de faire la trêve, de réfléchir à ce qui se passe sur notre boule bleue. Qu'on prenne un temps d'arrêt pour se demander où on en est. Qu'on respire un peu de façon normale. Qu'on se dise: est-ce qu'on peut mettre un peu d'ordre? Est-ce qu'on peut tenter d'explorer certaines avenues de façon un peu plus sérieuse sans être toujours poussés par les événements? C'est farfelu, mais idéalement, ça pourrait ressembler à ça.

Est-ce que la qualité de l'information s'effrite et si oui, risque-t-elle de s'effriter davantage au cours des prochaines années?

- C'est certain qu'il y a un danger. Le problème, c'est que tout est devenu information. C'est donc dans la pertinence de cette dernière que ça se joue. Les gens peuvent être au courant d'une chose sans être informés. On se comprend là-dessus? À chaque fois qu'on livre une nou-

velle, justement à cause de la surabondance, il faut exercer de façon plus pointue que jamais son jugement éditorial. En retournant sur le terrain, j'espère rester conscient de ces notions là: être prudent, averti, précis.

S'il y a un art d'informer, y a-t-il aussi un art de s'informer?

- J'ai une conception de l'information, mon voisin en a une autre. Cela dépend de ce que l'on cherche. Je pense que la vigilance vaut pour tout le monde, autant pour celui qui reçoit l'information que pour celui qui la donne. Il ne faut pas non plus sous-estimer l'intelligence des gens, ni leur capacité de compréhension ou de jugement.

En serions-nous arrivés à l'heure d'enseigner l'art de s'informer dans les écoles, tellement c'est devenu complexe?

- Ce serait presque aussi révolutionnaire que les débuts de l'éducation sexuelle dans les écoles! Oui, ce serait très important. Je pense que la façon de s'informer devrait être apprise, et de plus en plus. Ce serait formidable de permettre aux jeunes d'affûter leurs réflexes, d'exercer leur jugement le plus tôt possible. Ils sont rendus plus loin que nous l'étions. Il y a des choses qui nous

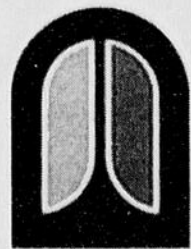
impressionnaient et qui sont acquises pour eux depuis longtemps. Raison de plus pour essayer - je ne dis pas encadrer parce que ça a l'air paternaliste - de leur donner un coup de main. C'est d'autant plus important qu'on est désormais appelés à réagir sur tout et à tout moment.

Changement de propos, comment voyez-vous le désintérêt actuel face à la politique qui pourtant, nous concerne au premier chef?

- La fameuse crise de confiance? Les gens n'ont pas l'impression d'être dans le coup, ils n'ont pas l'impression d'être écoutés. Quand un parti politique est à l'opposition, il est attentif. Quand il se retrouve au pouvoir, les murs s'érigent, les gouvernants perdent tout contact avec une certaine réalité. Cela explique sûrement, avec le favoritisme qui est devenu plus subtil mais qui existe toujours, la désaffection face à la question du pouvoir.

Qu'est-ce qui vous choque le plus?

- La bêtise en général! L'erreur est humaine mais la bêtise, ce n'est pas l'inexpérience, ça n'est un pas manque d'intelligence, c'est un manque de jugement. J'accepte très mal ça.



SÉMINAIRE DE SHERBROOKE

Institution d'enseignement privée,
secondaire et collégial, filles et garçons

1875 - 2000

La rencontre de notre riche histoire
et de l'école de demain.

125 ans d'histoire...
Un rendez-vous incontournable
pour nos 7 000 anciennes et anciens.

195, rue Marquette, Sherbrooke (Québec) J1H 1L6. Tél. : (819) 563-2050, site internet : <http://www.seminaire-sherbrooke.qc.ca>

Le cri d'alarme de René Dumont

«Jamais il n'y a eu autant de stupidité qu'au XXe siècle et on tend vers un monde de plus en plus stupide. Il y a une prise de conscience des problèmes, mais on ne prend aucune mesure pour les résoudre.»



SERGE DENIS

La guerre froide n'existe plus que dans les livres d'histoire; les pays du Tiers-Monde intègrent en masse les marchés communs avec ceux du Nord; deux sommets de la Terre ont réuni les plus grandes puissances mondiales pour discuter d'environnement; et les dictatures tombent une à une pendant que la gauche mène la France et la Grande-Bretagne.

Bref, tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des mondes... selon René Dumont. On pourrait s'attendre à ce que le plus célèbre agronome du monde accroche son bâton de pèlerin et joigne le lot des satisfaits. Pourtant, il n'est rien. Depuis 1929 qu'il parcourt le globe pour dénoncer les iniquités, la surpopulation, la pauvreté érigée en système, le pillage des ressources et la cupidité des mieux nantis, personne ne lui reprocherait de délaisser les causes qu'il a si âprement défendues toutes ces années pour s'offrir une douce retraite... à 95 ans!

«J'ai toujours dit que nous allions vers la famine. Maintenant, nous n'y allons plus, nous y sommes!» tonne d'entrée de jeu le volubile Français, lors d'une rencontre à sa résidence de Windsor où il passe ses étés avec Charlotte Paquet, sa compagne de vie et de combats depuis 1982. Et si l'endroit se prête davantage à la contemplation de la nature qu'aux dénonciations, rien ne saurait l'empêcher de secouer les consciences pour parvenir à un monde plus juste.

Il est troublant de constater aujourd'hui que les diagnostics qu'il prodigue depuis près de 70 ans, à travers une soixante d'ouvrages, des conférences qu'on a du mal à répertorier, des articles et rapports d'études effectuées dans plus de 80 pays, demeurent d'une brutale actualité malgré que les événements lui aient presque toujours donné raison.

«Le drame, c'est la sécurité alimentaire mondiale qui est compromise. Le XXe siècle est le seul de toute l'histoire de l'humanité où la population a plus que triplé. Et la production alimentaire n'a pas suivi. Si bien qu'aujourd'hui, il y a 800 000 000 d'hommes qui ne mangent pas à leur faim.»

Un discours qui donne une impression de déjà-vu. En 1974, la Conférence mondiale de l'alimentation comptait parmi ses participants un certain Henry Kis-

singer, secrétaire du Département d'Etat de la plus grande puissance mondiale. Au terme de la rencontre, le numéro deux du gouvernement américain s'engage solennellement à ce que plus un enfant au monde ne meure de faim dans 10 ans.

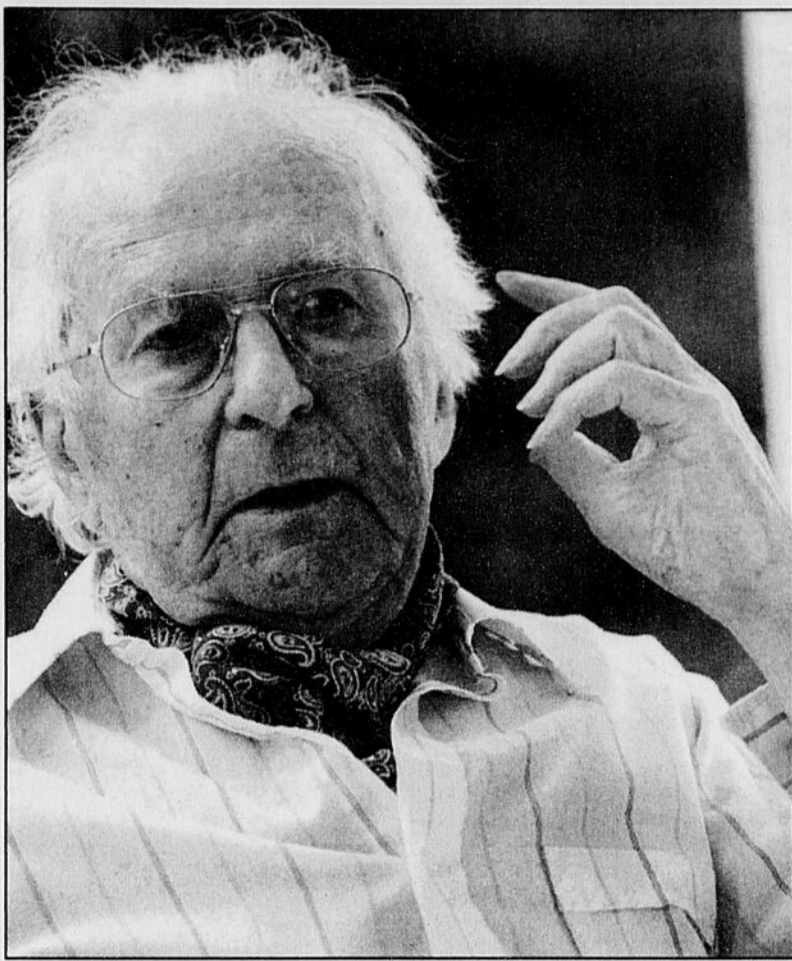
«Je suis sorti de là en criant attention! Il est devenu fou. Il ne sait pas ce qu'il dit!» Vingt-deux ans plus tard, une deuxième conférence sur le même thème concluait prudemment qu'il faudrait orienter les efforts afin que le nombre de gens qui ont faim soit réduit de moitié dans un délai de... 20 ans.

Un objectif encore trop ambitieux, compte-tenu des modestes moyens mis en oeuvre, aux yeux de cet infatigable observateur. Il constate plutôt une progression soutenue de la famine, même si le mot n'est plus guère à la mode sauf pour désigner des sécheresses exceptionnelles.

Ce qui n'arrange rien, l'aide alimentaire diminue tragiquement en cas de catastrophe. Pourquoi? «Parce que l'aide alimentaire était puisée à même les excédents des pays producteurs de céréales, qui pouvaient ainsi maintenir les prix élevés. Or, il y a de moins en moins de réserves. Actuellement, l'Indonésie importe trois millions de tonnes de céréales. Mais on constate que ce n'est pas trois millions qu'elle aurait besoin, mais bien 10 millions!» Et ce n'est pas les grands producteurs céréaliers qui vont s'en plaindre, tempête-t-il.

«Et la sécheresse, c'est quoi? C'est nos bagnoles. C'est les changements climatiques provoqués par le CO₂. Nous sommes des criminels! Regardez ici ce qui se passe avec les réserves d'eau des grands barrages. Je vous le dis, l'automobile va tuer l'humanité!» lance énergiquement cet écologiste de la première heure.

Un premier pas dans la bonne direction pourrait être franchi en reconsidérant sérieusement la place qu'occupe l'automobile dans les sociétés occidentales. Déjà, des pays d'Europe à forte densité doivent prendre des mesures radicales, quoi qu'encore trop timides pour Dumont, afin de réduire la quantité



«J'ai toujours dit que nous allions vers la famine, raconte René Dumont. Maintenant, nous n'y allons plus, nous y sommes!»

de bioxyde de carbone dans l'air.

Bien qu'il s'agisse d'une solution aussi abordable qu'efficace, le contrôle des naissances se bute, de son côté, aux religions catholique et islamiste de même qu'à l'indifférence des grandes puissances qui refusent de reconnaître le danger de la surpopulation, accuse-t-il.

Pour René Dumont, l'équation est claire: le contrôle démographique passe par l'éducation des jeunes filles de toutes les classes de la société afin de leur redonner leur dignité. «En 1958, nous avons été invités au Kerala, en Inde, chez un brahmane communiste qui nous a reçus avec une bande d'étoffe de 2 m par 40 cm. Il m'a dit qu'il était en train de scolariser tous les enfants de la région. Alors, aux filles les plus démunies, il donnait un livre, un cahier pour écrire et cette bande d'étoffe qu'elles s'enroulaient autour d'elles pour être présentées décemment.»

«Aujourd'hui, reprend Dumont, le Ke-

rala a une croissance de population de un pour cent comparativement à deux pour cent pour l'ensemble de l'Inde.»

René Dumont caresse également l'espoir de redonner la fierté aux paysans. D'abord en payant convenablement les produits qu'ils nous fournissent afin qu'ils puissent sortir de l'endettement systématique dans lequel ils s'enlisent. «On dit qu'on a supprimé l'esclavage. Mais dans les pays du Tiers-Monde où je vais, il y a plus d'esclaves que jamais. J'ai rencontré en Inde une famille de paysans qui, chaque semaine, payait l'intérêt d'un emprunt contracté en... 1905 par l'arrière-grand-père! Pour trouver l'argent, ils devaient se mettre au service du créancier.»

À plus grande échelle, l'endettement astronomique de nombreux pays mène à une situation semblable où toute possibilité de développement est paralysée par l'écrasante hypothèque qui pèse sur leurs populations. Un projet millénariste suggère qu'on efface tout pour

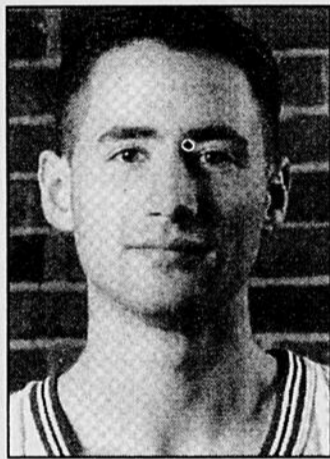
ramener les compteurs à zéro le matin du 1er janvier 2000, mais le vieil agronome refuse de s'emballer même si cette éventualité lui sourit d'emblée.

Une autre idée qui gagne des adeptes, et pour laquelle René Dumont affiche visiblement plus d'enthousiasme, consiste à imposer des frais, aussi minimes soient-ils, pour chaque transaction transfrontalière, une espèce de taxe à la spéculation. «Si on ne prélevait qu'un dixième de un pour cent (0,01 %) de chaque échange international, on pourrait renflouer plusieurs pays. De toute façon, c'est du capital improductif», laisse-t-il échapper en affichant son mépris pour les grands financiers de ce monde.

Optimiste Monsieur Dumont? «Jamais il n'y a eu autant de stupidité qu'au XXe siècle et on tend vers un monde de plus en plus stupide. Il y a une prise de conscience des problèmes, mais on ne prend aucune mesure pour les résoudre.»

Université Bishop's

Lennoxville, Québec



Patrice Lemieux, Sherbrooke, QC
B.A. - Psychologie
Équipe de basketball Gaîtiers
USIC Recrue nationale de l'année
1995-96
Bourse d'études 1995-96

«À l'Université Bishop's vous êtes une personne, pas un numéro. Bishop's m'a donné un environnement dans lequel je peux participer sur le plan académique, culturel, sportif et social.»

- ◆ Une tradition d'excellence depuis 1843
- ◆ Programmes de qualité en administration des affaires, sciences humaines, sciences naturelles, sciences sociales et éducation
- ◆ Bourses d'admission assurées aux étudiants ayant une moyenne de 80% au niveau collégial
- ◆ Excellent programme d'échanges internationaux
- ◆ Programme intensif d'anglais langue seconde
- ◆ Classée parmi les six meilleures universités de premier cycle au Canada (Maclean's - nov. 1997)



UNIVERSITÉ
BISHOP'S
UNIVERSITY

Pour plus de renseignements, contactez le bureau de liaison à l'Université Bishop's au: Tél.: (800) 567-2792 poste 2681 ou (819) 822-9600 poste 2681 • télécopieur: (819) 822-9661
Courrier électronique: liaison@ubishops.ca • www.ubishops.ca

47112



ASSEMBLÉE NATIONALE



Des rêves pour l'an 2000

Encore quelques pas. Nous y sommes presque. La porte du nouveau millénaire s'ouvrira bientôt. Sur quoi? Sur nos rêves, sûrement. Certains souhaiteront que la chance tourne en leur faveur. Santé, emploi, amour seront appelés au rendez-vous. D'autres auront de vastes espoirs pour la planète tout entière. Rêves de paix entre les peuples, d'équité entre le Nord et le Sud, de respect entre les hommes et les femmes, de découvertes pour vaincre tous les maux de la terre. D'autres encore imagineront un être humain meilleur, plus centré sur les valeurs essentielles que sur le paraître.

Quoi qu'il en soit, chacune et chacun à sa manière refera dans sa tête le monde de demain.

Pour ma part, je rêve que les gens du Québec aient confiance de façonner l'avenir à leur image. Parce que pour nous, le monde commence ici.

Dans nos grands espaces riches de ressources naturelles, dans nos entreprises remplies de talent de leur

main-d'oeuvre, dans nos institutions profondément démocratiques, dans notre culture française d'Amérique, dans notre tradition d'ouverture aux gens venus d'ailleurs. Le monde commence ici, là où nous vivons collectivement nos joies et nos peines. Et c'est dans la mesure où nous savons qui nous sommes, comme un bateau connaît l'ancre de son port, que nous pouvons participer de plain-pied aux progrès rêvés pour l'an 2000.

L'avenir ne sera rien d'autre que ce que nous en ferons. Nous avons la main sur la poignée de la porte du nouveau millénaire. Elle s'ouvrira sur nos rêves. Faisons en sorte d'apporter aussi nos outils pour les réaliser!

Marie Malavoy

Marie Malavoy
Députée de Sherbrooke

Adjointe parlementaire à la Ministre d'État, de l'Emploi et de la Solidarité.

47319

BLANEY
INFORMATIQUE

L'ÉVOLUTION
DES
RÉVOLUTIONS

Choisissez votre système et faites votre révolution!

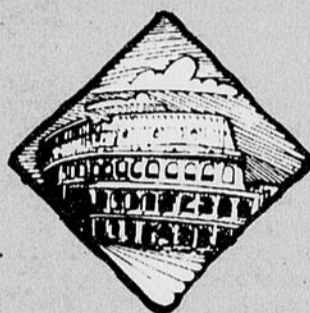
SYSTÈME ÉGYPTIEN



PROCESSEUR PENTIUM INTEL 266 MMX
CARTE MAÎTRESSE P-II LX INTEL AGP AT
REFROIDISSEUR PENTIUM MMX
32 MO DIMM DE MÉMOIRE VIVE
DISQUE DUR DE 2.8 GIG MAXTOR ULTRA ATA
LECTEUR DISQUETTE 1.44 MO
BOÎTIER MOYENNE TOUR
CARTE VIDÉO 4 MO 3D AGP
MONITEUR 15" .28 NI LR DIGITAL
CARTE DE SON SOUND BLASTER 16 COMP.
LECTEUR LASER 36X
FAX / MODEM DIAMOND FLEX 56K V.90 PCI VOIX
HAUT-PARLEURS 100 W
CLAVIER BILINGUE + SOURIS INCLUSE
WINDOWS 98 CD FRANÇAIS
GARANTIE DE 2 ANS PIÈCES ET MAIN-D'OEUVRE

1 299\$ ou* Financement sur place

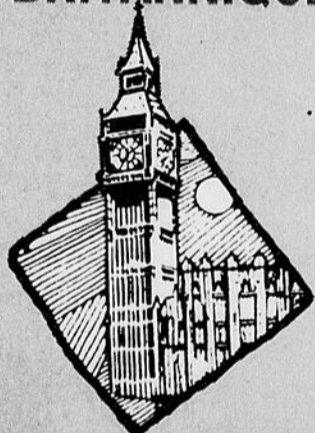
SYSTÈME ROMAIN



PROCESSEUR PENTIUM 300 MMX
CARTE MAÎTRESSE P-II LX INTEL AGP AT
REFROIDISSEUR PENTIUM MMX
32 MO DIMM DE MÉMOIRE VIVE
DISQUE DUR DE 4.3 GIG SEAGATE ULTRA ATA
LECTEUR DISQUETTE 1.44 MO
BOÎTIER MOYENNE TOUR
CARTE VIDÉO 4 MO 3D AGP
MONITEUR 15" .28 NI LR OSD DIGITAL
CARTE DE SON WAVE 64 PCI
LECTEUR LASER 36X
FAX / MODEM DIAMOND FLEX 56K V.90 PCI VOIX
HAUT-PARLEURS 240 W
CLAVIER BILINGUE + SOURIS INCLUSE
WINDOWS 98 CD FRANÇAIS
GARANTIE 2 ANS PIÈCES ET MAIN-D'OEUVRE

1 499\$ ou* Financement sur place

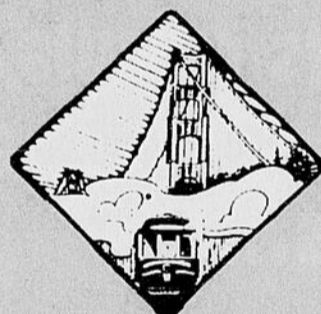
SYSTÈME BRITANNIQUE



PROCESSEUR PENTIUM INTEL 266 MMX
CARTE MAÎTRESSE P-II LX INTEL AGP AT
REFROIDISSEUR PENTIUM II MMX
64 MO DIMM DE MÉMOIRE VIVE
DISQUE DUR DE 4.3 GIG SEAGATE ULTRA ATA
LECTEUR DISQUETTE 1.44 MO
BOÎTIER MOYENNE TOUR
CARTE VIDÉO 4 MO 3D AGP
MONITEUR 15" .28 NI LR OSD DIGITAL
CARTE DE SON WAVE 64 PCI
LECTEUR LASER 36X
FAX / MODEM DIAMOND FLEX 56K V.90 PCI VOIX
HAUT-PARLEURS 240 W
CLAVIER BILINGUE + SOURIS INCLUSE
WINDOWS 98 CD FRANÇAIS
GARANTIE DE 2 ANS PIÈCES ET MAIN-D'OEUVRE

1 699\$ ou* Financement sur place

SYSTÈME AMÉRICAIN



PROCESSEUR PENTIUM-II INTEL 300 MMX
CARTE MAÎTRESSE P-II INTEL LX AGP AT
REFROIDISSEUR PENTIUM II MMX
64 MO DIMM DE MÉMOIRE VIVE
DISQUE DUR DE 4.3 GIG SEAGATE ULTRA ATA
LECTEUR DISQUETTE 1.44 MO
BOÎTIER MOYENNE TOUR
CARTE VIDÉO INTEL 740 8 MO SGRAM AGP
MONITEUR 17" .28 NI LR OSD DIGITAL
CARTE DE SON WAVE 64 PCI
LECTEUR LASER 36X
FAX / MODEM DIAMOND FLEX 56K V.90 PCI VOIX
HAUT-PARLEURS 240 W
CLAVIER BILINGUE + SOURIS INCLUSE
WINDOWS 98 CD FRANÇAIS
GARANTIE 2 ANS PIÈCES ET MAIN-D'OEUVRE

1 999\$ ou* Financement sur place

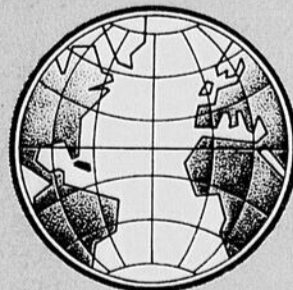
Avec tout achat de système informatique de «La Révolution»

obtenez

une imprimante Canon
BJC250 couleur pour **99 \$**
(après rabais postal)

* Sur approbation du crédit

SYSTÈME



BLANEY
INFORMATIQUE
RÉVOLUTION

PROCESSEUR PENTIUM 333 MMX
CARTE MAÎTRESSE P-II INTEL LX AGP AT
REFROIDISSEUR PENTIUM II MMX
64 MO DIMM DE MÉMOIRE VIVE
DISQUE DUR DE 6.4 GIG WESTERN DIGITAL
LECTEUR DISQUETTE 1.44 MO
BOÎTIER MOYENNE TOUR
CARTE VIDÉO INTEL 740 8MO SGRAM AGP
MONITEUR 17" .28 NI LR OSD DIGITAL
CARTE DE SON SOUND BLASTER 64 AWE
LECTEUR LASER 36X
FAX / MODEM DIAMOND FLEX 56K V.90 PCI VOIX
HAUT-PARLEURS 240 W
CLAVIER BILINGUE + SOURIS INCLUSE
WINDOWS 98 CD FRANÇAIS
GARANTIE 2 ANS PIÈCES ET MAIN-D'OEUVRE

2 299\$ ou* Financement sur place

BLANEY
INFORMATIQUE

1635, rue Denault, SHERBROOKE
Tél. : (819)822-1292, téléc. : (819)822-0998

1457, rue du Sud, COWANSVILLE Tél. : (450)266-4220, téléc. : (450)263-8117

La tentation du bonheur

Depuis *La complainte du phoque en Alaska*, Michel Rivard chante la recherche du bonheur, la quête du Graal de cette fin de millénaire.

► RACHEL LUSSIER

«**M**eilleurs vœux de bonheur.»
«Nager en plein bonheur.»
«Faire son bonheur soi-même.»
«L'argent ne fait pas le bonheur.»
«Le malheur des uns fait le bonheur des autres.»
«Il ne connaît pas son bonheur.»
«Courir après le bonheur.»

«Le bonheur total», «le bonheur parfait», «chercher la recette du bonheur», «mourir de bonheur», «porter bonheur», «partager son bonheur» et pour finir: «le bonheur éternel», rien de moins.

Devisait-on à propos de la félicité au Moyen-âge? Et dans les salons du XVIIIe? Et chez ceux qui défrichaient la terre du Québec, il y a moins de 100 ans encore?

Chose certaine, la course n'a jamais été aussi folle qu'en cette fin de XXe. Jamais aussi illusoire. Jamais aussi fantaisiste non plus.

À preuve, les inspirés de la pub qui clament à plein écran que le dit bonheur se trouve dans votre assiette, dans la marque de voiture que vous conduisez, dans la boîte de javellisant que vous choisissez ou même dans le label de vos sachets de condoms!

On a beau rire, le mammifère humain, dit-on, est fait pour être heureux. Vraiment heureux.

Une tentation légitime. Une tentation dont on a le droit de parler.

«tiens, v'là l'bonheur pourquoi tu me colles? en quel honneur? t'as pas d'parole maudit bonheur insiste pas j'pourrais te suivre encore une fois...»

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la chanson titre du récent album de Michel Rivard a frappé d'estoc.

«Maudit bonheur». A-t-on idée?

«Je ne me souviens pas d'avoir délibérément choisi un sujet de chanson; elles viennent toutes d'une part instinctive de ma propre quête.»

En l'an 2000, le gars Rivard cumulera 30 ans de carrière et sera à la veille de la cinquantaine.

Figure prépondérante du paysage culturel québécois et ce dans moult disciplines, l'homme s'avoue toutefois ouvertement d'abord et avant tout épris de la chanson.

Au fil des ans, l'auteur de *La complainte du phoque en Alaska* a livré une écriture de continuité, sans cesse approfondie et épurée. De plus en plus personnelle.

«J'ai appris qu'on n'arrive jamais nul part. Ce sont les chemins qu'on prend qui sont importants. L'essentiel n'est pas dans la réponse, mais dans la question.»

Or, comme le thème du pays chez Vigneault, celui du combat chez Pauline Julien, celui de l'amour chez Ferland ou celui des portraits du quotidien privilégiés par Clémence, le thème du bonheur est récurrent chez Rivard.

Depuis le début.

«Mon premier contact avec le mot bonheur, j'imagine que c'était avec la chanson de Félix. J'ai certainement demandé à mes parents: c'est quoi, *Le petit bonheur*?»

Paroles privées. Réflexion basée sur les souvenirs concrets. La notion du bonheur vue au microscope plutôt qu'au télescope. Moment généreux.

«Une image du bonheur totalement enfantine? Vivre au Parc Belmont! Je me souviens d'avoir déjà jonglé avec l'idée d'avoir accès à tout, tout le temps. C'était vieux, miteux, mais c'était notre Disneyland à nous.»

«Bambin, on canalise nos bonheurs dans de petites choses bien concrètes. L'enfance est poétique, mais l'enfant est absolument réaliste. On va de petit rêve en petit rêve. Je voulais avancer, me coucher plus tard que l'année d'avant. Il y a une phase de l'enfance où on ne s'aperçoit plus qu'on est heureux tellement on veut devenir grand.»

Adolescent?

«Ça a été pareil. La quête est limitée, mais permanente. Mon fils a 14 ans. Dans sa tête il en a 16. Tout à fait moi! J'ai commencé à rêver d'être en amour vers les huit ans. J'aimais mes parents, mais j'avais hâte d'avoir le droit de choisir quelqu'un. Mon père avait été scout, j'en ai rêvé aussi. Là, en forêt, j'ai découvert la qualité du silence. Je me suis senti envahi par le sentiment que quelque chose de très fort allait se passer un jour. J'étais troublé par une petite fille, par un lac, par la musique. En fait, l'amour, la poésie, la sexualité, se mélangeaient dans un magma indéfinissable.»

Et voilà que Michel Rivard, le papa sérieux de trois enfants, se prend à rigoler de ses réactions... de papa!

«Adulte, ça choque quand un jeune dit: «on n'a rien à faire». Pourtant, si je ré- fère à mes dix ans et aux heures passées

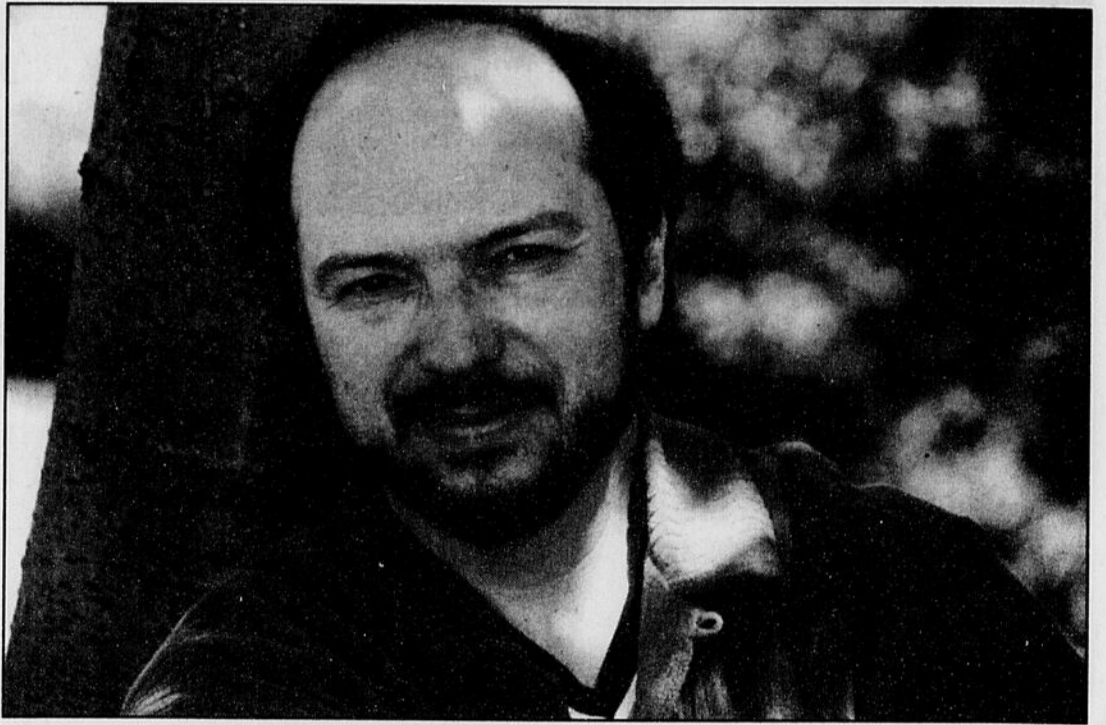


Photo La Tribune, archives
Comme le thème du pays chez Vigneault, celui du combat chez Pauline Julien, celui de l'amour chez Ferland ou celui des portraits du quotidien privilégiés par Clémence, le thème du bonheur est récurrent chez Rivard.

éfoiré dans la ruelle... On franchit des étapes. À un moment donné, je me suis rendu compte qu'il fallait que je fasse quelque chose. Et qu'il fallait que ce soit artistique: j'ai demandé ma première guitare.»

À 18 ans, *Maudit bonheur* se remontre le bout du nez.

«Je savais ce que je voulais faire. Le bonheur, c'est parfois une sorte de constatation sereine de qui on est.»

Parlant de métier...

«J'exerce un métier qui peut nous donner le sentiment qu'on est heureux. Un spectacle réussi, c'est un bien-être immense. On est à la bonne place au bon moment. Par contre, c'est un métier où il est très facile de voir le bonheur à la verticale. Être le meilleur, le plus grand, le plus riche, le plus aimé. Personnellement je n'ai pas cette ambition. Si je donne un bon spectacle, si j'écris une bonne ligne, si je peux faire vivre ma famille, ça me suffit. L'idée de performance m'apparaît nocive. Évidemment, personne n'est à l'abri de ça. Pour moi un disque ou un spectacle qui marche, c'est comme de savoir que son usine, son bureau ne ferme-

ront pas, que la récolte sera bonne.»

Et à propos de l'amour, de la famille, de la mort, de la pérennité...

«Quand on a su que mon père était sur ses derniers jours, on a su aussi qu'on allait avoir un enfant. Mon cliché du bonheur a été fracassé. Je ne l'ai pas vécu en aveugle. Je ne me suis pas senti heureux... mais vivant. Ce fut un moment intense.»

«Être parent c'est le plus bel exercice du donner sans compter. C'est apprendre à se détacher. Le problème, c'est que l'attachement est naturel, animal.»

«Là où j'en veux au principe judéo-chrétien c'est de nous avoir fait croire que le monde est de la merde et que tout se passe après la vie. Le philosophe bouddhiste en moi se révolte. Être heureux pour moi, ça n'est plus anticiper, c'est vivre pleinement le moment. Arrêter de le chercher dans les clichés - ceux qu'on reçoit, ceux qu'on se donne.»

«Les petits bonheurs, oui, mais je ne me souviens pas d'avoir pensé que j'étais vraiment heureux avant quarante ans.»

D'après nos savants calculs, dans les 500 prochains jours, nous aurons...

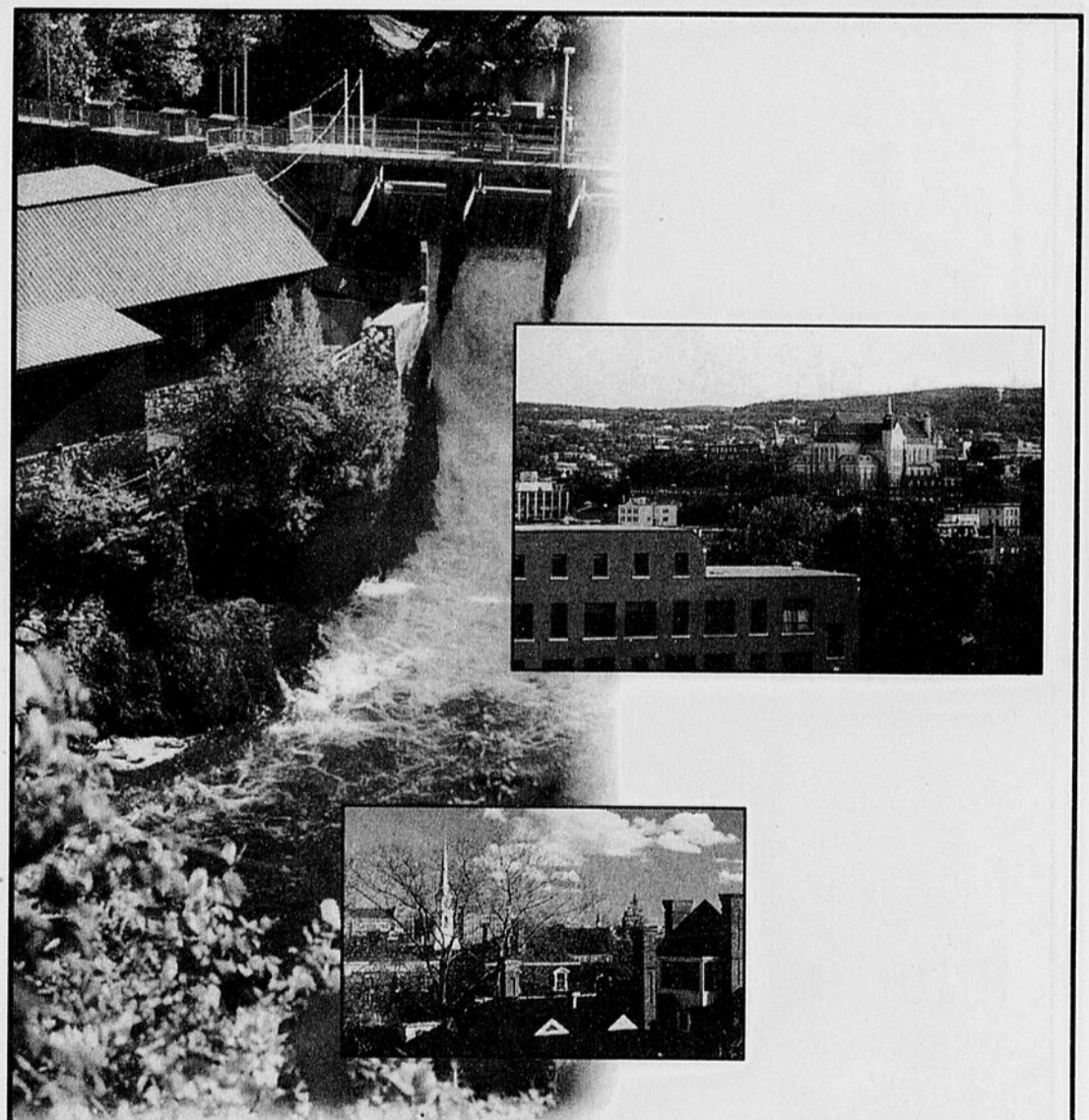
- organisé 18 conférences de presse
- bu 2003 litres de café
- conçu 35 plans de communication
- trouvé 272 slogans publicitaires
- créé 474 concepts visuels
- tourné 28 publicités pour la télé et 9 vidéos corporatifs
- rédigé 34 publicités pour la radio
- conçu 19 brochures corporatives
- acheté 37 500 secondes d'antenne
- mangé 376 boîtes de Coq rôti
- lancé 8 nouveaux produits
- réalisé 3 sites Internet
- créé 29 papeteries et logos
- téléphoné 5008 fois chez l'imprimeur
- passé 279 heures en choc d'idées
- réglé le sort du monde 499 fois
- acheté 400 000 lignes agates d'espace publicitaire dans les journaux et les magazines
- fait faire 225 000 tours de ville à nos panneaux d'autobus
- vu 17 fois le soleil se lever sur l'agence
- utilisé suffisamment de Médiacom pour tapisser 4 fois le Delta
- téléphoné 978 fois chez Blitz Transport
- répondu 15 024 fois «Linéart Communication, bonjour!»

En fait, dans 500 jours, nous aurons bien mérité de fêter ça! Et vous aussi.

Linéart
Communication

PUBLICITÉ • CRÉATION • MARKETING

184, RUE KING EST, SHERBROOKE • 563-5517



Centre d'une importante agglomération, la Ville de Sherbrooke, innovatrice et soucieuse de la qualité de vie de sa population, veut à l'aube de l'an 2000 demeurer, grâce à ses citoyennes, ses citoyens et ses partenaires, une ville branchée sur l'avenir.

SHERBROOKE
TOUTE UNE VILLE!

Une chaîne humaine à solidifier

Madame le Lieutenant-gouverneur, Lise Thibault, rêve de niveler le fossé entre les générations.

► RACHEL LUSSIER

Bien sûr, on l'appelle Excellence. Bien sûr, madame le Lieutenant-gouverneur du Québec, 27e de la lignée, compose désormais avec l'apparat.

Bien sûr, on peut se déclarer pour ou contre l'institution que la première femme à y avoir été intronisée représente.

Seulement, à la seconde précise où elle tend la main, le statut de Lise Thibault, le luxe de ses appartements officiels, les salamalecs de commande dans lesquels on craignait un instant plus tôt de s'empêtrer s'estompent.

«Vous savez, j'ai un grand projet.» Cela est dit doucement. Avec détermination. Sans fatuité aucune.

Ne reste dès lors d'important que ces yeux bruns, tout ronds, reflet de droiture morale et intellectuelle. Ne subsiste d'essentiel que l'humanisme profond dont sont empreints les dres de celle qui, petite fille déjà, aînée d'une famille de quatre, avait compris d'instinct que la véritable latitude de transformer gens et choses ne rimait ni avec empire, ni avec emprise.

«C'est en renouant un à un s'il le faut tous les fils, en ressoudant les maillons de la chaîne de vie que nous arriverons ensemble à atteindre un peu de ce que nous cherchons vraiment: la plénitude.»

À l'heure où plusieurs observateurs de pointe, nouveaux gourous de l'Occident, font chorus pour affirmer, comme le français Jacques Attali dans son récent *Dictionnaire du XXIe siècle*, que «telle qu'elle est aujourd'hui, la famille ne remplit plus le rôle social qui la légitimait: transmettre une culture et un nom à des enfants», Lise Thibault persiste et signe.

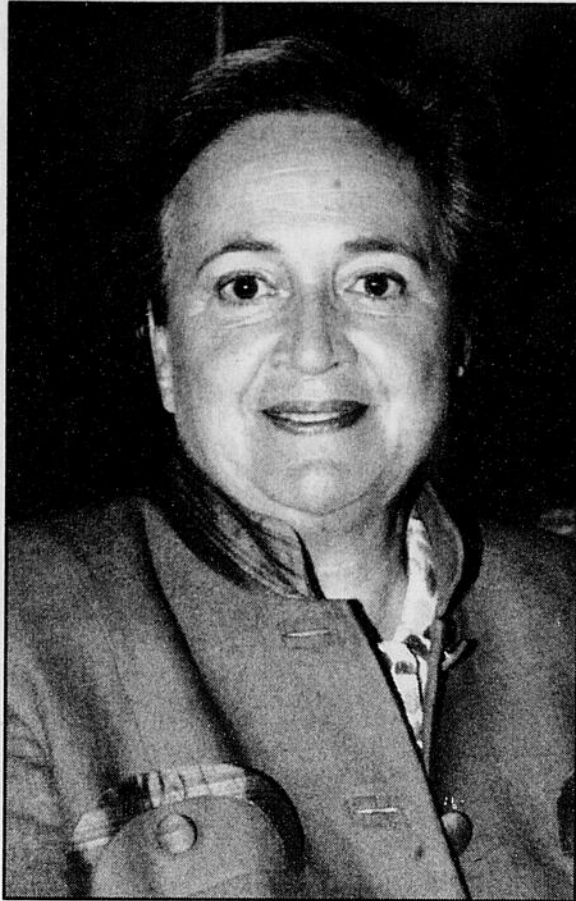
Ce qu'elle appelle son grand projet ne vise rien de moins qu'à niveler le fossé entre les générations.

«Il ne faut pas attendre d'être parfait pour servir de modèle. Moi, je dis aux aînés: osez raconter. Et je dis aux plus jeunes: prenez le risque d'écouter, adaptez au besoin, puis agissez.»

Or, fait surprenant compte-tenu de la tradition qui l'a précédée, la voix de madame le Lieutenant-gouverneur porte haut et partout.

Dès son assermentation, en janvier 1997, Lise Thibault depuis toujours engagée socialement, choisissait sans délaissier les nombreuses autres missions inhérentes à sa charge, d'utiliser le prestige que lui confèrait son nouveau titre pour se mettre à l'écoute des *petites gens* autant que des décideurs, que des responsables de mouvements sociaux et des groupes communautaires.

En mars de la même année, trois



«Il ne faut pas attendre d'être parfait pour servir de modèle, affirme le Lieutenant-gouverneur Lise Thibault. Moi, je dis aux aînés: osez raconter. Et je dis aux plus jeunes: prenez le risque d'écouter, adaptez au besoin, puis agissez.»

mois seulement après son assermentation, cette femme de convictions et d'action obtenait, selon le fameux *Indice D* si cher aux chercheurs de têtes capables d'influencer l'opinion publique, une cote remarquable tant au chapitre de l'appréciation qu'à celui de la notoriété.

Déjà, Lise Thibault a ouvert plus d'une fois au grand public l'antré jadis sacro-saint qui lui est dévolu sur la colline parlementaire.

Mieux, en moins de deux ans, elle a parcouru des dizaines de milliers de kilomètres en voiture à travers toutes les régions du Québec; elle a participé à des centaines d'activités modestes autant que prestigieuses, serré des milliers de mains jeunes ou ridées.

Déjà, cette implication au coeur même de la communauté a fait bouger alentours.

Et comme pour ponctuer la parole, comme pour élargir le propos, comme si était inscrite en elle la volonté de s'attaquer à tout ce qui s'appelle «distance» ou

«impermeabilité» entre les êtres, madame Thibault s'occupe aussi à fracasser ses propres barrières, se tire de son fauteuil roulant pour s'adonner au bi-ski ou, plus récemment, au golf.

Handicapée physique?

Oui.

Et alors?

Ne pas le mentionner équivaldrait à faire fi d'un courage certain.

Insister équivaldrait, même en glorifiant ce courage, à barrioler de toc doré les barreaux d'un ghetto. D'un ghetto parmi d'autres. Des ghettos construits sur les sols friables des situations sociales, des couleurs de peau, des groupes d'âges.

«Je pense que le millénaire sera fort si on parvient à rétablir la communication, la vraie, l'humaine, celle qui naît à partir d'un effort de compréhension mutuelle, qui s'enrichit à même les différences. Personnellement, c'est ce à quoi je veux employer ce privilège que j'ai, d'être un observateur et un interlocuteur privilégié.»

Voeu pieux? Idéalisme vaguement rétrograde?

Si Lise Thibault use d'un vocabulaire plutôt conventionnel pour porter une pensée appuyée sur des valeurs dites -, du moins jusqu'à ces dernières années -, fondamentales, elle n'en reste pas moins bien ancrée dans son époque. La mo-dermité, à ses yeux, aura simplement tout avantage «à ne pas souffrir de mémoire défaillante!»

«Écoutez, c'est surprenant de constater qu'il y a 20 ans, on n'en n'avait que pour le small is beautiful alors qu'aujourd'hui, tout est axé sur la mondialisation. Je pense que le temps n'est pas loin où on sentira le besoin de se serrer les coudes, de retrouver nos racines, de nous regarder dans les yeux. Ce sera un réflexe de survie.»

Tout à coup, la braise qui couvait au fond des yeux tout ronds devient brandon. La voix reste posée, mais les étincelles jaillissent.

«L'école a perdu son âme parce qu'elle est organisée en fonction des horaires d'autobus. Autre exemple, j'ai une fille monoparentale mère de deux garçons qui me raconte que déjà, à sept ans, les petits doivent posséder un équipement quasi professionnel, passer d'une municipalité à l'autre pour jouer au baseball. Comme si d'apprendre à jouer en

équipe, à avoir du plaisir à le faire ne pouvait pas être simple.»

Et de un.

«À l'autre bout de la chaîne, on s'éloigne de plus en plus tôt. On prend sa retraite selon le sens propre du mot retrait. Les gens de ma génération ont tellement été habitués à être humbles, à baisser les yeux quand, enfants, ils faisaient quelque chose de bien, qu'ils ne se célèbrent pas. Ils n'osent pas devenir des modèles, des phares. Pourtant, je sais que les jeunes sont plus prêts à s'engager qu'on le dit. Ils ont simplement besoin de références.»

Et de deux.

«C'est à partir de ce que j'ai vu et entendu que je veux contribuer à nous remettre tous sur la piste du partage, parce que je suis convaincue que nous en avons besoin. Le seul problème, c'est qu'on ne sait plus comment.»

La nouvelle «Maison des grands-parents» qui a vu le jour en Estrie en juin dernier et qui vise à créer des liens entre jeunes et aînés en commençant par de petites choses du quotidien; l'audace d'une sherbrookoise nommée Julie Cournoyer, aveugle et championne paralympique, sont de l'ordre des parangons chers à Lise Thibault qui croit, un peu comme Jacques Brel, à «l'inaccessible étoile»

Le temps presse. Le flambeau au fond de l'oeil brun est redevenu humble tison. À l'instant, il ressemble fort à la tendresse, à une foi profonde en ce que peut offrir tout individu à la collectivité.

Le temps presse, mais il sera encore question du sens des réalités qu'on a caché derrière un vocabulaire dit politiquement correct, «des malades qu'on appelle désormais des bénéficiaires». Il sera question de spiritualité aussi. Une spiritualité au sens vaste de la pensée de Malraux qui disait: «Le XXIe siècle sera spirituel ou il ne sera pas». Il sera question de ces jeunes qui, en sondage, ont situé cette dernière en priorité. Il sera question de dépendance. Il sera question de l'être et de l'avoir. De la foi en son intuition et du temps dont il faut reprendre possession.

Et voilà qu'à l'autre bout de la conversation, on a le sentiment que Lise Thibault, Lieutenant-gouverneur, compte tout simplement au nombre des porteurs de lumières.

Ne conclura-t-elle pas par un jeu de l'esprit aussi singulier que touchant.

«Avez-vous remarqué que les mots de poids sont de quatre lettres ou moins?»

Et c'est parti: mère, père, foi, pain, yeux, feu, ciel, ami, vie, paix...

Une croissance spectaculaire des revenus depuis 1992. 24^e position au classement de PROFIT 100, juin 1998.

N'avoir qu'un seul but

Financière Courvie s'appuie au Québec et au Nouveau-Brunswick, sur un réseau de 450 courtiers et planificateurs financiers qualifiés pour vous aider à atteindre vos buts en matière de finances personnelles.

Parmi le top 25 des entreprises canadiennes avec le meilleur taux de croissance (Magazine PROFIT, juin 1998), Financière Courvie vous fait partager sa vision dans votre quête de réussite financière.

Nos services :

- planification financière
- fonds d'investissement
- courtage de valeurs mobilières
- assurance de personnes



Estrie
950, rue Haut-Bois
Rock Forest (Québec)
J1N 2C8
Tél. : (819) 565-2515
Télé. : (819) 565-2011
courvie@videotron.ca

Québec
1260, boul. Lebourgneuf
Bureau 400
Québec (Québec)
G2K 2G2
Tél. : (418) 623-9931
Télé. : (418) 623-5976
infoqc@courvie.ca

Montréal
8000, boul. Langelier
Bureau 310
Saint-Léonard (Québec)
H1P 3K2
Tél. : (514) 325-8008
Télé. : (514) 325-7878
infomt@courvie.ca

West Island
6700, Côte de Liesse
Bureau 403
Ville Saint-Laurent (Québec)
H4T 2B5
Tél. : (514) 345-1140
Télé. : (514) 345-0695

Nouveau-Brunswick
174, rue de l'Église
Edmundston (Nouveau-Brunswick)
E3V 1K2
Tél. : (506) 739-0740
Télé. : (506) 739-0747



Internet : www.courvie.ca



Il y a 11 jours, Julie Payette a obtenu la confirmation de son rêve: elle s'envolera dans l'espace en mai prochain. «J'étais abasourdie, raconte-t-elle. Je n'ai pas sauté au plafond parce que ce n'est pas trop dans ma personnalité, mais encore une fois, comme quand j'ai été sélectionnée pour devenir astronaute, j'ai d'abord eu une réaction de stupeur.»

Le futur se conjugue au présent

«Je n'ai pas de mérite. C'est peut-être d'abord la curiosité qui m'a menée là où je suis», raconte Julie Payette qui, enfant, rêvait de conduire la jeep lunaire des missions Apollo.

► RACHEL LUSSIER

Dans les nombreux reportages qui ont suivi la conférence de presse de l'Agence spatiale canadienne annonçant que Julie Payette sera la première Québécoise à s'envoler dans l'espace en mai prochain, tous on pu remarquer la profondeur de l'émotion qui l'habitait. Plusieurs se sont émus avec elle.

C'était le 4 août. Il y a juste 11 jours.

«J'étais abasourdie. Je n'ai pas sauté au plafond parce que ça n'est pas trop dans ma personnalité, mais encore une fois, comme quand j'ai été sélectionnée pour devenir astronaute, j'ai d'abord eu une réaction de stupeur», a-t-elle raconté le lendemain, lors d'une conversation téléphonique visant à actualiser l'entrevue réalisée il y a quelques semaines.

La jeune astronaute aura 35 ans en octobre et ce couronnement, si on peut dire, n'est pas le premier et ne risque guère d'être le dernier de sa carrière.

On le lui a fait répéter sur tous les tons: voici qu'arrive la concrétisation d'un rêve qui remonte à la petite enfance, alors qu'elle voulait «conduire la jeep lunaire» des missions Apollo.

Long parcours.

Routes claires et sentiers non battus.

Raidillons et chemins de traverse.

«J'aime la vie. Quand les choses vont mal, ce qui arrive souvent, je suis plus optimiste que pessimiste, plus positive que négative. Je suis aussi naturellement

une fille «pro-action», pro active disent les psychologues anglophones.

En fait, rester assise en attendant que quelque chose arrive donne apparemment de l'urticaire à Mme Payette.

Conjuguer le futur au présent.

Et tout le temps.

Voilà l'idée.

«Avoir un grand objectif, c'est stimulant. L'atteindre c'est encore mieux. Mais je crois qu'il est important de se réaliser dans chaque pas que l'on fait. Comme ça, on n'est jamais déçu.»

Pas si loin, en 1982, au moment où à 19 ans une jeune boursière montréalaise rentrait d'Angleterre toujours avec son rêve galactique dans la caboche, il n'y avait tout simplement pas d'astronaute canadien.

Qu'à cela ne tienne. Madame Julie est mordue de hautes technologies?

Elle axera ses études supérieures en ce sens. Toujours boursière, elle deviendra ingénieure à McGill, puis complètera une maîtrise en sciences appliquées à l'Université de Toronto.

Bûcheuse, on l'a dit.

Ancrée dans le présent, on l'a dit itou.

Au cours des neuf mois qui viennent, la spationaute n'aura pas une minute à elle. Elle en a l'habitude. Sa formation récente à la NASA, outre un entraînement technique complexe et exigeant, l'a amenée à devenir «un esprit complet dans le domaine scientifique», qualité essentielle aux spécialistes de missions dont on exige qu'ils soient à la fine pointe du développement dans les disciplines rattachées aux différents programmes spatiaux.

«Je n'ai pas de mérite. J'ai toujours été fouineuse. J'aime qu'on m'explique des affaires! En fait, c'est peut-être d'abord la curiosité qui m'a menée là où je suis.»

Et à part ça?

A part ça une feuille de parcours si époustouflante qu'il faudrait des litres d'encre ne fut-ce que pour rendre justice à l'ensemble de l'expérience scientifique de Mme Payette.

Spécialiste du traitement de la parole, spécialiste de l'interaction homme-machine - on sait maintenant que Julie Payette sera la première canadienne à manipuler le bras canadien -, capitaine pilote d'avions à réaction haute performance, accréditée pour l'utilisation de la combinaison de plongée à pression intérieure d'une atmosphère (scaphandre rigide).

Entre autres!

Ajoutons que l'astronaute est pianiste, qu'elle a chanté au sein de trois choeurs de musique classique sérieuse, qu'elle parle six langues dont le russe, qu'elle est une sportive aguerrie, notamment en triathlon, en plongée sous-marine, en canoë-camping et en ski.

«Je ne suis pas toujours si en contrôle que ça, la musique, par exemple, est un besoin, une question d'équilibre».

Le professeur Yves Mercadier de l'Université de Sherbrooke, ingénieur en aéronautique, considère également Mme Payette comme «une communicatrice hors-pair, une vulgarisatrice exceptionnelle».

- «Demande-lui si elle a 24h par jour comme tout le monde ou si elle a droit à du temps supplémentaire!», a commenté,

franchement admiratif à la lecture du c.v. détaillé de l'astronaute, un jeune blagueur qui entre cette année en fac de génie.

Julie Payette a gardé ce secret pour elle. Par contre, elle avoue franchement qu'à Houston, malgré l'activité intense, son Québec natal lui a fait défaut.

«C'est la diversité des saisons qui me manque. On peut bien être fonceurs, on passe notre temps à courir après la saison suivante!»

Très joliment, la fille du pays dit aussi devoir la simplicité qu'on apprécie tant chez-elle à «sa nature naturellement québécoise».

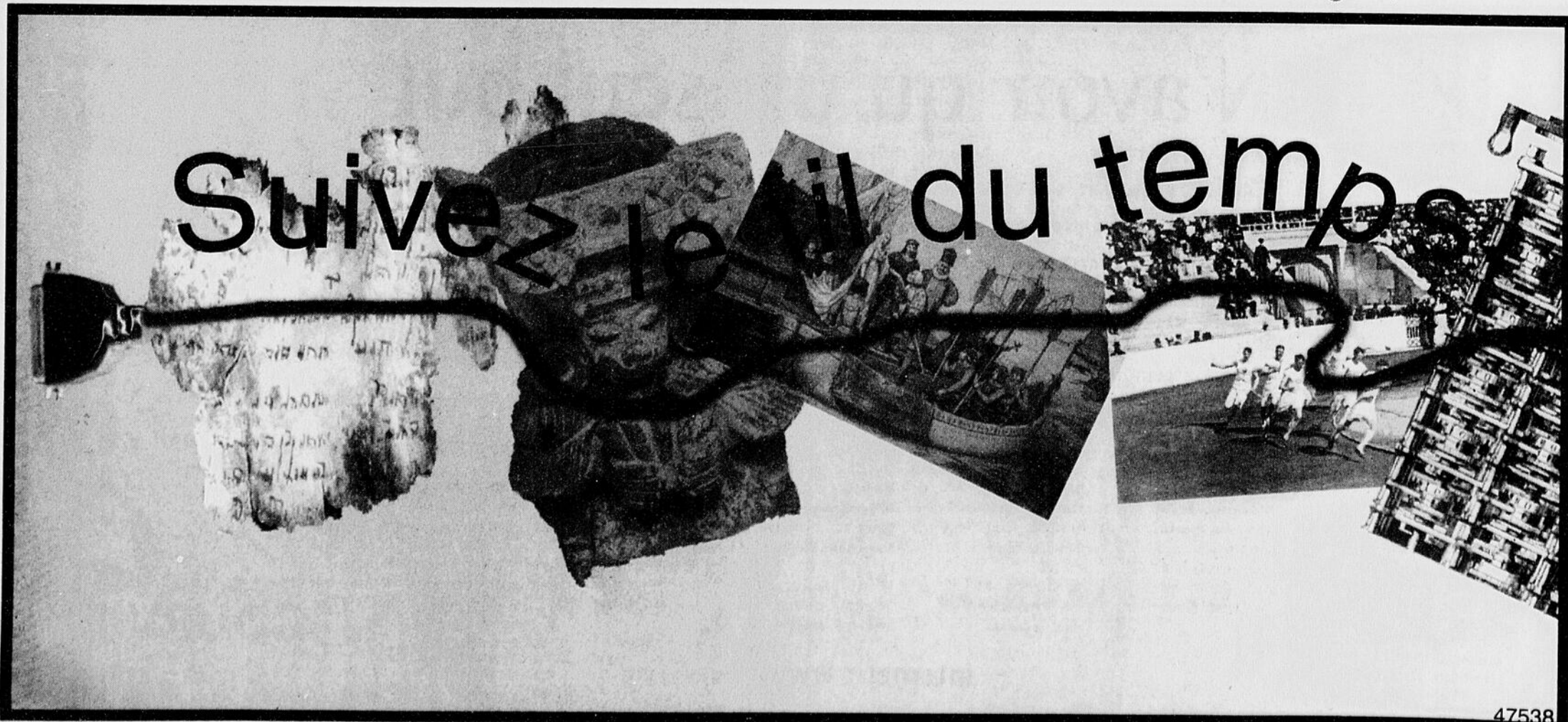
Evidemment, il reste encore tout à dire sur le travail de Julie Payette, sur l'importance de cette station internationale, sur les exigences de la première mission qui la concerne, sur son sens des responsabilités remarquable, sur les qualités qu'on exige d'elle, sur la discipline rigoureuse qu'elle s'impose - «ce qui ne veut pas dire que mon bureau n'est pas à l'envers, ni que je n'aime pas faire la brigue».

Seulement dans l'esprit de «l'avenir du monde», le formidable exemple que représente cette jeune femme au chapitre de l'accomplissement personnel méritait aussi d'être mis en lumière.

Il ne s'agit pas de rêver aussi grand que Julie Payette. Il s'agit de rêver.

Tout de même un petit truc d'astronaute pour finir?

«Dans notre travail, il faut toujours avoir un plan B. Dans la vie aussi!»





«Si je n'avais pas entrepris cette pétition-là, je serais probablement devenue junkie», affirme Virginie Larivière.

«Oui, j'veux changer le monde, mais pas toute seule!»

► RACHEL LUSSIER

Comme un cri. Un cri à peine murmuré. Un cri de l'âme.

Il est midi. Samedi. Dehors, Montréal grouille comme elle sait le faire seulement l'été. À la table du petit café au décor désespérément banal, une toute jeune femme aux yeux vifs et une intervieweuse qui à presque trois fois l'âge de son interlocutrice.

«Oui, je veux changer le monde, mais pas toute seule».

Une sorte d'appel au secours. Et en même temps l'expression d'un formidable élan d'idéal.

«J'espère qu'il n'y aura pas que les plus forts de ma génération qui arriveront non seulement à survivre, mais à bien vivre. Malgré le tas de problèmes, malgré le taux de suicide anormalement élevé, par exemple, j'ai confiance. J'ai peur. Mais j'ai confiance.»

Virginie Larivière a 19 ans, le langage vert, du caractère, des rêves braqués, des idées et des projets plein la caboche.

«J'ai serré des mains pleines de cash, j'en ai serré des puissantes, d'autres qui étaient riches intérieurement. J'ai été déçue autant que j'ai été émerveillée par les humains. En bout de ligne, je pense que la société est sur le bord de la catastrophe, mais qu'il y a moyen de faire bouger des choses.»

Une jeune adulte à la semblance de ses congénères?

C'est ce que Virginie voudrait. Seulement la réalité est toute autre.

Ou on se souvient d'elle comme d'une adolescente héroïque. Ou alors on a oublié jusqu'à son nom.

- «Euh ... c'est la sœur de ... - comment elle s'appelait déjà?»

- «La fille de la pétition contre la violence à la télévision?»

- «Désolé. Aucune idée.»

Paroles de la rue.

Ce qu'il y a, c'est que si l'histoire se défait parfois, elle ne se refait jamais.

En mars 1992, Marie-Eve, 11 ans et demie, offre d'aller acheter le pain qui manque au repas familial. Le dépanneur est circonvoisin. Fait jour. Fait beau. Fait chaud. La gamine en profitera pour s'acheter une nouvelle corde à danser. Le bonheur chante.

Seulement Marie-Eve ne reviendra pas. On la retrouvera assassinée après avoir été abusée sexuellement. En ce mois d'août 1998, le meurtrier court toujours.

Fait divers, dit-on.

Il en arrive tous les jours. Ou on s'en repaît à mal. Ou on sympathise tout impuissants que nous soyons. Puis on passe au suivant.

Sauf si...

Au décès tragique de son unique petite soeur, Virginie à 13 ans.

«Et demie, précise-elle. Pour nous, les demies de nos âges étaient importantes. On insistait là-dessus. Quand on grandit, chaque jour compte!»

Treize ans et demie, donc. Et un univers vient de basculer à jamais. Virginie peut abdicquer, ou combattre. D'instinct, elle choisira illico de lever un étendard. Elle sacrifiera son adolescence au profit de son projet. Elle sera critiquée autant que louangée. On se moquera d'elle autant qu'on l'admira.

L'aboutissement? Une pétition d'un million... et demie - comme par hasard! - de signatures pour que soit votée une loi anti-violence à la télé et l'immense impact médiatique d'une cause qui portait ses pour et ses contre, mais qui donnait au moins à réfléchir, à projeter plus avant le débat.

«C'était MA cause. On a eu beau dire, je n'ai jamais été le jouet plus ou moins conscient de qui que soit. Le propos aurait certainement pu être plus large, mais pour moi, la ti-cul de Saint-Polycarpe, la violence à la télé était la seule que je connaissais. Mon but, ce n'était ni l'arrivée des vignettes de censure ou d'une «puce anti-violence» qui laissera les machines gérer pour nous, c'était un pas pour que cessent les agressions.»

Mars 1992. Six ans déjà. Longue lutte. C'est à peine si l'étudiante reprend une vie dite normale, à peine si elle peut commencer, comme elle dit, «à vivre intimement mon deuil».

«Mais si je n'avais pas entrepris cette pétition-là, je serais probablement deve-

nue junkie. Je serais dans la rue à faire du squeegee. Pi j'me crois, quand j'dis ça».

On la croit aussi, d'ailleurs!

À 500 jours de l'an 2000, on pourrait raconter la suite de l'histoire de Virginie: le presque tour du monde qu'elle a fait en portant son idéal et les jours où elle s'est rendue malade; les dénigrement qui l'ont démolie et les grandes amitiés qui l'on reconstruite; son impuissance devant le suicide de trois de ses copains et le plaisir qu'elle prend enfin à s'éclater, «à aller prendre une bière tranquille avec des amis». On pourrait causer du DEC en concentration cinéma qu'elle vient de terminer; de son goût pour le théâtre; de son engagement présent en faveur de l'écologie, ou parler des jours où elle se fout de tout, «où je passe mes journées à me pogner l'beigne».

On pourrait aisément jouer les voyeurs. Virginie a la confiance facile. Elle livre en vrac le pire et le meilleur de sa vie. Seulement la vieille intervieweuse qui a trois fois son âge a opté dès le début pour la pudeur, pour un témoignage et une vision actuelle.

Oui, à l'aube de la vingtaine, particulièrement informée, avisée et lucide, Virginie Larivière doute. Seulement elle garde foi en l'avenir, elle espère en misant surtout sur sa génération.

C'est beau.

«Maintenant, on est confrontés très jeunes à des réalités extrêmement dures, je crois que tout ça nous mènera à être plus débrouillards, à nous faire confiance, à oser nous servir de nos atouts intérieurs autant que des ressources sociales. Je crois que nous réapprendrons à revendiquer, que nous saurons bâtir une société renouvelée.»

Une enfant modèle?

«C'est ce que j'ai haï le plus me faire dire. L'image de la petite fille sage qui ne jure pas, qui ne fume pas, qui est vieux jeu ou complètement granole me suit encore. C'est weird à mort. Je ne suis pas un cadeau. J'ai des passes où j'ai de la misère à me sentir moi-même. Y a-t-il moyen d'être ordinaire, de poser des gestes de temps en temps mais d'avoir les cheveux rouges, bleus ou rasés si ça nous chante?»

Vivre à plein régime. Mais ne pas s'empêcher de penser pour autant.

«Je ne referais pas ce que j'ai fait. Je n'ai plus le goût de m'impliquer tout le temps, je ne suis pas Mère Teresa. Mais quand je regarde les infos, cet espèce de téléthon de mauvaises nouvelles, je me dis que très bientôt, il va falloir se tenir debout tous ensemble.»

Ce qui enrage le plus Virginie?

L'apathie générale.

«L'individualisme devient de plus en plus collectif! L'indolence est le pire malheur de cette fin de siècle.»

Si elle donne encore sporadiquement des conférences-témoignages; si elle siège à la Table Ronde Nationale sur l'Environnement et l'Économie, un forum sur les changements climatiques au Canada; si les nombreuses reconnaissances officielles qu'elle a reçues confortent Virginie Larivière dans son idéal, elle compte désormais sur ses semblables. Particulièrement pour contrer la violence faite aux femmes.

«... me faire dire que la vie c'est la vie, que c'est parsemé d'épreuves, qu'il faut les surmonter afin de grandir à travers cette atteinte à mon intimité. Non! Grandir! [...] Comme si c'était un privilège de connaître la violence et d'y survivre. J'avais pas besoin de grandir. J'me sentais ben assez grande comme ça. J'me sentais forte. Y m'manquait rien. Mais aujourd'hui, même après six ans, j'me sens toujours aussi arrachée, aussi nulle, aussi coupable. Y m'manque toute: la vie, la confiance, l'amour, l'abandon, du désir, du sexe normal, la passion [...] j'sus même pas capable de regarder mon chum dans les yeux quand y m'dit j't'aime.»

La réflexion est tirée d'un court métrage que Virginie Larivière a réalisé en novembre dernier. De la fiction! Évidemment!

Aujourd'hui, le propos est pondéré. «Je rêve d'une société plus ouverte, plus solidaire, plus juste, plus créatrice... mais ça, on verra bien.»

Comme un cri.

Un cri à peine murmuré. Un cri de l'âme.

AVENTURE ELECTRONIQUE

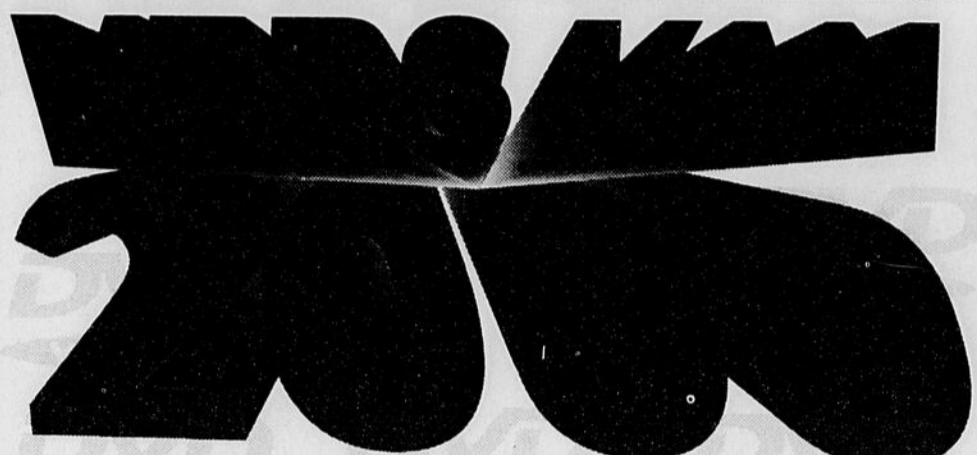
Les meilleurs prix garantis*

Rien à payer avant

UN AN[†]

AUCUN PAIEMENT ET AUCUN INTÉRÊT

Sur tous les produits étiquette verte



avec la nouvelle technologie



LECTEUR DVD/CD/VIDÉO LASER

- Signal vidéo à 10 bits pour une grande qualité d'images
- Dolby numérique
- Saisie à 2 faisceaux
- Télécommande

649⁹⁹

SONY



LECTEUR DE DISQUE VIDÉO NUMÉRIQUE - DVD-

- Compatible avec DVD, CD et CD vidéo
- Sortie Dolby numérique (6 canaux)

899⁹⁹

L'Excellence en système audio cinéma maison

BOSE

ENSEMBLE AUDIO CINÉMA MAISON «LIFESTYLE 8 BK»

- Puissance totale de 240 watts
- Ensemble au design intégré pour tout décor
- Technologie Acoustimass/Télécommande jusqu'à 65 pieds
- Module de contrôle LifeStyle: lecteur laser, sintonisateur AM/FM
- 5 haut-parleurs + haut-parleur d'extrêmes graves

PUISSANCE TOTALE 240W

HAUT-PARLEURS 6

1999⁹⁹

BOSE

SYSTÈME CINÉMA MAISON «LIFESTYLE 12»

- Puissance totale de 280 watts
- Lecteur CD offre saut, recherche et lecture aléatoire
- Radio AM/FM stéréo
- Télécommande facile à utiliser fonctionnant à travers les murs et planchers

PUISSANCE TOTALE 280W

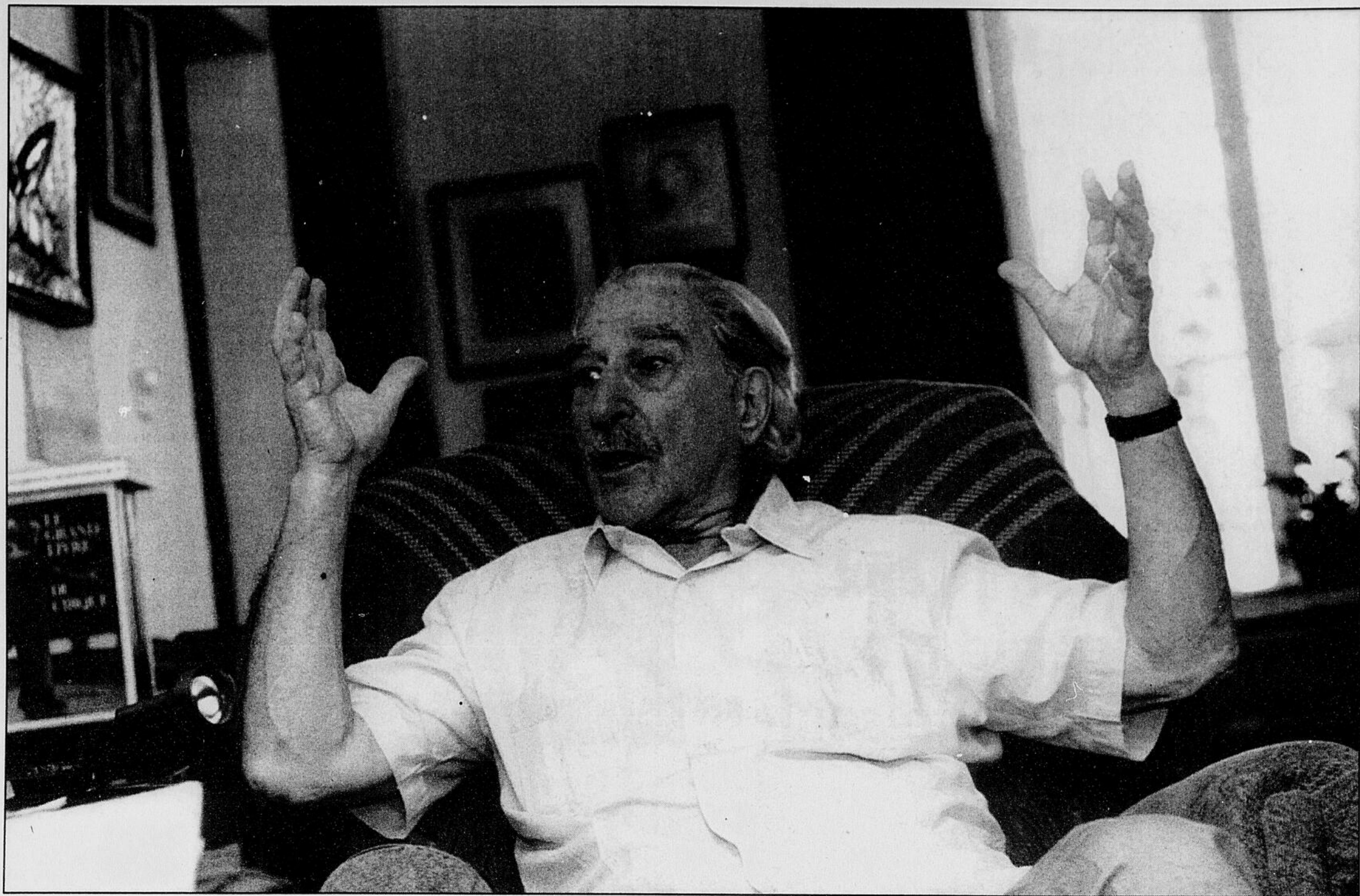
HAUT-PARLEURS 6

2699⁹⁹

*Sur produits à prix régulier. S.A.C. Ne payez que les taxes. Ne peut être jumelée à aucune autre offre. Détails en magasin. Certains modèles en vente peuvent être des démonstrateurs ou des fins de ligne. Les photos peuvent différer des modèles en vente. Certains articles ne sont pas disponibles dans tous nos magasins. †Durant 15 jours suivant l'achat aux mêmes conditions dans la même région, chez un marchand autorisé qui a la marchandise en stock. Détails en magasin.

150 magasins pour mieux vous servir!

Sherbrooke 3280 boul. Portland
SUPERMAGASIN (819) 346-6633



«Les affaires de la nation regarde la nation. Pi la nation, c'est moi», lance Michel Chartrand, comme pour bien camper son personnage qui l'a tenu près de ses gens pendant des décennies. Photo André Corbeij

S'indigner au moins une fois par jour

«Quand t'es pu capable de dire non, t'es mûr pour l'esclavage», s'exclame encore Michel Chartrand, malgré ses 80 et quelques années.

► RACHEL LUSSIER

Du dehors, la maison des Chartrand est solide, altière comme une ancêtre heureuse d'avoir bien accompli son devoir, protégée par les 263 arbres et arbustes bien comptés que le seigneur des lieux a plantés lui-même au fils des ans, en souvenir des gens ou des événements qui ont marqué la vie de famille et les temps privilégiés de l'amitié.

Pas loin, la chanson de la rivière: là, juste en face.

Elle a dû entendre des saines colères, la Richelieu. Peut-être a-t-elle été témoin de larmes d'homme, aussi.

Deux coups à la porte. La courte attente fait naître une certaine timidité. Attribuable au respect, sans doute.

La peinture blanche s'écaille un peu, les quatre marches de l'escalier un brin vétuste parlent de légère fatigue. De cette belle lassitude qu'on associe d'instinct à l'hospitalité plutôt qu'au laisser aller.

Dans l'encadrement, un homme debout. Bien droit. Avec des yeux qui disent l'amour. Et la poignée de mains à la fois tendre et énergique qui va avec.

«Soyez la bienvenue madame. Ici, c'est le bureau où Simone travaillait.»

Car Michel sans Simone, voyez-vous. Michel sans sa nombreuse famille, ses cinq filles, ses deux gars et ceux qui sont venus après. Michel sans les gens de ce pays qu'il chérit au point de rugir contre les «égars» chaque fois qu'ils le méritent, ce Michel là ne compterait pas parmi les nobles des québécois.

Noble au sens de racé, fier d'être de sa race. Jusqu'à refuser l'asservissement. Surtout celui de ses contemporains.

«Quand t'es pu capable de dire non, t'es mûr pour l'esclavage.»

Voilà pourquoi ce sont les mots dignité, justice, honorabilité qu'il faut entendre derrière les légendaires coups de gueules, visiblement voulus corrosifs tout exprès pour secouer l'apathie.

«Il y a de quoi s'indigner au moins une fois par jour. On ne s'occupe plus de politique? La politique, elle, s'occupe de nous!»

Au dedans de la maison, aucun signe d'anarchie, mais de la sérénité à plein. Des oeuvres d'arts, signatures québécoises surtout, des livres, des revues, des journaux. Et chez l'homme, cette sorte de tranquillité de l'être qui accomplit tout ce qu'il peut en faveur de ses semblables.

La quiétude parfaite? N'allez pas croire.

Quand on s'appelle Michel Chartrand, même si on dépasse d'un iota les 80 ans, «faire ce qu'on peut» veut dire garder l'oeil ouvert, questionner, remettre en cause, s'engager corps et âme, crier au scandale, brandir l'étendard de la révolte au besoin.

«Faut-il encore rodoter que la démocratie est le pouvoir du peuple? Qu'il ne s'agit pas d'un cliché? Que ce pouvoir suppose que nous sommes tous en devoir d'assumer des responsabilités? Chacun selon ses capacités? C'est simple, il faut se remettre à croire en nous. C'est le tout petit geste qu'on ne pose pas qui fait le plus de mal.»

Des exemples? Il en fuse de partout. Et il en viendra d'autres.

Dans une émission suivant la diffusion à la télé du très beau film *Un homme de parole*, que le cinéaste Alain Chartrand a consacré à son père, la journaliste Nathalie Petrowsky avait modestement connu davantage la caricature du démocrate, que monsieur Chartrand lui-même.

Les interventions des Cyniques, au cours des années 60, suivies plus tard par l'indélébile prestation de Dominique Michel, ont effectivement contribué à fixer un joyeux pastiche.

«Il faut s'occuper au plus sacrant d'éradiquer la pauvreté, s'tie. La banque mondiale dit que le Canada est le pays le plus riche après l'Australie par rapport à son produit national brut. Éradiquer la pauvreté, ça veut dire l'allocation universelle pour chacun de la naissance à la mort. On collabore tous au produit national brut. Alors?»

Demander tout. Peut-être obtenir un peu.

«Prenez ce qu'on a appelé l'État Providence? Mon trou du c... C'était une bonne accroire. Je n'ai jamais vu de poulet rôti tomber du ciel. L'État Providence, c'était les bons vieux fermiers, les vieux ouvriers, les travailleurs ordinaires qui se donnaient des services essentiels en éducation, en santé, en culture. Et là, la finance enlèverait tout?»

Futé comme quatre, Chartrand l'érudit a très bien su entretenir lui-même cette fameuse caricature. Au fond, elle le rapproche de celles et ceux qui lui veulent vraiment parler. Elle lui permet, en sus, des pied-de-nez à quelques pseudos grands seigneurs de l'intelligentsia.

«Les affaires de la nation regarde la nation. Pi la nation, c'est moi.»

Michel Chartrand connaît par coeur bon nombre des tractations qui se jouent dans les officines des différentes autorités en place et en devine un tas d'autres?

Facile pour lui de rouspéter et d'être entendu?

Aujourd'hui, peut-être.

Ce sont les conditions de travail pourries d'une colonie d'Abitibi qu'il visitait, et où il a vu mourir trois jeunes ouvriers, qui amènent le gars Chartrand à ouvrir une première fois sa grande gueule.

Nous sommes en 1939. Michel a 20 ans. Le jeune homme a *droppé* la Trappe d'Oka, le latin et la poésie, pour un job à l'imprimerie de son père. Et comme celui-ci est un homme d'action, le 7e garçon d'une famille de 13, déjà militant à l'Action catholique, s'engagera à son tour plus avant. Et pour la vie.

En 1949, il visitera les mineurs de l'amiante à Sherbrooke. En 1957, il y aura Murdochville. En 1970, la Crise d'octobre et le plus sérieux des emprisonnements qu'a subi Chartrand. En 1971, la grève de *La Presse*. En 1972, il y aura le Front commun du secteur public québécois. Il aura toutes ces années d'action syndicale ferventes. Au début des années '80, cet offensé de naissance met sur pied la Fondation pour l'aide aux travailleurs accidentés, la FATA, dont il s'occupe toujours.

Et tout ça n'est que pointe d'iceberg. Son plus récent combat?

Le traitement qu'on inflige aux personnes âgées.

«Attendez, je vais vous sortir un dossier.»

L'homme revient avec un porte-document à l'intérieur duquel il n'y a aucune statistique, aucune paperasse, aucun discours écrit: une couche pour adulte avec la fameuse «ligne jaune», un savon génital sur lequel il est inscrit «ne pas rincer» et une seringue de gavage.

«J'arrive de visiter ce qu'on appelle une résidence! Quand on voit ça, madame, on a pas envie de se reposer une miette.»

Parfaitement documenté sur tout ou presque, Michel Chartrand connaît en outre chacune des régions du Québec

par coeur; on a le sentiment que rien ne lui échappe.

Deux heures et demie d'entretien. Tant de chemin parcouru. Et tant de choses à faire.

«Quelle relation y a-t-il entre le débat sur la grosseur des buildings et l'éducation des enfants?»

«Les gens de la santé sont aux travaux forcés. Pourtant ils ne fabriquent pas des talons de chaussures, ils prennent soin du monde.»

«Les Caisses Populaires, c'était pas une institution faite pour les petits, ça? Les syndicats, c'était pas fait pour les travailleurs, ça?»

«Comment a-t-on fait pour oublier que les compagnies sont des accessoires au service de nos ressources naturelles? Que les gouvernements ne sont pas leurs représentants, mais les nôtres?»

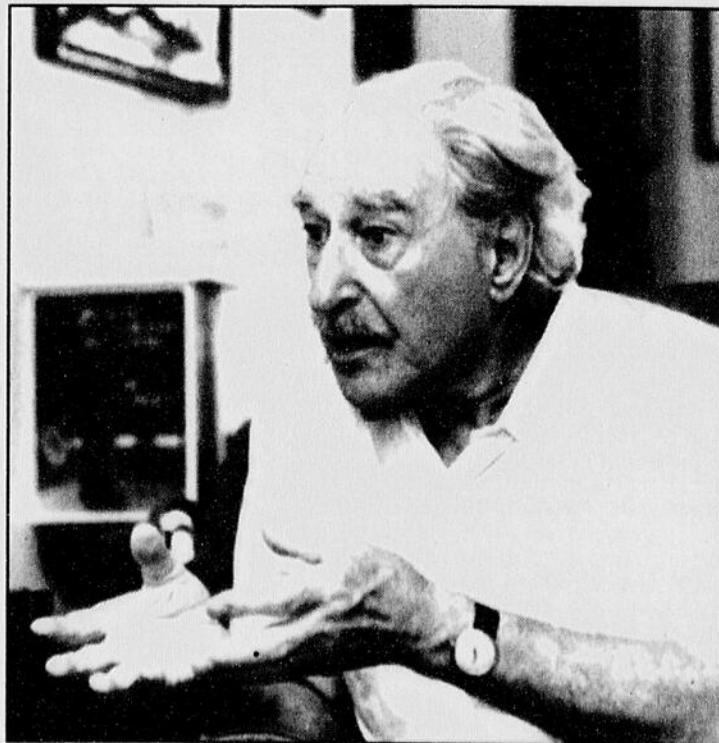
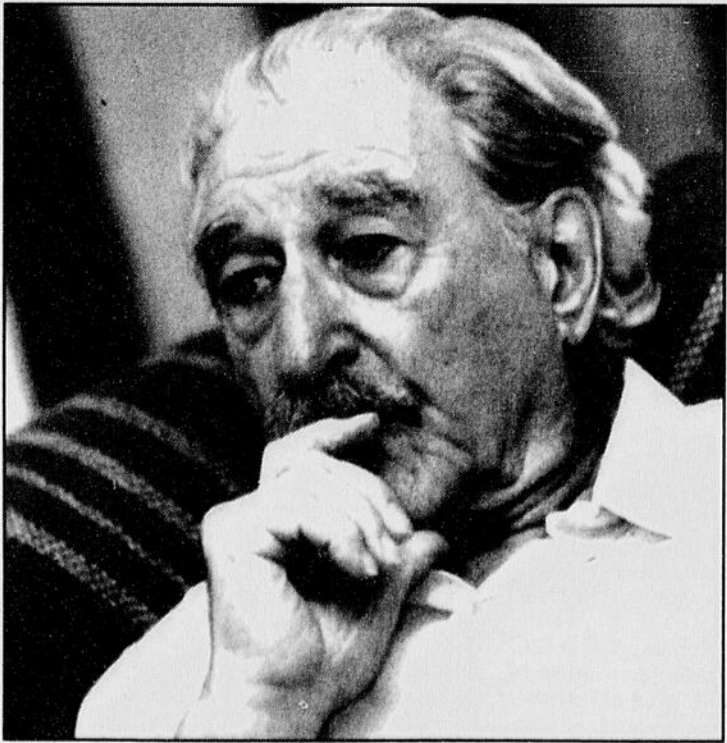
«On envoie des jeunes emprunter à gros prix pour aller à l'école?»

A 81 ans, Michel Chartrand passe encore ses journées à intervenir.

Après 60 ans de lutte, que reste-t-il?

«Je suis malheureux dans mon pays. J'ai honte. J'ai honte parce qu'il n'y a pas de raison que ça n'aille pas. Mais si ça fait mal en dedans parfois, cela veut juste dire qu'il faut continuer, retrouver l'art de militer, d'agir ensemble, de croire en nous. C'est une question de dignité, de bonheur. Or, à ce que je sache, nous sommes encore faits pour être heureux. Il faut un changement radical, rapide et profond.»

Au sortir de la maison le soleil plombe, la rivière poursuit sa vie de rivière, et un homme monument, en offrant l'accablade en guise d'adieu, ressemble à ce qu'il est profondément: un père, un grand-père, un ami qui, à sa manière et jusqu'au bout, donne tout ce qu'il peut. Par amour. Rien que par amour.



Deux heures et demie d'entretien. Tant de chemin parcouru. Et tant de choses à faire. Photos André Corbeij

La mondialisation de la... solidarité

En l'an 2000, les femmes de 86 pays descendront dans la rue et se donneront rendez-vous... à New York, devant les bureaux de l'ONU.

► STEVE BERGERON

L'année 1995 fut celle de la mobilisation de 800 femmes du Québec dans une marche de 200 km baptisée «Du pain et des roses». En 2000, on pourrait bien voir des milliers de femmes de toute la planète se mobiliser dans au moins 86 pays différents pour une autre marche baptisée «Ce coup-ci, on veut toute la boulangerie et le jardin botanique!»

Non, sérieusement, ce sont plutôt la violence et la pauvreté que les femmes vont dénoncer lors de cette marche, deux fléaux qui continuent de les frapper durement, malgré des siècles d'histoire. Au Québec, d'immenses pas ont été faits ces 30 dernières années, mais vaut mieux bien attacher ses lacets, car il reste encore pas mal de chemin.

C'est Françoise David et ses collègues de la Fédération des femmes du Québec (FFQ) qui ont entrepris d'organiser cette Marche mondiale des femmes. Un projet, disons-le, fou.

«Fou, répète la présidente de la FFQ, car nous avons les mêmes ressources qu'en 1995. Mais c'est très enthousiasmant!»

À la base de cette idée démesurée, explique-t-elle, la prise de conscience — la Conférence mondiale des femmes à Beijing en 1995 y a été pour beaucoup — qu'en cette ère de mondialisation, les problèmes vécus par les femmes ne sont pas seulement locaux.

«Si les gens d'affaires sont capables de faire front commun, pourquoi pas nous?» demande Françoise David. Forte d'une réussite en 1995 — le gouvernement du Québec avait plié à six de leurs dix revendications — la FFQ a décidé de

remettre ça... à l'échelle planétaire.

«Nous nous servons beaucoup d'Internet, et les résultats sont étonnants», rapporte la présidente. «On tente de lancer, dans le plus de pays possible, une marche de femmes qui iront revendiquer devant leur gouvernement respectif.»

La Marche mondiale, elle, aura comme fil d'arrivée les bureaux de l'ONU, à

«L a pauvreté grandit à l'échelle du monde et ce sont surtout les femmes qui écopent, à cause de leur rôle familial. Même au Québec, je suis encore obligée de dire que la responsabilité des enfants leur incombe plus souvent.»

De fait, devant le mouvement de mobilisation croissante des pères séparés et divorcés qui se disent lésés dans leur droit de voir leurs enfants, Françoise David demeure perplexe.

«Il y a plein de bons pères qui s'occupent de leurs enfants, et il y a sûrement des cas pathétiques où des mères abusent. Mais s'occuper de ses enfants, cela ne commence pas après le divorce. J'ai connu des pères engagés auprès de leurs enfants, et après le divorce, il n'y a pas eu de problèmes. Mais si une femme voit son ex-conjoint demander la garde des enfants à 50% alors que celui-ci ne s'est jamais occupé d'eux, je peux comprendre qu'elle se pose des questions.»

Toujours est-il que notre société se retrouve avec une majorité de mères monoparentales vivant sous le seuil de la pauvreté. Une situation entretenue par la fragile situation des femmes sur le marché du travail, constate Mme David.

Premièrement, rappelle-t-elle, les 30 000 départs volontaires dans les services publics du Québec, «remplacés par un maximum de 10 000 nouveaux employés», représentent 20 000 possibilités d'emploi de moins pour les femmes, car celles-ci occupent plus des deux tiers de ces emplois, notamment au sein du personnel enseignant et infirmier.

«Au Québec, poursuit Françoise David, les deux tiers des femmes travaillent à temps partiel. Elles sont concentrées dans le secteur des services, là où les emplois sont les plus précaires, où les deux tiers des personnes travaillent au salaire minimum et où les travailleurs sont le moins syndiqués et ont le moins de chances de le devenir.»

Malheureusement, dit-elle, cette situation déjà peu enviable risque de se dégrader avec la mondialisation économique. La compétitivité que doivent exer-

cer les entreprises d'ici avec celles établies à l'étranger, lesquelles bénéficient d'une main-d'œuvre bon marché et non syndiquée, fait déjà des victimes. Ajoutez un chômage galopant et...

«Aujourd'hui, si un travailleur n'est pas content, on lui répond que dix personnes attendent pour avoir son poste. On peut donc se permettre d'exiger de lui un rendement maximum, en lui donnant le moins de droits possible.»

Ce harcèlement psychologique au travail est en hausse, relève une étude de l'organisme Au bas de l'échelle, qui défend les droits des travailleurs non syndiqués. Et 70% des plaintes viennent des femmes.

Bref, si les groupes de femmes veulent améliorer la situation de leurs consœurs, elles n'ont pas le choix de mettre leur grain de sel dans cette mondialisation économique.

«L'Accord multilatéral sur les investissements (AMI) — un accord de libre-échange mondial — est très effrayant. C'est la perte de toute la légitimité des États au nom de la liberté du marché. En vertu de ces accords, les entreprises feraient la pluie et le beau temps et pourraient même poursuivre un gouvernement.»

Françoise David émet comme solution des clauses sociales incluses dans les accords économiques internationaux, en matière de santé, d'environnement, de programmes sociaux...

D'où la nécessité de créer une solidarité des peuples. «Je sens qu'il va s'organiser des campagnes pour amener nos gouvernements à avoir plus de colonne vertébrale. Sinon, on va se faire manger tout rond.»

On n'en a pas fini non plus avec la violence faite aux femmes. «Les dernières décennies ont surtout fait connaître le problème et son ampleur. Violenter sa femme a été reconnu comme un crime. C'est simple: il y a 30 ans, on ne parlait pas de harcèlement ni d'agression.»

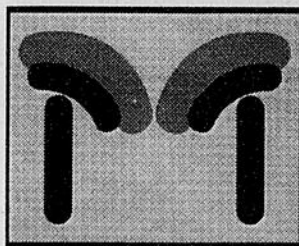
Ce qui est plus affolant, c'est que les statistiques sur la violence conjugale ne diminuent pas. «Par contre, les femmes tolèrent la violence beaucoup moins qu'avant. Elles posent des gestes plus vite si elles sont victimes. Les ressources sont aussi plus nombreuses.»

En vertu des statuts de la FFQ, Françoise David devra quitter son poste en mai 2001. Son souhait pour le troisième millénaire, c'est que les femmes acquièrent enfin l'égalité. «Il y a du chemin à faire, mais j'ai bon espoir que le prochain millénaire verra cette réalisation.»



La présidente de la Fédération des femmes du Québec, Françoise David, veut que la seconde édition de la fameuse marche «Du pain et des roses» connaisse désormais un succès... mondial.

New York, où seront déposées des revendications qui restent à déterminer. Toutes ces manifestations seront coordonnées le 17 octobre 2000, Journée internationale pour l'élimination de la pauvreté.



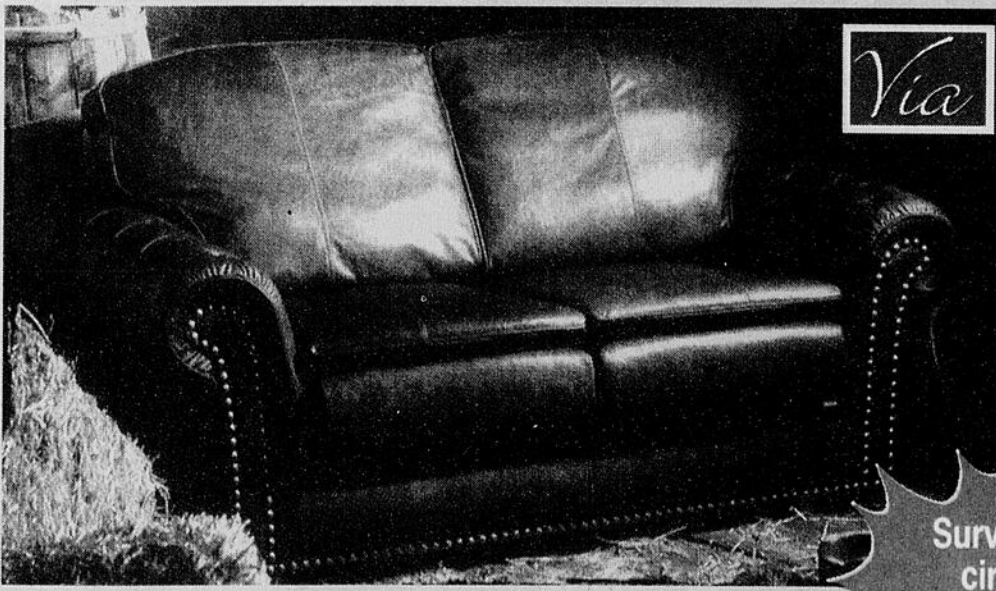
MULTI
MEUBLES

GILLES
BOISVERT

**FERMÉ
LE DIMANCHE**

* AUCUN DÉPÔT
AUCUN PAIEMENT
AUCUN INTÉRÊT
AVANT AOÛT 1999

231, rue King Ouest, Sherbrooke, 563-4743



Via



Jaymar

Surveillez notre
circulaire et
beaucoup d'autres
modèles et
spéciaux
en magasin

1399^{98\$}



899^{98\$}



Sofa
inclinable

Clinique sur le cuir, le samedi 15 août 1998

Un représentant sur place pour vous donner tous les renseignements et avantages désirés sur les meubles de cuir et ses nouvelles tendances.

*Sujet à l'approbation du crédit. Achat de 500 \$ et plus. Ne payez que les taxes de vente.

**STATIONNEMENT
GRATUIT**

en arrière du magasin
Entrée par rues Peel ou Cathédrale



Toujours en mouvement

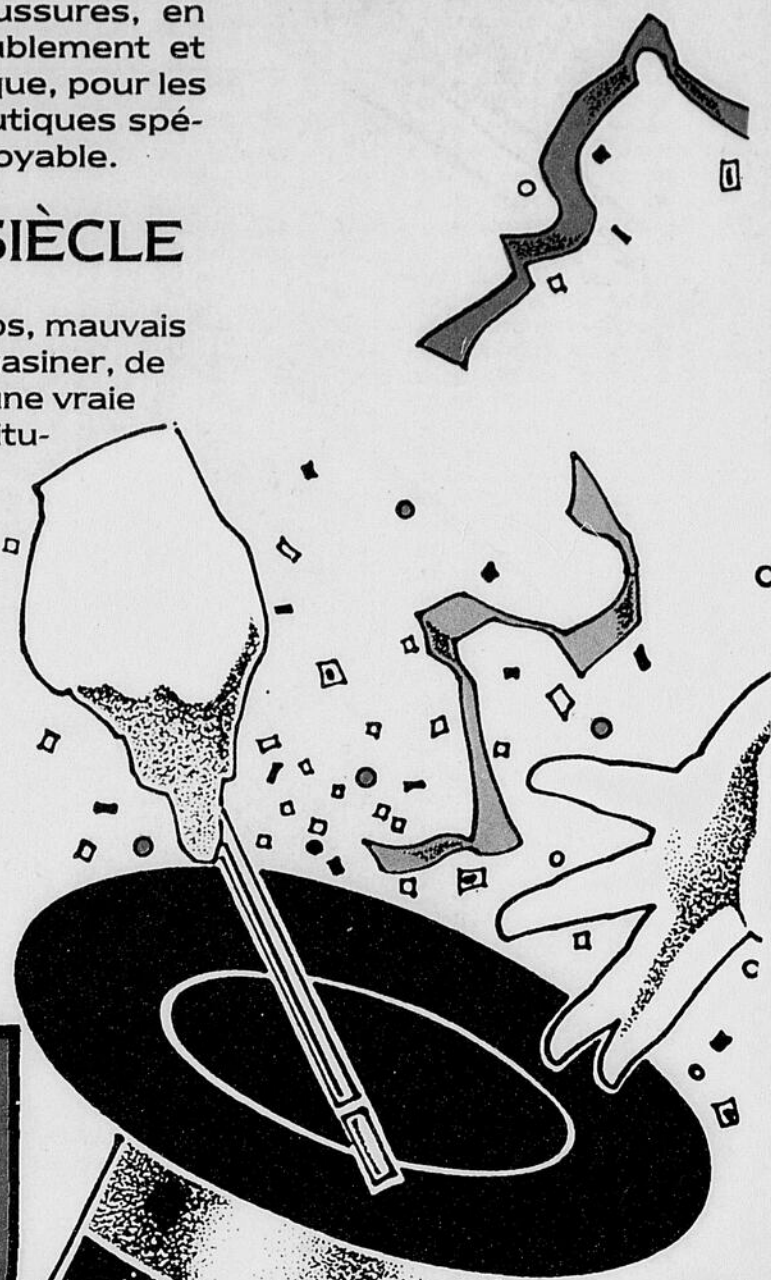
comme par magie...

Avant-gardiste, le Carrefour vous offre les dernières tendances mode... en vêtements, en chaussures, en soins de santé et de beauté, dans l'ameublement et l'électroménager, en informatique-électronique, pour les enfants, les hommes, les femmes... Des boutiques spécialisées, les grandes marques, un choix incroyable.

LE MAGASINAGE DU 21^e SIÈCLE

Aucune contrainte météorologique, beau temps, mauvais temps c'est agréable de s'y promener, de magasiner, de rencontrer des gens... C'est vaste, ça bouge, une vraie «ville» dans une ville! Facile d'accès, tant en voiture qu'en autobus. Un incontournable!

Près de 200 commerces et services à une même adresse pour les consommateurs pressés, plusieurs boutiques spécialisées sous un même toit, pour un magasinage plus simple et plus rapide pour ceux qui veulent y passer une belle journée, pause resto, une nouvelle coiffure, un soin de la peau, des conseils judicieux pour un nouveau parfum ou des vêtements. Une fois qu'on y entre, le temps passe si rapidement!



CARREFOUR
WUÉE
m
 DE L'ESTRIE

Complice avec vous ...
 depuis 25 ans

CARREFOUR

WUÉE
m
 DE L'ESTRIE

3050, boul. Portland, Sherbrooke Québec 563-1907



**SE
LANCER
EN
AFFAIRES...
SEUL**
PAGE 16



**LE QUÉBEC
MENACÉ**
PAGE 22



**CULTIVER EN
PENSANT À DEMAIN**
PAGE 24

Rien de trop beau pour un informaticien

«Les compagnies haïssent ça, perdre leur personnel, mais ce sont les lois du marché. La demande est débile.»



Collégien en sciences pures, Steve Goupil se dirige en génie informatique. Mais déjà il peut monnayer ses compétences chez un distributeur local d'Internet et une compagnie conceptrice de jeux informatiques.



**MICHEL
RONDEAU**

L'un a 19 ans, se trouve encore aux études et travaille déjà à contrat pour une compagnie qui bâtit un jeu. L'autre a 30 ans, gagne sa croûte en France, plus précisément à Limoges, bénéficiant de conditions de travail en or.

«On tripe, on tripe, on tripe!», lancera Francis Coulombe, 30 ans. Quoi de mieux que de travailler dans un secteur qui passionne, et tirer profit de la vie au maximum en même temps?

Les six premières semaines où il s'est retrouvé à Limoges avec sa conjointe, les fins de semaine compaient trois jours, en raison des fêtes locales. Le couple en a profité pour voyager dans le pays. «Il y en a qui disent que Limoges se trouve au milieu de rien, moi je dis que ça se trouve au centre de tout: il suffit de deux heures pour se rendre aux dunes de sable de Bordeaux, sur l'Atlantique; il faut quatre heures (le temps pour un Estrien de se rendre à Old Orchard) pour atteindre le bord de la Méditerranée, quatre heures aussi pour se rendre à Paris.»

Lors d'une récente visite à sa famille, à Sherbrooke, il y a peu, Francis Coulombe arrivait d'un voyage en Espagne. Rien de trop beau pour un informaticien.

«Avant de finir en informatique de gestion à l'Université de Sherbrooke, je savais que j'avais une job.» Il a commencé au Groupe Commerce, à St-Hyacinthe, il a travaillé à Toronto, il est revenu à St-Hyacinthe, il est retourné à Toronto et les chasseurs de tête (les recruteurs des compagnies qui oeuvrent en informati-

que) se sont mis à sa poursuite. Après avoir été attiré à Paris, il est revenu à Toronto, où il a connu une période de flottement qui aurait pu inquiéter tout travailleur. Mais pas un informaticien.

Pendant un an, il a oeuvré à son compte, travaillant à contrat, à 50 \$ l'heure, 40 heures par semaine. Salaire annuel: 100 000 \$. «J'ai pratiquement triplé de salaire en cinq ans.» Un jeune homme de sa connaissance part pour Kitchener en Ontario, où il empochera 150 000 \$ par année. Rien de moins.

Pendant ce temps, l'amie de Francis, aussi informaticienne à St-Hyacinthe, a eu le goût de l'étranger. Elle a négocié un contrat avec une compagnie du Colorado et Francis était prêt à partir avec elle, assuré de décrocher un bon emploi une fois là-bas.

Sauf que... Une compagnie française à la recherche de personnel leur a offert un contrat tout aussi alléchant. Les jeunes gens ont demandé si l'on pouvait leur offrir cinq semaines de vacances au lieu de trois, comme le proposait la compagnie américaine. Leur demande a été bien reçue. Ils ont donc fait leurs adieux au Colorado avant même de signer le contrat.

«Les compagnies haïssent ça, perdre leur personnel, mais ce sont les lois du marché. La demande est débile. On peut nous reprocher notre manque de loyauté, mais si on nous offre mieux ailleurs... Les compagnies font de même quand la situation change.»

Francis Coulombe ajoute d'ailleurs qu'il ne faut pas se fier aux seules promesses des compagnies qui font miroiter des conditions paradisiaques aux jeunes. «Il faut tout faire écrire dans un contrat, sinon, une fois embauché, on peut attendre en vain la réalisation des promesses.» Il a déjà vécu ce genre de situation.

Il est conscient que le vent tournera un jour. «Nous sommes dans les plus bel-

les années de notre carrière. C'est trop beau maintenant pour que ça dure. Certains disent que ce sera terminé en l'an 2002, d'autres disent 2020. Il faut préparer sa retraite dès maintenant et il faut préparer sa prochaine carrière aussi, se perfectionner dans un champ spécifique, devenir quelqu'un d'indispensable. Quand la vague sera finie, il ne restera que les meilleurs.»

Il y a de quoi faire rêver, et faire réfléchir, les jeunes qui, comme Steve Goupil, un ancien de l'école Le Ber présentement au Collège de Sherbrooke, se dirigent en informatique.

Lui aussi aspire aux horizons vastes et magiques d'une carrière en informatique. «Je fais de la programmation depuis la 5e année du primaire. Je suis un mordu. C'est mon passe-temps. J'ai commencé à la maison sur quelque chose de très petit, mais c'est bon parce que ça oblige à réfléchir.»

Ce qui l'intéresse, c'est d'abord la création. «Il y a beaucoup de place pour la créativité en informatique, dans le domaine de la conception.» C'est cet intérêt d'ailleurs qui l'a empêché d'apprécier pleinement ses cours à l'école. Il allait déjà bien au-delà de ce qu'offrait l'école et il n'a pas eu davantage de satisfaction au collégial, avoue-t-il, car il y était

inscrit en techniques informatiques, un programme qui oriente plutôt vers la gestion. Il recommande donc son collégial en sciences pures, pour pouvoir entrer à l'Université de Sherbrooke en génie informatique, «parce que l'Université de Sherbrooke est très réputée et qu'on y trouve les stages coopératifs.»

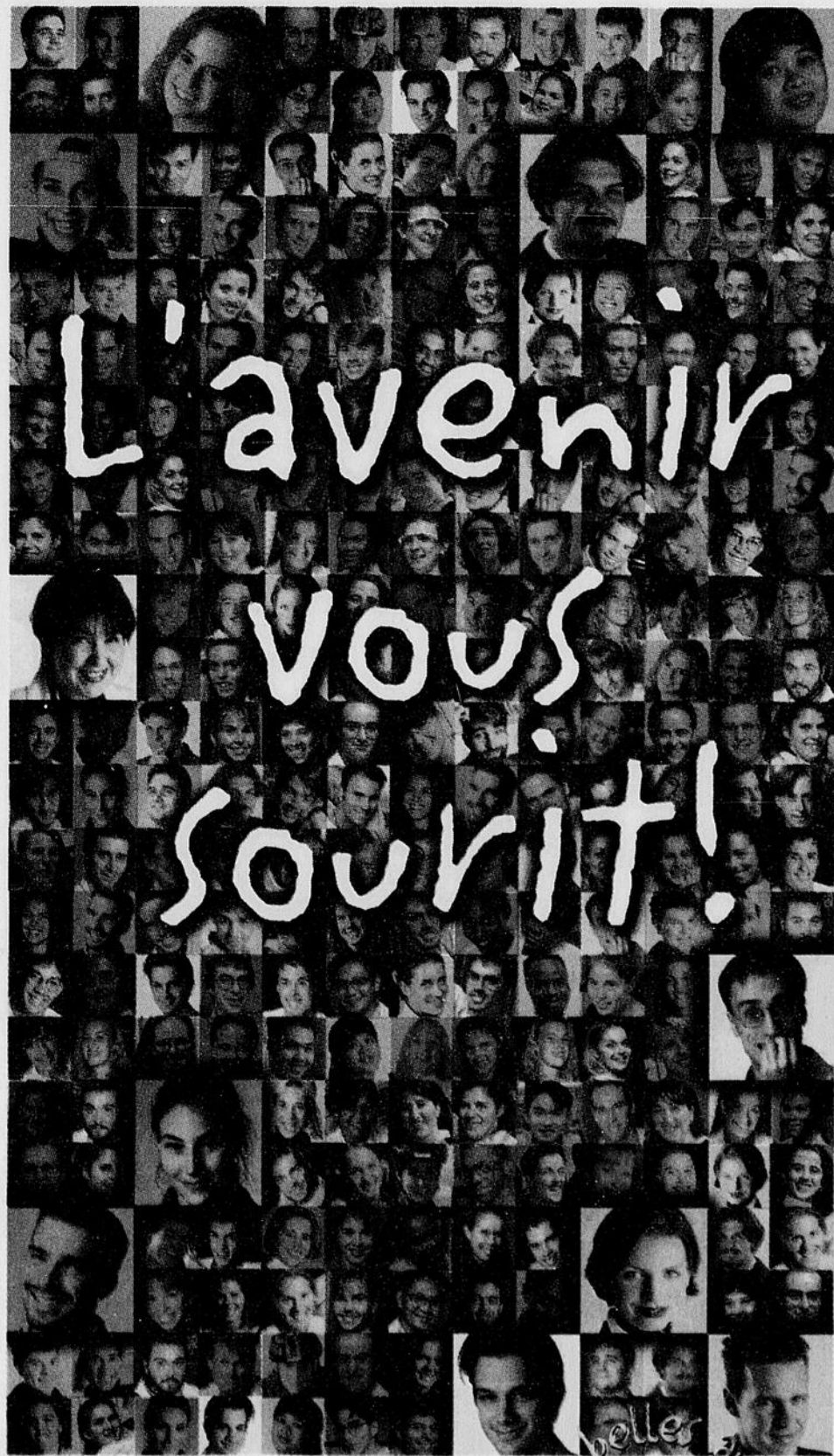
Présentement, il travaille pour la compagnie Interlinx, à Sherbrooke, un distributeur d'Internet. «Ça me tient à jour dans le développement informatique.»

Il a aussi, depuis un an, un contrat de dix heures par semaine avec la compagnie Nucleus, qui bâtit présentement un jeu. «Je fais la musique. Je touche beaucoup au multimédia.»

D'autre part, il travaille en même temps à bâtir un jeu de sa propre conception. «Ça me rapportera si je réussis à commercialiser mon jeu.»

Comme des milliers de jeunes, il rêve de s'expatrier à Silicone Valley. «C'est LA place! Mais avec le parc informatique de Montréal, je ne serai peut-être pas obligé d'aller en Californie pour trouver un emploi intéressant.»

Et si l'emploi à Montréal est à moindre salaire? «Je pense que je partirais là-bas... C'est plate hein?», laisse-t-il tomber en riant.



821-7681
<http://www.usherb.ca>



UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

Les plus belles années de ma vie!

HONDA
FOURTRAX



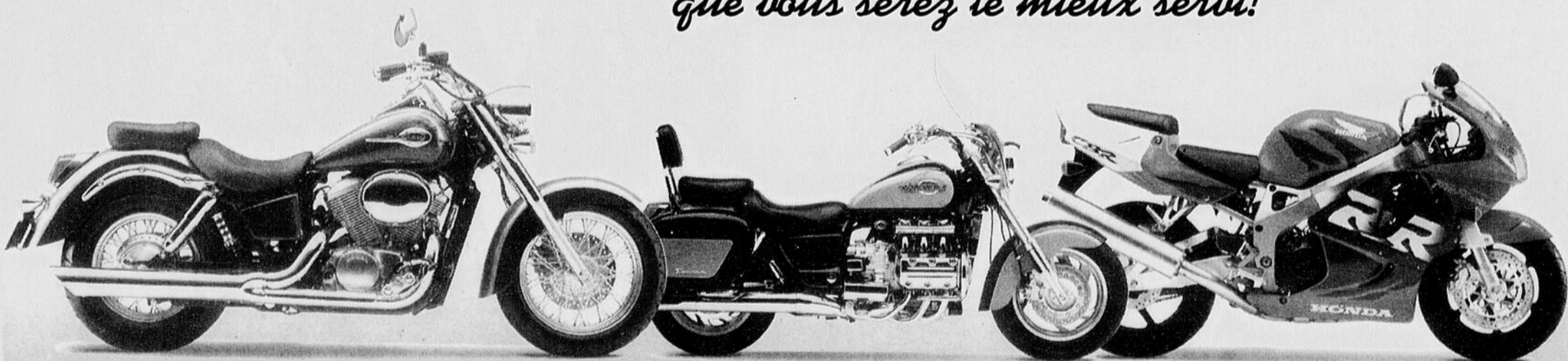
**Dur à la tâche
 mais prêt
 pour l'évasion...**

LE PLUS
GROS
 CONCESSIONNAIRE

HONDA
 DU QUÉBEC

DU
PLUS GROS
 AU PLUS PETIT

*C'est chez L'ami Denis
 que vous serez le mieux servi!*



**Aussi le plus grand choix de
 CASQUES, VÊTEMENTS DE CUIR, PIÈCES ET ACCESSOIRES**

L'ami Denis

et son équipe **HONDA**



2, rue Queen, **565-1376**
 LENNOXVILLE



Va pour le déficit... mais la dette?

«Si elle n'est pas suivie de mesures pour réduire le poids de la dette sur nos finances publiques, l'atteinte du déficit zéro ne représenterait qu'un affranchissement dans une camisole de force...»



► GILLES
FISSETTE

Le grand ménage des finances publiques est bien engagé. Des fenêtres longtemps fermées ont été ouvertes. La poussière a été balayée. Des déchets ont été balancés... jusque dans la cour du voisin. On s'est attaqué au lavage des plafonds, des murs et des planchers.

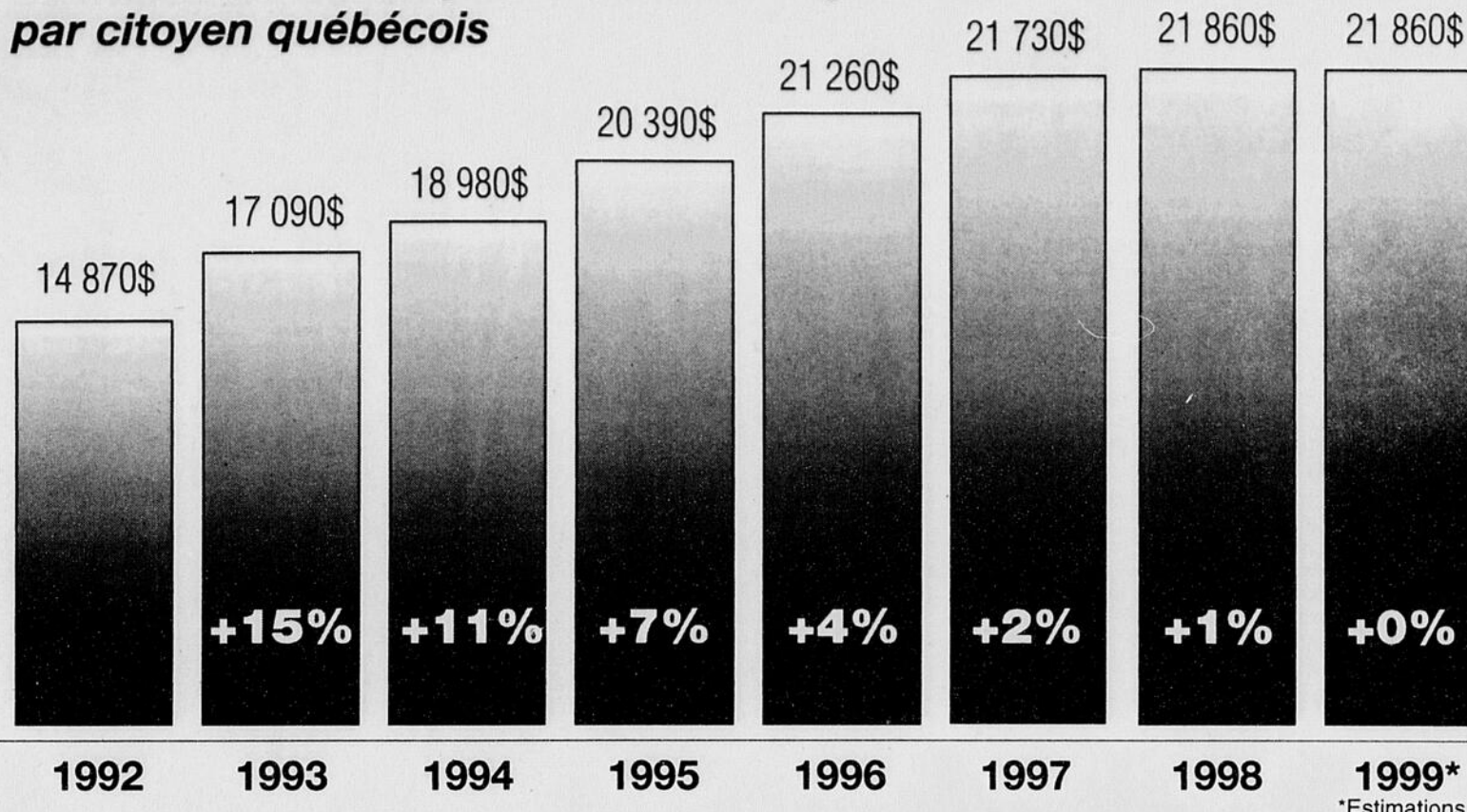
Dans la maison canadienne, le travail a progressé un peu plus rapidement. Ottawa a mis fin au cycle des déficits. Il a atteint l'équilibre budgétaire. En puisant notamment, il est vrai, dans les réserves du programme de l'assurance-emploi et en réduisant les transferts aux provinces.

On peut même penser comme le professeur en économie à l'Université de Sherbrooke, Mario Fortin, qu'Ottawa a dépassé l'équilibre budgétaire et sera en mesure de dégager un important surplus budgétaire d'entre 5 à 8 milliards \$, au cours de la présente année financière 1998-1999.

Mais si elle ne grossit plus, la dette canadienne nette demeure imposante. Quelque 583,2 milliards \$, un niveau où elle se maintiendra d'ici l'an 2000. Par rapport au Produit intérieur brut (PIB), le ratio de la dette est «tombé» à 73,1 pour cent, un premier redressement après 25 ans d'augmentations presque ininterrompues.

Dans la maison québécoise, le déficit zéro n'est pas encore une réalité. C'est pour l'an prochain, a prédit le ministre des Finances, Bernard Landry. Pour l'année financière 1998-1999, le déficit prévu est de 1,2 milliard \$, une somme qui viendra gonfler la dette actuelle évaluée à près de 81 milliards \$ (80 998 000 000 \$

Évolution du déficit public cumulé moyen par citoyen québécois



pour être précis), soit une fortune équivalente à 43,1 pour cent du PIB québécois, comparativement à une dette publique ontarienne équivalente à 30,6 pour cent de son PIB.

À l'échelle d'une famille de quatre personnes, le déficit public cumulé par l'ensemble des administrations publiques est passé de 85 040 \$ en 1996, à 86 920 \$ en 1997. Pour chaque personne active, ce déficit a augmenté de 43 110 \$ à 44 100 \$.

Les gouvernements canadien et qué-

bécois ont-ils retrouvé pour autant la maîtrise de leurs choix budgétaires?

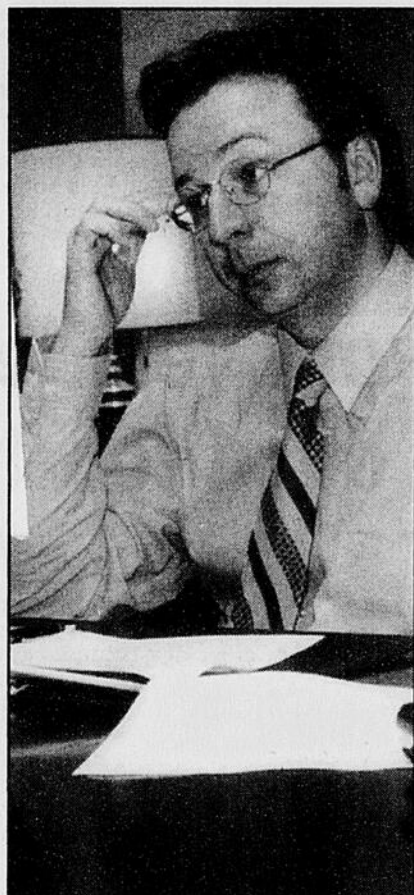
Inspirée par le titre du «Tableau de bord du citoyen québécois en matière de finances publiques», un document publié récemment par l'Ordre des comptables agréés du Québec, la question entraîne un appel à la prudence.

Pour le président de l'Ordre des comptables agréés du Québec, Michel Audet, «il est essentiel que la dette soit réduite pour se donner une marge de manoeuvre. Après, on pourra débattre de l'utilisation de cette marge. Chaque an-

née, il faut mettre une partie du surplus dans le remboursement de la dette. On est taxé à l'os et on devra baisser les taxes quand on aura une marge de manoeuvre. Il y a place à un ajustement des dépenses mais pas pour de nouveaux programmes... La simple atteinte du déficit zéro, si elle n'est pas immédiatement suivie de mesures pour réduire le poids de la dette cumulée sur nos finances publiques, ne représenterait au mieux qu'un affranchissement dans une camisole de force...»



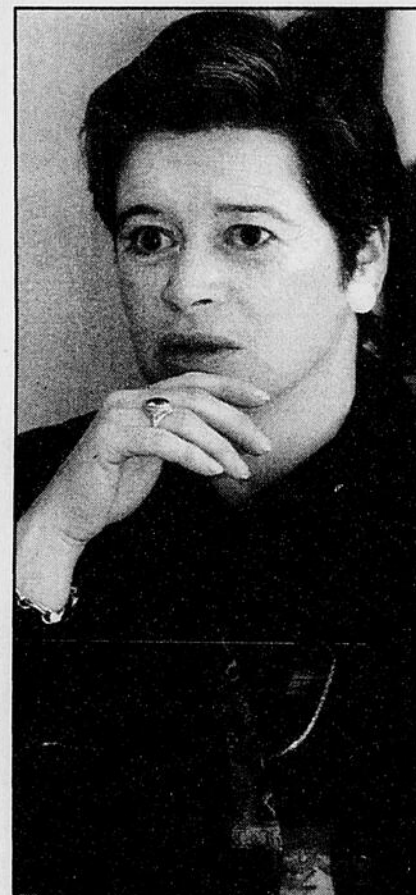
Ghislaine Beaulieu: «La priorité du fédéral devrait être de restaurer les transferts sociaux aux provinces.»



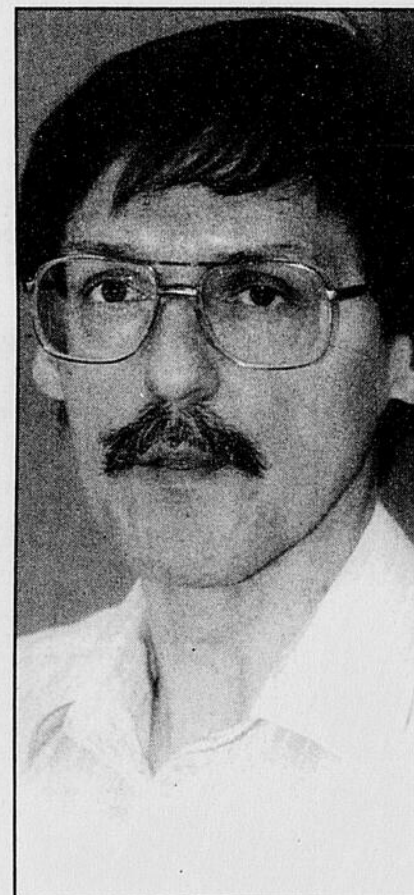
Luc Borduas: «Il faut une stratégie de réduction des taxes et impôts et de remboursement de la dette.»



Monique Gagnon-Tremblay: «Réinvestir dans les programmes sociaux, baisser les taxes pour que notre fiscalité soit plus compétitive; commencer à rembourser la dette.»



Marie Malavoy: «Il faudra remettre à chacun une part des bénéfices de cet effort collectif.»



Jacques Lebel: «Il faut redonner confiance et espoir aux gens.»

Odeurs de surplus budgétaires

Quoi faire avec les nouvelles marges de manoeuvre à venir? Les recettes sont nombreuses.

► SOCIÉTÉ

La marge de manoeuvre est à Ottawa. Mais, mauvaise nouvelle, le gouvernement canadien est très froid à l'idée d'augmenter les transferts aux provinces où il n'a pas la visibilité politique recherchée.

Aussi, croit le professeur d'économie Mario Fortin, on peut gager de manière sûre qu'il va d'abord affecter son surplus à une réduction majeure des cotisations à l'assurance-emploi, tout en gardant en poche sa provision de 3 milliards \$.

«Ce qui serait une bonne nouvelle pour l'emploi», a-t-il ajouté. «Le fédéral pourrait ensuite augmenter ses dépenses en santé et en éducation, ce qui serait très populaire et profiterait surtout au Québec et à l'Ontario. Mais Ottawa veut avoir de la visibilité. Surtout au Québec... On peut donc penser qu'il n'est pas très chaud à l'idée d'augmenter les transferts. S'il ne le fait pas et si on prend pour acquis la tradition de Québec d'assumer les dettes du parapublic, on ne pourra pas atteindre le déficit zéro dans le bilan consolidé du Québec que prévoit le ministre des Finances, Bernard Landry, pour 1999-2000...»

Le professeur estime par ailleurs fort plausible une volonté arrêtée d'Ottawa, dans sa stratégie de lutte à la souveraineté, d'assoier le Québec, une tactique qui a déjà été éprouvée dans d'autres pays.

Président du conseil d'administration de la Chambre de commerce de la région sherbrookoise, Luc Borduas croit pour sa part que les efforts des gouvernements doivent porter sur l'emploi et sur la stimulation de l'économie, «maintenant que le malade est stabilisé».

«Pour mettre le malade sur la voie de la guérison, il faut une stratégie de réduction des taxes et des impôts et de remboursement de la dette. Il faut créer le climat favorable à la stimulation de l'économie et la création d'emplois... La plus grande erreur serait de créer de nouveaux programmes, de retomber dans le cercle vicieux que l'on cherche à briser...»

Au comité sur la fiscalité de Solidarité populaire Estrie, Ghislaine Beaulieu et Normand Gilbert ne veulent pas de nouveaux privilèges fiscaux dont seuls peuvent profiter les mieux nantis. Ni de programmes fédéraux dans les champs de compétence provinciale comme vient le faire le Fonds des bourses d'études du millénaire.

«La priorité du fédéral devrait être de restaurer les transferts sociaux aux provinces qui ont été amputés de 6,2 milliards \$ depuis 1993. À ce sujet, on peut souligner l'enquête qui révèle que les Canadiens préfèrent cette avenue à la réduction d'impôts. S'il y a une réduction d'impôts quand même, elle devrait cibler uniquement les personnes à faibles ou à modestes revenus. Le fédéral devrait également restaurer le régime d'assurance-emploi, en cessant de prélever les surplus pour éliminer le déficit mais en le consacrant à la restauration du régime.

Quant au provincial, les nouvelles dépenses devraient être orientées principalement vers les programmes de soutien au revenu, de politique familiale, de santé, de services sociaux et d'éducation», ont-ils expliqué.

La députée de Sherbrooke, Marie Malavoy, demeure convaincue que Québec réussira à mener à bon port son plan d'élimination du déficit.

«J'ai confiance en Bernard Landry. Il sait ce qu'il fait. L'élimination du déficit s'imposait. Nous ne pouvions pas passer au côté. Et après? On ne pourra pas tout faire, c'est certain. Il faudra mener de bonnes discussions au caucus», soutient Mme Malavoy.

Pour elle, il est évident qu'il faudra remettre de l'argent dans la santé et l'éducation. Elle est également favorable à des actions qui s'exerceraient sur les moins biens nantis et les gagne-petits.

«Il faudra indexer les barèmes de la sécurité du revenu. Il faudra remettre aussi à chacun une part des bénéfices de cet effort collectif. Je ne fixe toutefois pas de pourcentage. Il y a également un enjeu majeur: les négociations avec les employés du secteur public et du parapublic. Il devra y avoir un effort de ce côté mais il risque de ne pas être à la hauteur de ce qu'ils attendent...»

La députée de St-François et chef de l'Opposition, Monique Gagnon-Tremblay, souligne pour sa part qu'un gouvernement de l'an 2000 devra être plus que jamais au service des citoyens.

«À l'atteinte du déficit zéro, trois utilisations des surplus devraient être favori-

sées: réinvestir dans les programmes sociaux où on a assisté à une vraie entreprise de démolition (une réduction des dépenses de 2,2 milliards \$ en deux ans alors que l'Ontario investissait un milliard \$ de plus durant cette même période); baisser les taxes pour que notre fiscalité soit plus compétitive; commencer à rembourser la dette...»

Agent de pastorale sociale, Jacques Lebel est de son côté convaincu qu'il faut d'abord et avant tout favoriser l'emploi, à travers les petits projets locaux communautaires.

«Il faut redonner espoir et confiance aux gens. Quand je vois qu'on organise des conférences de presse à 1,4 million \$ et que je pense à tout ce qu'on aurait pu faire avec cet argent dans les projets de quartier, je rage...», a-t-il fulminé.

Il dit ne pas être contre l'atteinte du déficit zéro mais pense que l'on est trop pressé d'atteindre cet objectif et qu'on le fait au détriment des petites gens.

«Les pauvres veulent participer à la société, Mais quelle voie ont-ils? Sont-ils entendus? Quand va-t-on partir d'eux pour bâtir un programme au lieu de partir d'en haut?...», demande-t-il, ajoutant qu'il faut faire le constat de l'échec de la lutte actuelle à la pauvreté.

«De l'espoir? Moi qui doit être un porteur d'espoir, je me dis qu'il n'y en a pas dans les décisions actuelles. Que l'on est trop obsédé par la haute technologie et par la compétitivité et qu'on exclut trop de monde...»



Apprendre à tout faire soi-même

La fermeture de l'usine ABB de Sherbrooke a donné une bonne tape dans le dos à André Fortin pour se lancer en affaires. Mais cela ne s'est pas fait sans heurts.



CLAUDE PLANTE

Quand on a annoncé officiellement la fermeture de l'usine ABB de Sherbrooke, en 1994, André Fortin avait déjà une sérieuse longueur d'avance sur ses confrères et consœurs de travail.

Non pas qu'il se tenait plus près de la porte que les autres, mais ce spécialiste de la gestion de la prévention au travail avait eu la bonne fortune de démarrer une petite entreprise de consultation avec un copain.

«La fermeture n'a alors été qu'une bonne tape dans le dos pour me lancer. L'entreprise vivait avec quelques clients seulement, mais elle était déjà là. Il suffisait de se mettre à la tâche à temps plein», raconte-t-il, attablé à sa résidence de Deauville, où se trouve désormais son bureau, à un jet de pierre du lac Magog.

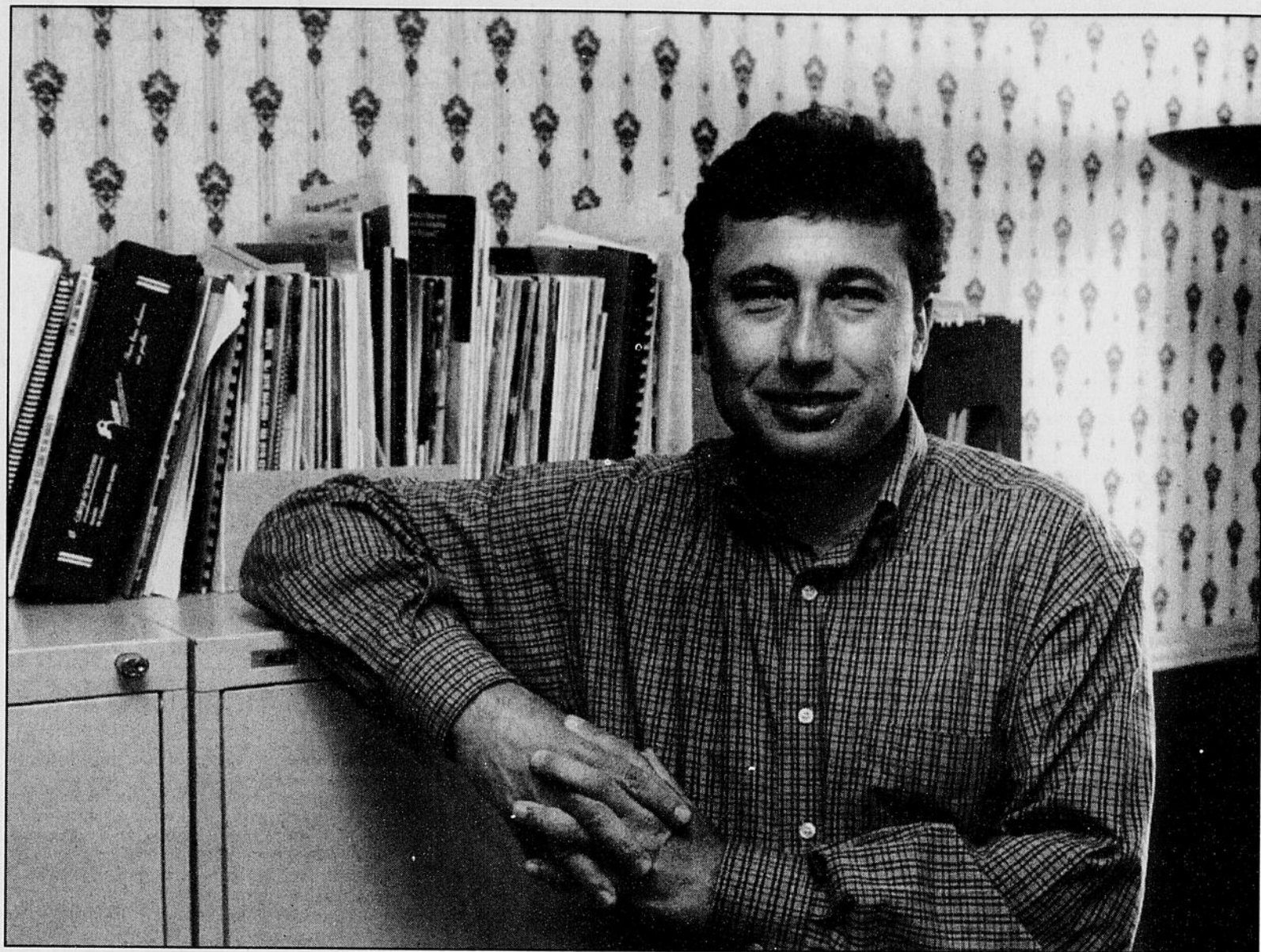
«Dans ce sens-là, ça a été moins difficile pour moi que pour plusieurs autres car j'avais de quoi m'occuper et vivre. Aujourd'hui, je dirais même que je travaille plus qu'à l'époque où j'étais à l'emploi de la compagnie ABB.»

«Se lancer en affaires sérieusement, ce n'est pas quelque chose que tu fais facilement quand tu travailles dans une grande entreprise et que tout va bien. Ça prend un gros choc comme celui que j'ai vécu pour te décider.»

M. Fortin, qui a aujourd'hui 40 ans, est l'un de nombreux exemples de travailleurs qui se voient forcés d'œuvrer de façon autonome à la suite d'une fermeture d'usine ou d'un réaménagement de personnel dans l'entreprise.

Mais tout cela ne se réalise pas sans heurts, ajoute André Fortin, même si on a déjà une base sous les pieds. On devient alors en même temps l'attaquant, le défenseur et le gardien de but de l'entreprise pour employer une saveur sportive.

«Personnellement, je suis davantage spécialiste en gestion, mais là il a fallu que je m'occupe de tout, comme la publicité et le marketing de mon entreprise. Ce n'était pas évident pour moi. Je ne suis pas fort en sollicitation.»



«Je travaille aujourd'hui beaucoup plus depuis que je suis à mon compte que lorsque j'étais à l'emploi d'ABB», confie André Fortin, devenu travailleur autonome spécialisé en consultation dans le domaine de la gestion du personnel.

Imacom, François Lafrance

«Il y a aussi le fait que je me suis retrouvé du jour au lendemain à toujours être à la maison. Cela veut dire de perdre au complet tout ce qui s'appelle rencontre sociale au bureau. Je n'avais plus les discussions avec les collègues, les farces lors des pauses, les contacts avec l'entourage permettant de régler les problèmes, etc. C'était fini. C'est l'un des aspects plus difficiles à accepter. Travailler seul à la maison, ce n'est pas comme au

bureau avec des collègues. Heureusement, durant ces années, je me suis développé un réseau de contacts qui me permet d'être moins seul. Ça, c'est l'une des clés du succès.»

Oui mais travailler à la maison, ça peut vouloir dire être toujours là, voir grandir ses enfants, être plus proche de son conjoint, non?

Certainement, répond notre travail-

leur autonome propriétaire de l'entreprise baptisée Prévigesst, mais ça implique que «le bureau et l'ouvrage ne sont jamais loin. Quand le bureau est en haut à l'étage, on est porté à y aller tout le temps, toute la journée et après le souper, les fins de semaine. On a toujours à l'idée la somme de travail qu'il nous reste à accomplir.»



Céline Ruel, coordonnatrice des projets spéciaux chez Pro-Gestion Estrie.

Imacom, René Marquis

«Les gens vont vers le travail autonome et ça fonctionne»

CLAUDE PLANTE

Ce qu'on a claironné sur tous les toits, il y a cinq ans, au sujet de l'avenir du monde des affaires se concrétise aujourd'hui et la vague est loin de s'atténuer.

Tout va dans le sens de la PME, voire même davantage vers la micro-entreprise et le travail autonome; la formation, la recherche, le développement continu et le renouveau technologique font partie du quotidien des gens d'entreprise.

«On ne voit pas non plus que ça va ralentir dans les années à venir», commente Céline Ruel, coordonnatrice des projets spéciaux chez Pro-Gestion Estrie. «Je dirais même que le mouvement va davantage vers la micro-entreprise et le travail autonome que vers la PME proprement dite, plus qu'on le prévoyait il y a quelques années.»

«Il y a moins de débouchés dans la grande entreprise, mais beaucoup de demandes en sous-traitance. Les gens vont vers le travail autonome et ça fonctionne. Il y a de belles réussites dans ce secteur. La consultation dans la nouvelle technologie est en demande.»

Devenir travailleur autonome, ce n'est pas acquis chez la plupart des gens, continue-t-elle.

C'est pour cela que des organismes comme Pro-Gestion existent.

«Les gens ont trop tendance à s'isoler. Ils ne consultent pas assez. Il faut leur apprendre à créer des contacts autour d'eux. Pour ça, Internet est un bon outil. Aussi, le plus gros problème est sans doute le fait qu'ils ont de la difficulté à vendre et à se vendre.»

«Comme ils démarrent souvent leur entreprise à la maison, ça crée une étrange dynamique dans la résidence. La personne se retrouve seule... en pantoufles à son ordinateur. C'est autre chose que de se rendre au bureau le matin. Un aspect à prendre en ligne de compte.»

C'est pour cela que Pro-Gestion Estrie a mis au monde différents services adaptés à ces nouvelles réalités. «Il y a 15 ans, quand Pro-Gestion a été fondé, on ne parlait presque pas de ça, la PME et le travail autonome», déclare Mme Ruel.

Le taux de réussite des entreprises «made in Pro-Gestion» se situe à 70 pour cent. En 15 ans, 600 entreprises ont vu le jour. Le taux de faillites est de seulement 2,5 pour cent.

«Heureusement, les institutions financières et les grandes entreprises comme Bell commencent à s'intéresser aux micro-entreprises en leur offrant des services spécifiques. On ne voyait pas ça avant.»

Une
équipe
à votre
disposition!

SDERS

Société de développement économique
de la région sherbrookoise - secteur industrie

1308, boul. de Portland, C.P. 1355, Sherbrooke (Québec) Canada J1H 5L9
Téléphone : (819) 821-5577 • Télécopieur : (819) 822-6021

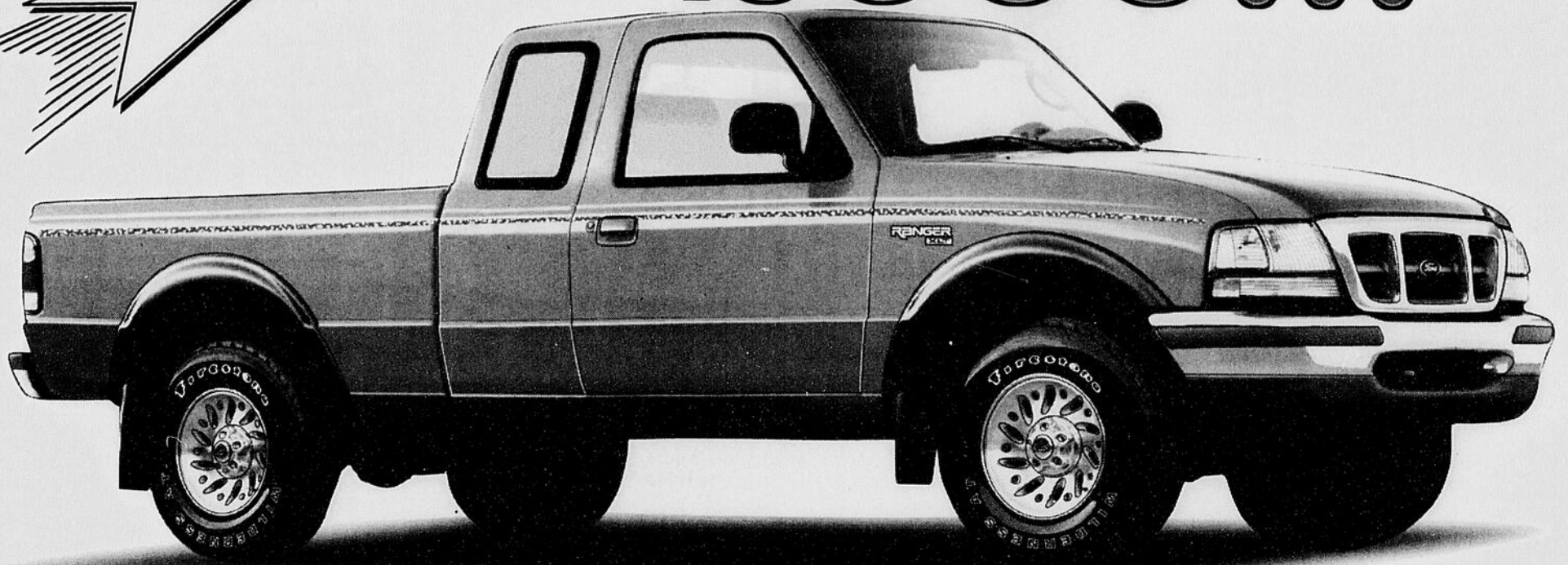
Découvrez



La clé

qui vous transporte vers l'an 2000...

**PARTEZ AU VOLANT
D'UN LEADER!**



RANGER XLT 4 X 4

Inv. no 6750

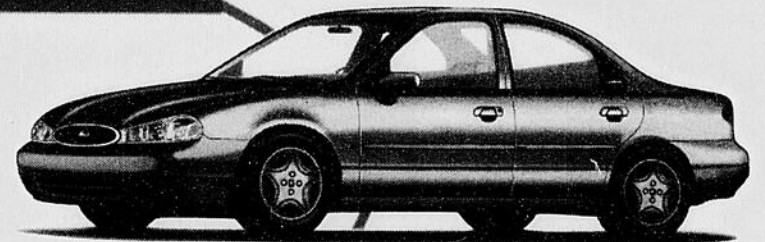
- cabine double
- V6 4.01
- automatique 5 vitesses
- garniture XLT
- AM/FM CD
- miroirs électriques
- volant réglable
- vitres et portes électriques
- régulateur de vitesse
- air climatisé
- différentiel 3.55 barré
- roues en aluminium
- phares antibrouillard
- sièges baquets sport
- peinture 2 tons

295⁰⁰\$ /24 mois*

CONTOUR GL 4 PORTES

Inv. no 6705

- V6 2.5 L
- automatique 4 vitesses
- miroirs extérieurs chauffants
- AM/FM cassette
- air climatisé
- vitres et portes électriques
- régulateur de vitesse
- volant réglable
- roues en aluminium de 15 pouces
- aileron arrière
- banquette arrière 60/40
- phares antibrouillard



295⁰⁰\$ /24 mois*

F-150 SUPER CAB

Inv. no 6765

- cabine double
- V8 4.6 L
- automatique 4 vitesses
- pneus 16 pouces
- différentiel 3.55 barré
- marche-pied
- vitre coulissante
- régulateur de vitesse
- air climatisé
- volant réglable
- vitres et portes électriques
- miroirs électriques
- AM/FM cassette
- sièges 40/60
- garniture XLT
- roues en aluminium



295⁰⁰\$ /24 mois*

WINDSTAR GL

Inv. no 6743

- V6 3.8 L
- siège basculant et coulissant
- freins ABS
- air climatisé
- vitres et portes électriques
- régulateur de vitesse
- volant réglable
- AM/FM cassette
- glaces unidirectionnelles
- 7 places avec 4 sièges capitaine
- roues en aluminium
- console au pavillon



295⁰⁰\$ /24 mois* OU avec un déboursé additionnel de 6 698\$ aucune mensualité sur la WINDSTAR

- Service personnalisé
- Service de réparation
- Équipe de vente pour les véhicules neufs et usagés
- Excellent service après vente

ESCORT, ZX2, MUSTANG, CONTOUR, MYSTIQUE, TAURUS, SABLE, RANGER, VILLAGER, EXPLORER, WINDSTAR, SÉRIE F

• 36 mois 0 % • 48 mois 3.9 % • 60 mois 4.9 %



à toujours votre passe-partout!

33, RUE PRINCIPALE SUD / 845-5432 • SANS FRAIS : 348 FORD (3673)

* Tous les véhicules seront à 295\$ par mois
• transport et préparation inclus
• échange ou comptant de 3 995 \$
• taxes, assurance et immatriculation en sus
• bail de 24 mois 40 000 km, excédent de 8
• première mensualité et dépôt de garantie exigible
• offres pour un temps limité
• plan comptant aussi disponible



Coaticook, ville sans dette

Les élus ont décidé de s'attaquer à l'endettement dans les années 1980.
Mission bientôt accomplie: le paiement final s'effectuera le mercredi 8 avril 1999.



En plus de réduire progressivement sa dette au cours des dernières années, au point de l'effacer totalement, l'administration municipale de Coaticook n'a pas laissé à l'abandon ses principales infrastructures, comme ce bâtiment entièrement rénové qui abrite la bibliothèque municipale.

Photo La Tribune, Jean-François Gagnon



La vie ne s'est pas arrêtée pour rembourser la dette. «Au contraire, dit le maire André Langevin. Il suffit de se promener en ville pour constater la qualité de nos infrastructures.»

La dette à long terme des principales municipalités de l'Estrie

Richmond	2,3 millions \$
East-Angus	2,8 millions \$
Bromptonville	3,2 millions \$
St-Élie	3,7 millions \$
Valcourt	3,8 millions \$
Disraëli	4,4 millions \$
Lac-Mégantic	6,9 millions \$
Ascot	7,8 millions \$
Fleurimont	17,5 millions \$
Rock Forest	26,5 millions \$
Magog	31,2 millions \$
Victoriaville	43,9 millions \$
Sherbrooke	222,7 millions \$

► GILLES FISETTE

Le mercredi 8 avril 1999. Une date importante dans la vie municipale de Coaticook. Ce jour-là, la municipalité effectuera un paiement final. Sa dette accumulée sera totalement effacée. Pour les citoyens, cela se traduira de manière concrète par une nouvelle baisse de taxe.

«Une telle chose ne peut pas se faire durant un seul mandat mais en 15 ou 16 ans. Nous profitons présentement d'une décision prise dans les années 1980 lorsque nous avons décidé de nous attaquer à notre endettement et de payer comptant notre développement», signale le premier magistrat, André Langevin.

L'allègement du fardeau de la dette a fait en sorte que le taux de la taxe municipale a baissé graduellement en quatre ans, passant de 1,20 \$, en 1994, à 0,95 \$ du 100 \$ d'évaluation, en 1998. Et le contribuable sait déjà qu'il profitera d'une nouvelle baisse de son compte de taxes, l'an prochain. Si tout se déroule comme prévu, le millin passera de 0,95 \$ à 0,88 \$.

«En peu de temps, donc, le taux de la taxe aura chuté de 0,32 \$ ou de 26 pour cent. On avait 6 millions \$ de dettes; à la fin de l'année, on sera à environ 40 000 \$. En avril prochain, la dette sera complètement effacée... Nous ne faisons pas de train mais nous obtenons du succès...», a lancé M. Langevin en faisant référence à la conférence de presse tenue, il y a quelques semaines, par la Ville de Granby où on annonçait l'élimination totale de la dette prévue pour le 1er janvier de l'an 2000. Là, l'administration municipale prévoit une chute de 40 pour cent de l'impôt foncier. Le taux de taxation diminuera de 1,43 \$ à 0,85 \$ du 100 \$ d'évaluation.

À Coaticook, poursuit M. Langevin, la vie ne s'est pas arrêtée le jour où on a décidé de s'attaquer au remboursement de la dette.

«Au contraire, nous avons poursuivi notre développement et il suffit de se promener en ville pour constater la qualité de nos infrastructures. Nous avons investi dans notre musée, dans notre Pavillon des arts et de la culture, dans notre bibliothèque, dans notre arena, dans notre stade, dans nos trottoirs et nos rues. Nous avons profité du programme sur les infrastructures quand il était temps», a-t-il rapporté.



ici

Pour vos assurances,
c'est Promutuel.

On est tout près de chez vous. On a le sens des responsabilités. On est solide. Et l'assurance n'a plus de secret pour nous. En plus, on vous écoute, un peu comme un voisin.

Pour vos assurances, vous méritez tout cela.
Rien de moins.



PROMUTUEL

Assurance

Coaticook • Sherbrooke

HABITATION
AUTOMOBILE
DES ENTREPRISES
AGRICOLE
DE PERSONNES

Coaticook • 849-9891 / Bury • 872-3301
Ayer's Cliff • 838-5555 / Sherbrooke • 821-2116

Une vision humaine de l'assurance



Faire la cour aux finissants

Les entreprises de haute technologie éprouvent un manque criant de... cerveaux. Les compagnies doivent faire les beaux yeux pour garder ici les diplômés canadiens.

► MICHEL RONDEAU

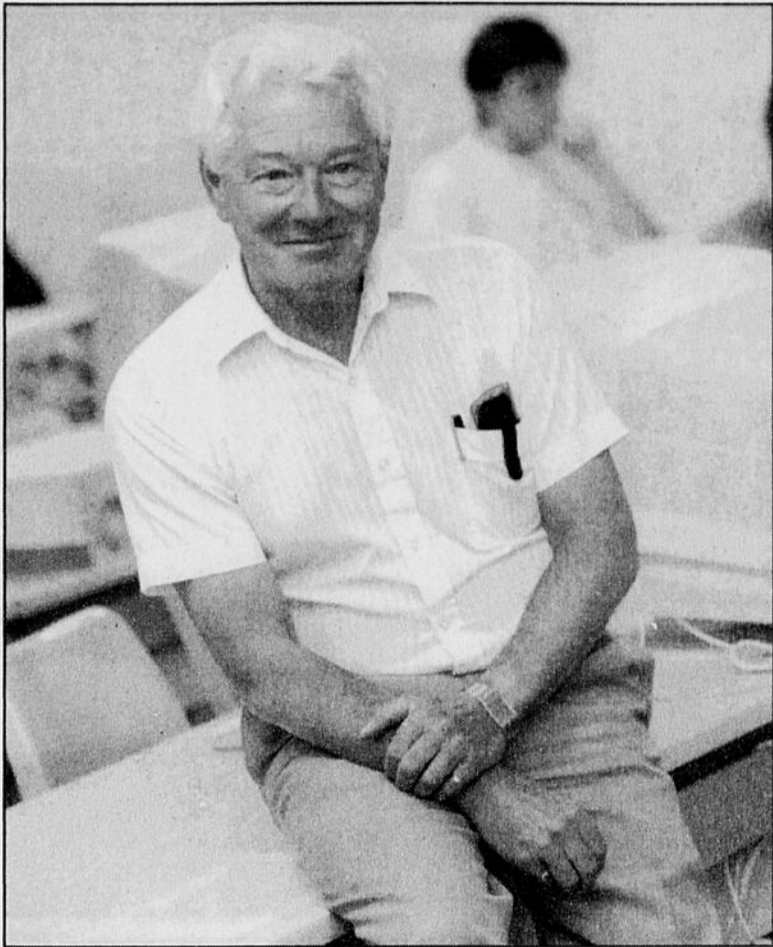
Le carnet de commandes de CAE Electronique a doublé cette année, ce qui se traduira par la création de 300 postes permanents. La compagnie Nortel ratisse le monde à la recherche de 5000 candidats. À la dernière promotion des universités, elle a payé un week-end dans un hôtel de luxe à Ottawa à la quasi-totalité des finissants du Québec en génie électrique et en informatique.

On se les arrache. Tant et si bien que même les employés des compagnies québécoises sont courtisés. La compétition est féroce. Un finissant peut se voir offrir des emplois à la grandeur du monde. Cela vaut autant pour les techniciens sortis des cégeps que pour les bacheliers des universités.

Depuis la haute technologie jusqu'au secteur médical-pharmaceutique, en passant par les communications et l'électronique, un nombre considérable de secteurs connaissent un boum phénoménal et l'embauche à pleines portes n'étonne même plus.

Robert Coulombe, conseiller d'orientation du Collège de Sherbrooke, par exemple, en technique de génie mécanique, va même jusqu'à dire qu'il manque de finissants depuis trois ans. «Il y en aurait davantage qu'ils seraient tous placés. Pendant l'année, des employeurs nous appellent et nous n'avons plus de finissants de l'année précédente à leur présenter. C'est la même chose en technique de génie électrique et, éventuellement, ce sera aussi le cas en maintenance industrielle, un programme qui commence en septembre chez nous.»

Dans le domaine de l'informatique, c'est la folie furieuse. «Le marché est tellement fort que les finissants ont le choix du continent où ils veulent travailler. Par exemple, aux États-Unis, on a besoin de 95 000 finissants par année et on n'en forme que 25 000. Les compagnies viennent chercher tellement de jeunes au Québec et au Canada que le maximum de permis de résidence en terre américaine pouvant être émis est atteint, ce qui fait qu'on embauche des jeunes qui demeurent officiellement résidents canadiens.»



Imacom, René Marquis
Selon le doyen de la faculté des Sciences appliquées de l'Université de Sherbrooke, Roger Goulet, les compressions budgétaires ont un impact sur l'enseignement. «La qualité a commencé à diminuer ici comme partout ailleurs. On en verra les effets dans 10 ans.»

Actuellement, les compagnies embauchent les finissants en leur demandant quelles conditions de travail ils désirent obtenir. Les jeunes ont beau jeu. La pénurie en informatique est telle que l'offre d'emploi est encore meilleure qu'à l'époque des années 1970 où tout le monde trouvait du travail, dit M. Coulombe, qui ajoute qu'il y a vraiment reprise de l'économie dans 23 secteurs de pointe actuellement.

À l'Université de Sherbrooke, on a observé aussi une hausse du taux de placement des finissants. Selon le responsable du service des stages, M. Paul-André Bergeron, on constate en génie informatique un taux de placement optimal, soit de 100 pour cent. Rien de moins.

En génie électrique, ce taux atteint 87 pour cent. En génie mécanique, il est de 86 pour cent. En informatique comme telle, c'est 94 pour cent des jeunes qui décrochent un emploi rapidement; en informatique de gestion, le résultat de placement passe à 96 pour cent. «Et cela a des répercussions sur les autres secteurs, où il y a une remontée aussi: par exemple, en administration, le taux de placement est de 77 pour cent», dit Paul-André Bergeron.

Selon ce dernier, les diplômés québécois en sciences et en génie sont très reconnus. Il a vu des étudiants obtenir des postes en Floride, à Boston et en France. «Une compagnie française a même passé deux mois ici afin de recruter des candidats pour combler six postes.»

À l'Université de Sherbrooke, on a observé aussi une hausse du taux de placement des finissants. Selon le responsable du service des stages, M. Paul-André Bergeron, on constate en génie informatique un taux de placement optimal, soit de 100 pour cent. Rien de moins.

En plus de la pénurie de finissants, l'entreprise doit composer avec l'exode des cerveaux. Par exemple, plusieurs finissants en informatique et en génie électrique éprouvent un attrait presque irrésistible pour Silicone Valley, en Californie. «C'est un milieu stimulant, intellectuellement, admet le doyen des Sciences appliquées. Et aller gagner 100 000 \$ aux États-Unis au lieu de commencer à quelque 40 000 \$ au Québec ajoute à la fascination.»

Par contre, après avoir vécu quelques années aux États-Unis, plusieurs jeunes reviennent au Québec. Roger Goulet a connu un étudiant de l'Université de Sherbrooke qui a complété son doctorat à Stanford, en Californie, et qui a ensuite travaillé à New York durant cinq ans. Puis, pour fonder une famille, il est revenu au pays.

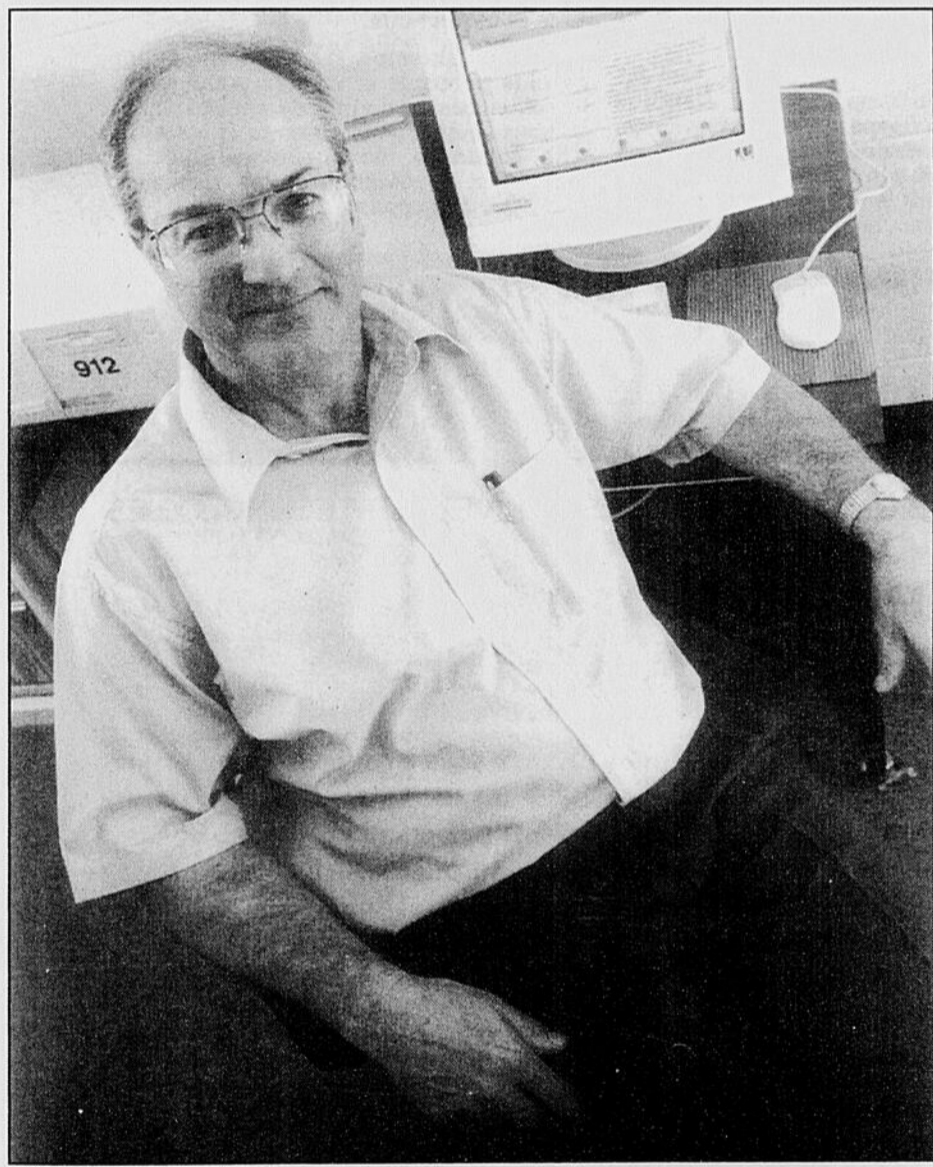


Imacom, Claude Poulin
Selon le responsable du service des stages, M. Paul-André Bergeron, on constate en génie informatique un taux de placement optimal, soit de 100 pour cent. Rien de moins.

«À quoi sert un salaire de 100 000 \$ s'il en coûte 1000 \$ par mois pour payer un bachelier et qu'il faut au surplus payer un garde du corps pour se protéger?», interroge M. Goulet. «On n'est pas plus riche. Puis, la qualité de vie à Montréal n'a pas d'égalé dans les villes américaines.»

Enfin, avec le développement du parc informatique de Montréal, le milieu pourrait devenir très stimulant pour les finissants.

Et si l'avenir était au Québec?



Imacom, René Marquis
Robert Coulombe, conseiller d'orientation du Collège de Sherbrooke, annonce d'avance la pénurie de finissant en maintenance industrielle, un programme qui commence le mois prochain.

- Techniques de micro-informatique (901.91) 31 Août 98
- Programmeur - Analyste (903.64) 31 Août 98
- Installation et gestion de réseaux (902.55) 4 janvier 99
Sessions : Automne, Hiver, Été

Microsoft
Authorized Academic Training Program

COLLÈGE DE L'ESTRIE
AFFILIÉ AU COLLEGE MULTIHEXA
346 - 5000

- Développement de formation sur mesure
- Service gratuit d'évaluation des besoins de formation
- Dépannage téléphonique effectué par des formateurs spécialisés
- Formation bureautique, certifiée et assistée par ordinateur
- "Coaching" en entreprise et chez Multihexa

MULTIHEXA

346 - 4474

estrimage
entreprise d'entraînement
346-3804 47545

346 - 5000
37, rue Wellington Nord, Sherbrooke
college@collegeestrie.com



Un fonds pour ceux qui touchent le fond



SONIA BOLDUC

La réorganisation des services de sécurité du revenu et des services publics d'emploi, annoncée par décret en janvier dernier par le gouvernement Bouchard, a pris son envol officiel le premier avril, sous le mandat et la supervision du ministère de l'Emploi et de la Solidarité.

«On pourra apporter de l'aide à la fois au niveau financier, de l'intégration sociale et de l'intégration à l'emploi.»

— Louis E. Prévost

En regroupant ainsi les services dans quelque 150 centres locaux d'emploi à travers le Québec, on espère prodiguer à la population des services d'emploi plus efficaces afin de permettre une réinsertion du marché du travail à ceux qui le peuvent. Et cela, tout en poursuivant le versement d'aide financière sous forme de prestations de sécurité du revenu pour ceux et celles dans le besoin.

En Estrie, on retrouvera huit centres locaux d'emploi, soit un par MRC et deux à Sherbrooke. «Il ne faut pas voir dans ce regroupement une perte de services, soutient le directeur régional de la Sécurité du revenu, Louis E. Prévost. Au contraire, les gens auront droit à un éventail plus large de services sous le même toit. On pourra apporter de l'aide à la fois au niveau financier, de l'intégration sociale et de l'intégration à l'emploi.»

Pour la directrice régionale d'Emploi-Québec, madame Liette Tessier Allard, cette unification constitue un tournant majeur dans la mesure où elle préconise une approche axée sur les besoins de chaque individu plutôt que sur les nor-



Le Fonds de lutte contre la pauvreté par la réinsertion au travail est géré en région par un comité dont font partie le directeur régional de la Sécurité du revenu, Louis E. Prévost, et la directrice régionale d'Emploi-Québec, Liette Tessier Allard.

mes. «En travaillant en partenariat avec le milieu communautaire et les petites et moyennes entreprises, nous nous donnons plus de moyens pour poser des actions concrètes qui permettront à notre clientèle d'accomplir des choses intéressantes et motivantes.»

C'est à la suite du Sommet sur l'économie d'octobre 1996 que le Fonds de lutte contre la pauvreté par la réinsertion au travail fut créé par le gouvernement provincial, faisant ainsi écho à la décision unanime des participants sur place.

Un fonds de solidarité de 250 millions \$, mettant à contribution chaque contribuable, entreprise et institution financière québécoise, sur trois ans, et permettant d'encourager la réinsertion

au travail des plus démunis de notre société.

«Ce n'est pas un programme, mais un fonds, explique M. Prévost. Les balises sont donc plus larges et nos interventions correspondent plutôt à un besoin. Notre société fait actuellement face à des problèmes de faible scolarisation, de mondialisation et de technologie, de développement de la compétitivité au détriment de l'emploi et d'exclusion sociale de l'emploi. Le Fonds se veut un outil pour changer la situation, pour briser les problèmes.»

Ainsi l'Estrie dispose d'un budget annuel de 3,3 millions \$ qui est distribué par un comité formé de cinq personnes, dont deux du milieu communautaire de la région. Alors que l'on visait à atteindre particulièrement les prestataires de la sécurité du revenu la première année, on

axe davantage sur la réinsertion sociale des plus démunis au cours de cette deuxième année de roulement.

«Les projets présentés doivent créer et maintenir un emploi ou encore, assurer un cheminement par formation pendant le temps d'emploi. Ils doivent aussi être novateurs et ne pas se substituer à ce qui est déjà offert par le biais de programmes», précise Mme Tessier Allard.

Dans les faits, la pauvreté n'est plus la seule affaire des pauvres. Elle se diversifie, se répand, s'incruste. Les statistiques des dernières années parlent d'elles-mêmes. Le revenu moyen des quelque 960 000 familles québécoises est d'environ 50 000 \$ par année. Mais 57 % de ces familles gagnent moins que le revenu moyen, 23 % des revenus familiaux ne dépassant même pas la barre des 25 000 \$, ce qui les place dans une situation de précarité. Environ une famille sur quatre, au Québec, vit sous le seuil de la pauvreté. On l'a maintes fois répété, le fossé entre les pauvres et les riches ne cesse de s'élargir.

Les raisons évoquées pour expliquer la pauvreté croissante sont nombreuses et diversifiées. Crises économiques répétées, précarité de l'emploi et de certains secteurs du travail, modernisation et robotisation de l'industrie, intégration des femmes au marché du travail, éclatement des cellules familiales, éducation et formation déficientes, autant de facteurs sociaux qui influent sur le bien-être de la population.

Bien qu'il soit compréhensible de ressentir un certain découragement au sein de la population touchée, on constate souvent un désir de s'en sortir, de se donner les moyens d'émerger de cet état de pauvreté que certains subissent comme une maladie honteuse. Aussi le nombre d'associations, de fondations et d'organismes communautaires et gouvernementaux qui soutiennent de différentes façons les gens dans le besoin est-il assez impressionnant.

Mais leur présence est à la fois rassurante et inquiétante.

Les organismes d'aide soutiennent les plus démunis et sont le témoignage de sollicitude et d'entraide sociale, mais ils nous confirment aussi qu'au-delà de cette solidarité, nous n'avons toujours pas réussi à rééquilibrer les richesses dont nous disposons.

Sherbrooke 1998

Publireportage

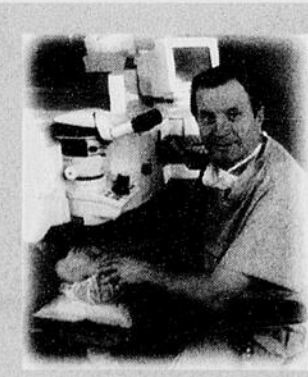
Entreprise d'ici

LaTribune

UN PIONNIER DANS CE DOMAINE, LE Dr JACQUES GRÉGOIRE GARDE L'OEIL OUVERT SUR LES NOUVELLES TECHNOLOGIES

L'an 2000 nous réserve encore de belles surprises en matière de vision

Dans les années 90, la chirurgie réfractive a révolutionné le domaine de la vision. Par la kératotomie radiaire puis à l'aide du laser, on offrait ainsi à la population l'occasion d'éliminer des problèmes de myopie ou d'astigmatisme. À l'aube de l'an 2000, les techniques se sont peaufinées, corrigeant même aujourd'hui de nombreux cas d'hypermétropie et de myopie sévères. Mais nous n'avons pas encore tout vu... Si l'on se fie aux différentes recherches et découvertes réalisées à travers le monde, le 21^e siècle nous réserve de belles surprises. Le Dr Jacques Grégoire, un pionnier dans ce domaine, nous parle des technologies d'aujourd'hui... et de demain.



Le Dr Jacques Grégoire.

Spécialiste en ophtalmologie depuis 25 ans, le Dr Jacques Grégoire a réalisé ses premières chirurgies réfractives au début des années 1990. «C'est vraiment à cette époque que la technologie s'est popularisée. La kératotomie radiaire a toutefois été découverte bien avant cela, en 1973, en Russie. Le laser excimer existe pour sa part depuis 1983, mais c'est en 1987 que les premiers essais sur des patients ont été réalisés», explique-t-il.

Constamment à l'affût des derniers développements dans ce domaine, le Dr Grégoire s'est rapidement démarqué, et grâce à l'excellent travail d'une équipe compétente, la clinique est reconnue aujourd'hui en Estrie, en Montérégie et ailleurs en province. On estime d'ailleurs que 85 % de la clientèle actuelle a été référée par d'autres patients satisfaits. Une

belle marque de confiance! Le Dr Grégoire offre présentement les quatre techniques de pointe en cette fin de siècle : la kératotomie radiaire, le laser excimer, le LASIK et la greffe de cristallin.

LES TECHNIQUES D'AUJOURD'HUI...

La kératotomie radiaire consiste à faire des incisions microscopiques sur le pourtour de la cornée afin de réduire la courbure de l'oeil (myopie) ou de rendre l'oeil moins ovale (astigmatisme). Ce type d'opération s'adresse particulièrement aux gens myopes ou astigmatés légers. Le laser excimer modifie également la forme de la cornée, mais peut corriger de plus fortes myopies ou astigmatismes, et même l'hypermétropie. Ces deux chirurgies se font sous anesthésie topique (gouttes).

Pour le traitement au LASIK, on utilise un appareil spécial, le micro-kératome, pour soulever un lambeau cornéen et ainsi modifier la couche profonde de la cornée. Dans ce cas, la récupération visuelle est rapide et la douleur postopératoire, moindre. Cette chirurgie vise une clientèle présentant un fort degré de myopie, d'astigmatisme ou d'hypermétropie.

Enfin, les clientèles présentant des myopies ou hypermétropies sévères obtiendront de meilleurs résultats avec la greffe du cristallin, une opération qui consiste à remplacer le cristallin par une lentille intra-oculaire permanente. Le Dr Grégoire a d'ailleurs été le premier

chirurgien, à Sherbrooke, à pratiquer ce type d'intervention.

...ET CELLES DU 21^e SIÈCLE

Toutes ces techniques d'intervention sont éprouvées depuis plusieurs années par la Clinique Vision Grégoire avec d'excellents résultats. Il faut dire que rien n'est laissé au hasard : équipement à la fine pointe dont le seul type de laser approuvé aux États-Unis, énormément d'information donnée aux patients, suivi personnalisé, etc. Fort d'une réputation solide, le Dr Grégoire et son équipe sont donc prêts pour les nouvelles technologies du 21^e siècle.

«En l'an 2000, la correction de la cornée devrait demeurer parmi les technologies de pointe, avec la kératotomie radiaire, le laser excimer et le LASIK. Mais l'avenir sera également dans l'I.C.L. ou en français, le verre de contact intra-oculaire qui remplacera la greffe du cristallin. Cette intervention consiste à implanter une lentille, sans toucher à la cornée. Une vision naturelle, une récupération de la vision rapidement - dès votre sortie de la salle d'opération - et la réversibilité de la chirurgie sont les principaux avantages», d'expliquer le Dr Grégoire.

La correction de la presbytie sera également l'un des grands défis du troisième millénaire. «Actuellement, on améliore la vision de près par le principe de la monovision, c'est-à-dire en créant une légère myopie dans un oeil. L'oeil



Debout : Simon Grégoire, technologiste; Eve-Marie Bureau, réceptionniste; Vicky Roméro, assistante en chirurgie et verres de contact; Colette Roberge, technicienne en lunetterie; Lise Perron, réceptionniste; Sonya Grimard, réceptionniste; Pierrette Dutil, infirmière; Normande Valois, technicienne en lunetterie; Renée Robitaille, chef technicienne en verres de contact; Claudette Mathieu, technicienne en lunetterie; Line Blais, assistante en chirurgie et verres de contact; Johanne Paradis, comptable; Colette Daneault, conseillère; Daniel Daneault, conseiller. Assis : Dr Guylaine Pépln, optométriste; Dr Jacques Grégoire, ophtalmologiste; Louise Grégoire, directrice générale; Dr Chantal Hébert, optométriste.

myope voit bien de près, compensant pour la presbytie de l'autre oeil, et vice-versa. Mais je suis convaincu qu'on découvrira d'autres techniques.»

Un peu à l'image du traitement des cataractes qui s'est sans cesse amélioré, le Dr Grégoire croit que

nous ne sommes pas au bout de nos surprises en matière de chirurgie réfractive. «Nous surveillons les développements de près, et s'il y a lieu, nous suivrons la formation nécessaire. Déjà, l'expertise que nous avons accumulée au fil des ans nous confère une longueur d'avance.»



565-VOIR

CLINIQUE VISION GRÉGOIRE

321, rue Woodward, bur. 1, Sherbrooke



Une tâche difficile, compliquée davantage par la pauvreté

► SONIA BOLDUC

À Québec, plus de la moitié des familles monoparentales vivent sous le seuil de la pauvreté. La plupart de ces chefs de famille sont des femmes, qui ne reçoivent que très rarement un soutien financier de l'ex-conjoint et pour qui les prestations de sécurité du revenu s'avèrent être les seules ressources. Elles se retrouvent isolées, sans ressources, en état de précarité.

«Une forte majorité de ces femmes éprouvent des difficultés à retourner sur le marché du travail ou à intégrer, soit à cause d'un niveau peu élevé de scolarité ou soit simplement parce qu'elles sont seules avec les enfants, explique Elise Barrière, coordonnatrice du Réseau d'appui aux familles monoparentales de l'Estrie (RAME). On tente donc de leur apporter soutien et répit par nos différents services.»

L'organisme, qui célébrera ses 25 ans d'existence l'an prochain, propose donc des services de garderie à très bas prix, en plus des différents ateliers, qui s'adressent tant aux parents qu'aux enfants, des conférences sur la famille, des camps d'été et des activités spéciales. «Nous sommes aussi à la mise en œuvre de différents projets, comme des ateliers en milieu scolaire, des groupes d'entraide et des répit de fin de semaine pour les parents», raconte Mme Barrière.

Le RAME offre également des services d'écoute téléphonique, de documentation, de support juridique et de renseignement. Les ruptures, les conflits entre les parents, l'isolement, l'absence de pensions alimentaires font partie des étapes et des problèmes avec lesquels le RAME aide souvent sa clientèle, selon Elise Barrière.

«Les problèmes socio-économiques vécus en milieu monoparental peuvent avoir de fortes incidences sur les comportements des enfants. Nous sommes donc là pour aider les chefs de famille plongés dans une tâche déjà difficile et que la pauvreté complique encore davantage.»



La nouvelle coordonnatrice du Réseau d'aide aux familles monoparentales, Elise Barrière.



L'équipe de Mme Francine Lessard et de Gilles Duquette, de Moisson Estrie, a déjà répondu à plus de 2000 demandes de personnes démunies depuis la création du programme en mars 1997.

«Ce que les gens veulent avant tout, c'est reprendre le contrôle de leur vie»

► SONIA BOLDUC

«Moisson Estrie ne devait au départ que pallier des besoins temporaires, dans un moment de crise intense, raconte Gilles Duquette coordonnateur de l'organisme. Mais ça fait déjà dix ans que ça existe, que nous fournissons des denrées à des organismes d'aide aux personnes démunies. Et les besoins ont doublé depuis les cinq dernières années. C'est là la preuve que nous devons concentrer nos efforts encore davantage afin de combattre le fléau de la pauvreté.»

Pour ce faire, Moisson Estrie met de l'avant plusieurs projets-pilote, afin d'offrir des services alternatifs à l'aide alimentaire directe. L'organisme bénéficie entre autres d'une aide financière provenant du Fonds de lutte contre la pauvreté par la réinsertion sociale pour développer ces services alternatifs allant des cuisines collectives à l'achat et l'entreposage en groupes. Parallèlement, un autre projet est en gestation, à savoir la sensibilisation à la qualité alimentaire auprès des organismes.

Mais jusqu'ici, c'est le Service d'entraide de Moisson Estrie (SEME), mis sur pied en mars 1997, qui connaît le plus grand succès. En s'adressant à leur paroisse, leur CLSC ou certains organismes de leur quartier, les gens dans le besoin peuvent en effet avoir accès à une aide alimentaire directe.

«Nous savions qu'il y avait des besoins pour ce genre de service, mais jamais nous n'aurions pensé

que ce serait dans de telles proportions, raconte la directrice du SEME, Francine Lessard. Alors que nous avons effectué 5200 dépannages en 1997, nous en avons déjà 4000 après six mois en 1998. Nous avons traité les demandes de plus de 2000 personnes ou familles depuis un an et demi.»

Les intervenants du SEME accueillent les demandeurs sur rendez-vous et évaluent avec eux la situation afin de décider quelle aide leur sera accordée. On profite aussi de l'occasion pour référer les gens à certains organismes, comme Budget populaire ou le R.A.M.E., qui peuvent leur apporter d'autres formes de soutien, sans toutefois les obliger à s'en prévaloir. Car la seule condition pour se prévaloir de l'aide du SEME, c'est d'être dans le besoin.

«Et les gens dans le besoin sont de plus en plus nombreux, particulièrement chez les personnes seules et les femmes monoparentales, selon Mme Lessard. Et de plus en plus de nouveaux pauvres, qui ont subi une perte d'emploi et qui ont malheureusement épuisé toutes leurs ressources avant de venir nous voir. Vous savez, les préjugés défavorables sont tellement ancrés quant à la pauvreté que les gens osent à peine avouer qu'ils font face à ce genre de problème.»

De plus en plus, le SEME veut mettre l'accent sur des services autres que le dépannage de nourriture périodique. «Si l'on peut guider les gens dans leurs achats et leur planification alimentaire, on leur sera encore plus secourable à long terme, de soutenir M. Duquette. Ce que les gens veulent avant tout, c'est être en mesure de reprendre le contrôle de leur vie.»

Sherbrooke 1998

Publireportage

Entreprise d'ici

LaTribune

ÉLITE PLYMOUTH CHRYSLER, UN CONCESSIONNAIRE AUTOMOBILE QUI N'A PLUS BESOIN DE PRÉSENTATION

Fort d'une expérience de plusieurs années dans le domaine de l'automobile, Elite Plymouth Chrysler de Saint-Élie-d'Orford, par son service à la clientèle inégalable, s'engage pour les années 2000 à demeurer près de vos besoins et à dépasser vos attentes.



La mission de l'entreprise est de rendre les clients heureux de faire affaire avec une équipe de professionnels qui leur offrent un service au-delà de leurs attentes, dans un délai le plus court possible, à un prix juste. «Le service à la clientèle prime chez Elite, il est très important de bien servir le client», nous assure M. Stéphane Blanchette, directeur des ventes. C'est d'ailleurs ce qui démarque Elite Plymouth Chrysler des autres concessionnaires.

Les détails comptent chez le concessionnaire de Saint-Élie comme par exemple : l'aménagement d'un nouveau département de services en 1996; le réaménagement de l'aire de service à la clientèle en 1997 avec entre autres des aviseurs techniques relocalisés dans des bureaux individuels avec une approche personnalisée et une nouvelle salle d'attente. Celle-ci est même dotée d'espaces de travail pouvant permettre l'utili-

sation d'un ordinateur portable pour les hommes et femmes d'affaires sans répit. L'implantation d'un service rapide de vidange d'huile depuis février 1998 n'y a pas échappé pour satisfaire les demandes de la fidèle clientèle d'Elite.

UNE CLIENTÈLE TOUJOURS GRANDISSANTE

Lorsque M. Yvon Béliveau, alors président de Elite Plymouth Chrysler, a voulu s'installer à Saint-Élie-d'Orford en 1984, le bureau-chef de Chrysler était hésitant en raison de l'emplacement un peu à l'écart. Finalement, la situation géographique, les autoroutes, les villes environnantes et un service à la clientèle hors-pair ont fait de cette entreprise un succès.

La compagnie respecte cinq valeurs chez le client qui sont : professionnalisme, accueil, respect, confiance et information.

Pas étonnant que les ventes chez Elite soient en augmentation constante. Cette année par exemple, leurs ventes de janvier à juin 1998 ont atteint un sommet qui ne s'est jamais vu depuis 1984.

La multinationale est divisée en trois territoires de vente et Elite Plymouth Chrysler détient le plus gros volume de vente selon le territoire Rive Sud de Chrysler Canada qui comprend l'Estrie, la Montérégie, la Beauce et le centre du Québec. La multinationale est fière de souligner le travail des concessionnaires qui veillent constamment à ce que tout le processus englobant la recherche, l'achat ou la location d'un véhicule et le rapport d'appartenance qui s'établit avec le client soit une expérience des plus agréables.

Elite a obtenu une fois de plus l'an dernier le prix d'excellence du service des ventes et des pièces. Pour accéder à cette mention d'honneur, les concessionnaires doivent obtenir un résultat supérieur à la moyenne par rapport aux autres concessionnaires. Ceux-ci sont par la suite élus par l'acheteur qui remplit deux questionnaires envoyés par Chrysler Canada : le premier portant sur la satisfaction au niveau de l'achat et le deuxième étant axé sur le service. «Nous sommes vraiment fiers de faire partie des concessionnaires figurant dans la liste de prix d'excellence, car les élus ne sont pas si nombreux et des efforts soutenus sont nécessaires de la part de toute l'équipe pour y arriver.»

Dans le but d'aller encore plus loin à l'aube de l'an 2000, Chry-

ler est le pionnier des compagnies automobiles à vouloir s'accréditer à la norme ISO. Elite en fera d'ailleurs partie d'ici le printemps prochain.

PRINCIPES DE GESTION

Un comité de «qualité de vie au travail» (QVT) est formé au sein de l'établissement dans le but de trouver des solutions d'amélioration à l'entreprise. Un représentant est nommé dans chaque département et garde une oreille attentive à toute suggestion apportée afin d'en faire part au comité lors de réunions hebdomadaires.

«Chaque membre fait partie d'une grande famille réunie pour améliorer notre entreprise dans son ensemble», souligne M. Blanchette.

PROFIL D'ENTREPRISE

M. Sonny Henderson et Yvon Béliveau ont démarré Elite Plymouth Chrysler avec 12 employés en avril 1984. Aujourd'hui, le concessionnaire de Saint-Élie dispose maintenant de 76 employés. En 1989, M. Charles Lachance, alors directeur des ventes, a joint M. Yvan Béliveau à titre de partenaire dans l'entreprise. Cette dernière s'est bonifiée de la franchise Jeep de Auto Carrefour rue King Est, le 21 juin 1991, qui alors a apporté un nouveau souffle à l'entreprise, avec une main-d'oeuvre très qualifiée et formée par Jeep.

En 1996, ils ont agrandi la superficie de l'entrepôt des pièces qui fait maintenant 8000 pieds carrés, ainsi que l'atelier de mé-

canique en 1997 où 20 techniciens y travaillent sans relâche pour mieux vous servir.

ORIENTATION POUR L'AN 2000

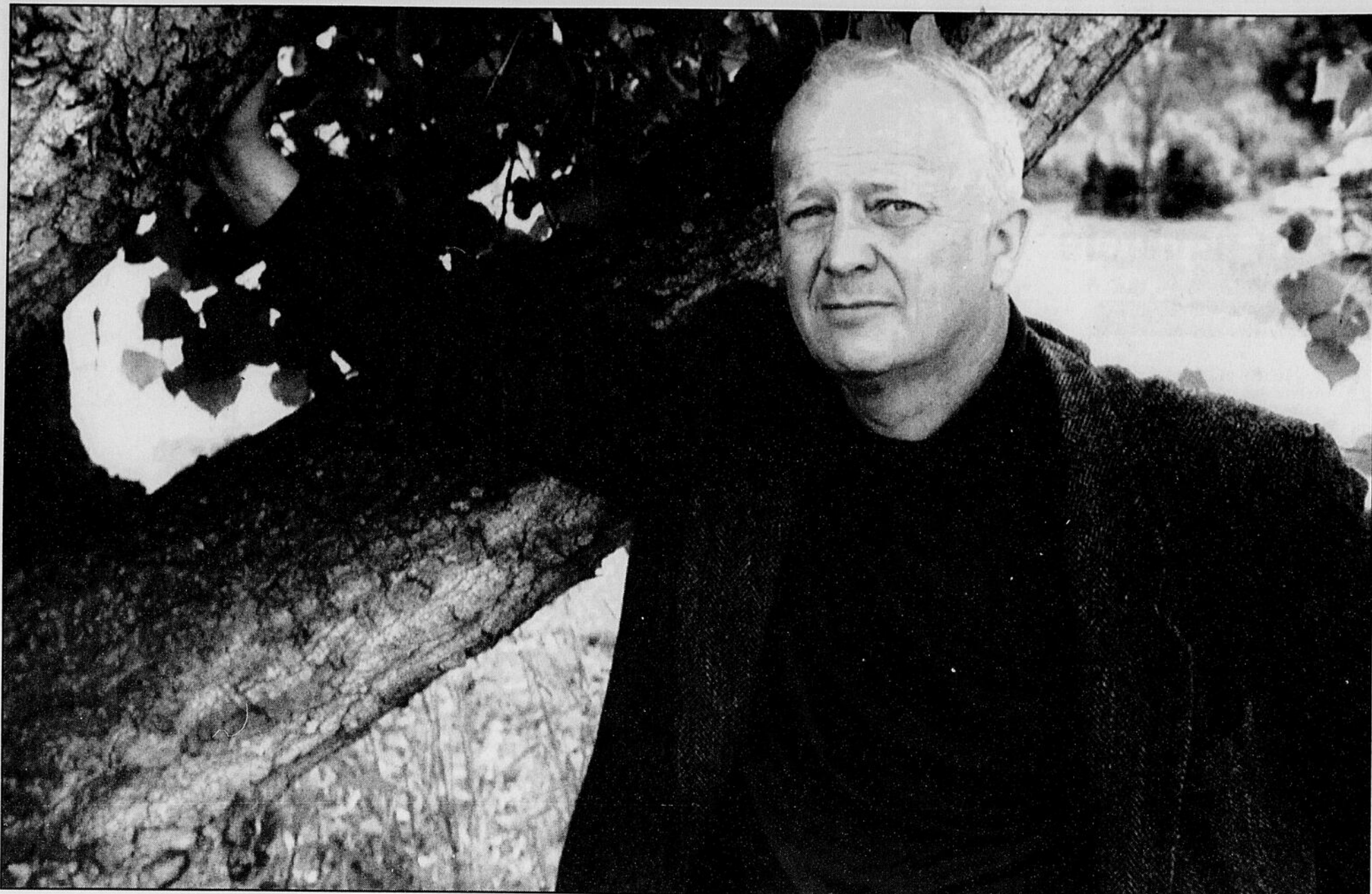
M. Stéphane Blanchette, directeur des ventes chez Elite Plymouth Chrysler croit sincèrement qu'à l'aube de l'an 2000, les entreprises se doivent d'axer prodigieusement sur le service à la clientèle, c'est une question de survie. «Tout comme les magasins à grande surface, les tendances sont aux clients qui veulent les meilleurs prix avec un service impeccable au-delà de leurs attentes.»

UN NOUVEAU VÉHICULE POUR L'AN 2000!

Chrysler est le premier dans la course des manufacturiers à mettre en marché un véhicule 2000, il sera en vente au début de 1999 dans notre salle de montre. Il s'agit d'une Neon complètement redessinée : la Neon 2000. C'est à suivre...

À l'aube de l'an 2000, il est important de sécuriser les clients en leur offrant plus. Elite Plymouth Chrysler est un de ceux qui détient les compétences requises pour remplir ce mandat. Que ce soit pour une simple visite ou un achat sérieux, n'hésitez surtout pas à vous rendre chez Elite Plymouth Chrysler pour bénéficier de son service irréfutable.





«Ce ne serait pas la première fois qu'une petite société disparaît. Historiquement, c'est souvent arrivé. Qu'on pense aux Incas et aux Aztèques par exemple», dira le sociologue Gary Caldwell. Imacom, François Lafrance

La mort du Québec

Si les aînés préfèrent la Floride en hiver, tandis que les jeunes cerveaux s'exilent en Californie, la partie est terminée. On peut déjà fermer les livres.

► MICHEL RONDEAU

On croit que les jeunes retraités, comme les aînés, seront le moteur tout neuf d'une société qui a évacué ses valeurs en même temps que se

sont imposés le néo-libéralisme, la mondialisation et les troubles sociaux actuels et naissants. Plusieurs sont pourtant piégés et assaillis par les soucis matériels et ils pourraient bien faillir à la tâche et laisser, par la force des choses, la société québécoise mourir et disparaître de la carte du monde.

«Ce ne serait pas la première fois

qu'une petite société disparaît. Historiquement, c'est souvent arrivé. Qu'on pense aux Incas et aux Aztèques par exemple», dira le sociologue Gary Caldwell. La menace d'une implosion des sociétés, particulièrement des petites, est imminente, selon lui. «Nous nous trouvons dans une spirale où les problèmes économiques accroissent les problèmes sociaux et où les problèmes sociaux accélèrent les problèmes économiques.»

Si les jeunes retraités, que Gary Caldwell appelle les grands-parents, et les aînés ne font pas œuvre de sauveurs, s'ils préfèrent la Floride en hiver, tandis que les jeunes cerveaux s'exilent en Californie, la partie est terminée. On peut déjà fermer les livres. «Il suffira de garder ici quelques personnes pour vendre la forêt et l'énergie hydroélectrique.» Les autres peuvent faire leurs bagages.

Alarmiste, Gary Caldwell? Le président provincial de l'Association des retraités de l'enseignement du Québec, André Goulet, n'est pas rassurant. «Plusieurs des 37 000 jeunes retraités qui ont adhéré au programme de départ volontaire du gouvernement québécois l'an dernier se trouvent en difficultés financières, surtout ceux qui n'étaient pas sur le point de prendre leur retraite. La moyenne de leurs revenus n'est finalement que de 58 pour cent du salaire qu'ils recevaient, alors que des études démontrent qu'il faut environ 70 pour cent du salaire pour vivre une retraite convenable.»

Il y a eu plusieurs suicides depuis l'an dernier parmi les jeunes retraités dans la cinquantaine, particulièrement chez les ex-employés du secteur de la santé, révèle André Goulet. «J'ai entendu le témoignage d'une infirmière qui se pétaît la tête sur les murs depuis quatre mois parce qu'elle n'avait pas un revenu suffisant et que le programme de départ volontaire ne lui donne pas le droit de réintégrer son travail.»

Belle contradiction, souligne-t-il, alors que la pénurie de main-d'œuvre dans le domaine de la santé est criante, le nombre de nouvelles infirmières formées étant insuffisant.

Ainsi donc, ceux qu'on a perçus au départ comme des «sauveurs» sont piégés. «Comme le disait Nietzsche, il faut bien être sauveur et ne pas pouvoir se sauver soi-même!», cite André Goulet.

Pour se tirer d'affaires, les jeunes retraités peuvent encore, et en toute légalité, créer leur propre emploi. Mais ce faisant, la porte s'ouvre toute grande devant le travail au noir. De plus, il conduit à la privatisation des services: des infirmières compétentes, par exemple, offriront aux patients qui sortent des cliniques de leur faire subir des tests prescrits par leur médecin... contre rémunération, si minime soit-elle.

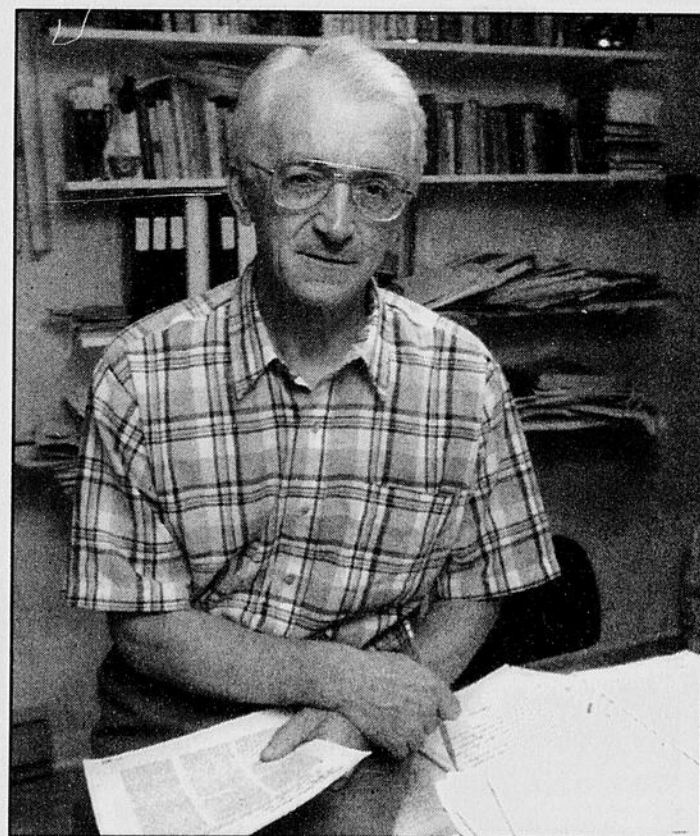
Plutôt que subir les longues attentes dans les hôpitaux débordés, les patients préféreront déboursier 10 \$.

Mais il y a plus encore pour jouer contre l'idéal de trouver chez les retraités et les aînés les sauveurs du monde. Autant les adhérents du départ volontaire du

secteur public que les travailleurs de 50 ans des usines, qu'on remplace pour des raisons d'économie, en arrivent à un sentiment d'inutilité.

«Il s'en dégage l'impression d'être incapable. On prétend que les travailleurs d'usines de 50 ans ne peuvent plus suivre le développement technologique et on considère que leur compétence coûte trop cher, dit André Goulet. C'est de la discrimination fondée sur l'âge.»

La brisure de l'estime de soi ne conduit pas loin, souligne le président de l'Association des retraités de l'enseigne-



Imacom, François Lafrance
André Goulet, président de l'Association provinciale des retraités de l'enseignement: «Plusieurs des 37 000 jeunes retraités qui ont adhéré au programme de départ volontaire du gouvernement québécois l'an dernier se trouvent en difficultés financières.»

ment. «Camus disait qu'avant de se donner, il faut s'appartenir. Ainsi, faire du bénévolat, c'est donner le surplus de soi.»

Il n'est pas évident que certains jeunes retraités soient en état de donner. En vérité, ils se trouvent plutôt dans un piège état.

«Dans nos rangs, on trouve des retraités de 100 ans et on en trouve maintenant de 50 ans. Il y a 9000 membres de plus dans notre association depuis un an. C'est le tiers des membres. La pyramide d'âge s'est inversée: nous comptons maintenant 51 pour cent de personnes âgées de moins de 60 ans.»

Les deux groupes sont ainsi animés de valeurs et de visions différentes. Concilier tout cela représente un joli défi.

Mais une chose est sûre, s'il reste un groupe assez solide pour relever les défis, ce sont encore les aînés des retraités, ceux aujourd'hui âgés de plus de 65 ans. Et l'urgence, selon André Goulet, les amènera d'abord à la rescousse des jeunes retraités «afin qu'ils puissent à leur tour remplir leur rôle, car c'est vrai que les aînés devraient être des catalyseurs.»

Des services d'aide
à la **préparation**
et à l'**insertion en emploi**
pour les individus

Des services d'aide
pour le **maintien,**
la **stabilisation en emploi**
et la **création d'emploi**
pour les entreprises

8 points
de services
en Estrie :

Asbestos	(819) 879-7141 ou le 1 800 205-7141
Coaticook	(819) 849-7080 ou le 1 800 324-4056
East-Angus	(819) 832-2403 ou le 1 800 363-1539
Lac-Mégantic	(819) 583-1500 ou le 1 800 567-0632
Magog	(819) 843-6588 ou le 1 800 363-4531
Sherbrooke-Est	(819) 820-3233 ou le 1 800 330-3252
Sherbrooke-Ouest	(819) 820-3411 ou le 1 800 268-3411
Windsor	(819) 845-2717 ou le 1 800 563-9127

Les employeurs qui ont des postes à combler peuvent communiquer avec le service de la prise d'offres au (819) 564-5793.



Gouvernement du Québec
Ministère de l'Emploi et de la Solidarité
Emploi-Québec

Sauver l'eau et le veau

Le prochain défi des agriculteurs consistera à marier objectifs économiques et objectifs environnementaux.



LAURENT GÉLÉ

«La pollution agricole, par son intensité et sa complexité, constitue actuellement le type de pollution le plus préoccupant au Québec».

C'est du moins ce que révèle un document gouvernemental publié tout récemment et intitulé *A l'aube du 3e millénaire: les orientations du ministère de l'Environnement et de la Faune du Québec pour 1998-1999*.

Ainsi, après avoir livré au cours des dernières années une lutte relativement fructueuse à la pollution d'origine industrielle, notamment auprès de l'industrie des pâtes et du papier qui est parvenue à diminuer ses rejets fluviaux de l'ordre de 80 à 90 %, voici que le ministère de l'Environnement et de la Faune du Québec (MEF) entreprend de «s'attaquer» à la pollution d'origine agricole.

Afin de bien comprendre la problématique, il faut savoir que la production agricole n'est plus ce qu'elle était dans les années 1950 et qu'une mécanisation poussée de ses activités, une spécialisation de ses productions, une utilisation accrue des engrais et des pesticides ainsi qu'une concentration de ses exploitations ne sont pas sans avoir eu et sans continuer d'avoir d'importantes conséquences sur l'environnement et ses différents écosystèmes.

L'enjeu principal de toute cette lutte à la pollution entreprise au début des années 1980 par les fonctionnaires du MEF: la réhabilitation des cours d'eau québécois.

«Contrairement à la pollution industrielle qui est visuelle, la pollution d'origine agricole est diffuse, c'est-à-dire qu'elle peut provenir du sol ou du sous-sol et est qu'elle est souvent presque invisible, indique Pierre-Hugues Boisvenu, directeur de la Direction régionale de l'Estrie du ministère de l'Environnement et de la Faune. Elle peut mettre des années à polluer un cours d'eau et il est parfois difficile de connaître sa provenance.»

Par contre, une chose est certaine, la pollution agricole fait vieillir prématuré-

ment les cours d'eau en raison d'une trop forte concentration d'azote et de phosphore provenant des engrais et des pesticides. Ces derniers contribuent à engendrer une explosion d'algues et de plantes aquatiques qui ont tôt fait «d'étouffer» le cours d'eau.

C'est pour baliser la pratique agricole des quelque 35 000 producteurs québécois, notamment en ce qui concerne les travaux relatifs à l'épandage et à la fertilisation des sols, que le gouvernement québécois a adopté en juillet 1997 son nouveau *Règlement sur la réduction de la pollution d'origine agricole*.

La nouvelle réglementation élaborée par le MEF après de longues négociations complexes avec l'Union des producteurs agricoles (UPA), le ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation (MAPAQ), l'Union des municipalités régionales de comté (UMRCQ) et divers groupes écologiques vient dorénavant encadrer la pratique agricole, de dire Pierre-Hugues Boisvenu.

«La nouvelle réglementation vise strictement à ce que la production agricole respecte l'environnement et la nature», explique-t-il.

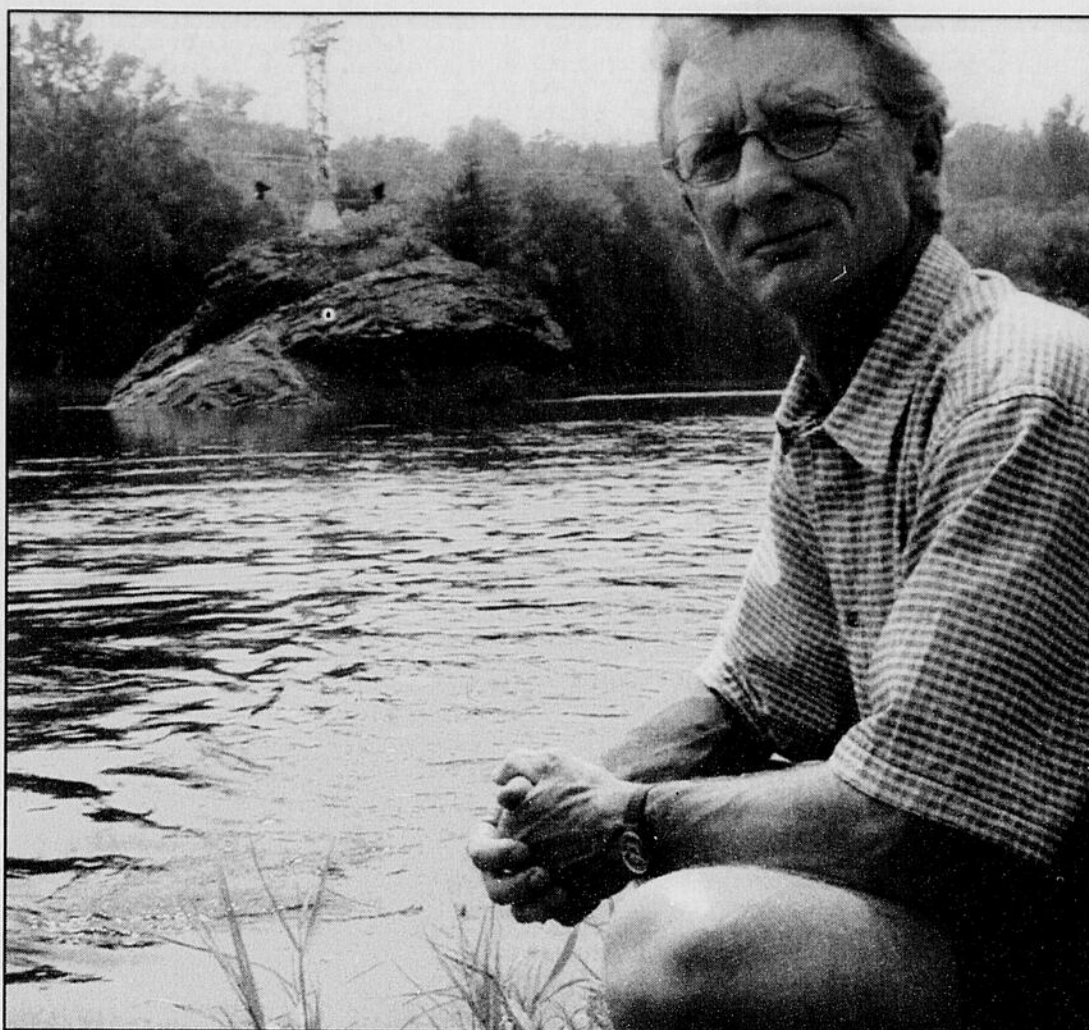
Sans se perdre dans toutes les subtilités de la loi, mentionnons que bien qu'elle concerne aussi les problèmes relatifs aux odeurs et au bruit, elle vise surtout les questions de l'épandage des engrais (naturels et chimiques) dans un espace et un temps donnés, de même que l'entreposage des fumiers, qui est maintenant strictement réglementé.

«Le nouveau concept d'agriculture durable fait en sorte que les producteurs agricoles deviendront responsables de leur bilan environnemental, au même titre qu'une entreprise industrielle quelconque, indique Pierre-Hugues Boisvenu. Le principal défi à venir consistera à marier objectifs économiques et objectifs environnementaux.»

Toujours selon ce dernier, la notion de produit environnemental vert ou d'agriculture verte sera devenue une réalité au Québec d'ici cinq à dix ans.

«Le producteur n'aura pas le choix. Pour vendre son produit, il devra avoir développé une certaine responsabilité environnementale. Sinon, il lui sera impossible de vendre sa production, car les consommateurs n'en voudront tout simplement pas», poursuit-il.

En ce sens, un projet du Conseil ré-



Imacom-Daguerre, Martin Blache

Selon Pierre-Hugues Boisvenu, directeur à la Direction régionale de l'Estrie du ministère de l'Environnement et de la Faune du Québec, l'enjeu principal de toute la lutte à la pollution d'origine agricole vise essentiellement la réhabilitation des cours d'eau québécois.

gional en environnement, élaboré avec la collaboration de la Direction régionale de l'Estrie du MEF, vise à délivrer une accréditation environnementale agricole ISO 14 000 à une quinzaine de nouvelles fermes de la région dès cette année. D'autres établissements agricoles de l'Estrie particulièrement sensibilisés à l'égard de la préservation de leur environnement ont déjà reçu cette accréditation.

«Dans cette optique de certification ISO, les producteurs agricoles deviennent des partenaires du MEF et c'est le type de collaboration que nous souhaitons développer avec eux», note Pierre-Hugues Boisvenu.

Ainsi, une ferme certifiée ISO 14 000 pourrait dans un proche avenir, par exemple, apposer des étiquettes sur ses produits et ainsi leur ajouter une plus-value environnementale. Au Québec, comme dans le reste du monde, les produits agricoles certifiés verts ou écologiques, sont de plus en plus recherchés par les consommateurs.

Après les entreprises vertes, voilà que les exploitations agricoles écologiques prendront place sur le marché et miseront elles aussi sur les notions de protection de l'environnement et de développement durable.

Sherbrooke 1998

Publireportage

Entreprise d'ici

LaTribune

PLUS DE 10 ANS D'EXPERTISE EN INFORMATIQUE, DU CHOIX, DE LA QUALITÉ ET DES PRIX COMPÉTITIFS

COOPSCO vous guide vers l'ordinateur adapté à vos besoins, des plus simples à la fine pointe

Domaine en pleine ébullition, l'informatique a connu une percée importante auprès des consommateurs. Les prix en baisse ont en effet incité de nombreuses personnes à acquérir leur premier ordinateur. Mais pour la majorité des néophytes, cet achat n'a pas toujours répondu à leurs attentes... Fort d'une expertise de 11 ans, le personnel de la coopérative de l'Université de Sherbrooke, sous la bannière COOPSCO, vous conseille judicieusement parmi une vaste gamme de produits, dont des marques reconnues tels IBM ou Macintosh, pour des équipements collés à votre réalité.

DES SERVICES OFFERTS À TOUS

Fondée en 1966, l'Association coopérative étudiante de l'Université de Sherbrooke gère actuellement deux commerces, le dépanneur et le centre informatique COOPSCO, tous deux situés au Pavillon multifonctionnel, tout juste à côté de la salle Maurice-O'Bready.

Ne desservant initialement que la clientèle universitaire (étudiants, enseignants, personnel), COOPSCO a étendu ses services aux institutions et entreprises ainsi qu'au public en général. Depuis 1995, le quart de sa clientèle provient de l'extérieur de l'université. Une ouverture qui lui a permis d'augmenter son chiffre d'affaires de 50 pour cent en deux ans et surtout d'offrir un service encore plus personnalisé, avec plus d'employés attirés à des tâches spécifiques.

Toute personne intéressée peut donc devenir membre de la coop et ainsi profiter des services et des tarifs avantageux. Le prix n'est que de 12,30 \$ dont une part sociale de 10 \$ qui peut être récupérée (après un an minimum) sur remise de sa carte de membre.

Un stationnement avec parcomètres a été aménagé à l'avant du Pavillon multifonctionnel. Un débarcadère est également à la disposition des clients qui viennent chercher leurs équipements ou porter un ordinateur en réparation.

Actuellement ouvert du lundi au vendredi, dont les jeudis et vendredis en soirée, la boutique informatique COOPSCO

étendra ses heures d'ouverture dès septembre au samedi.

DES PRODUITS PERFORMANTS ET GARANTIS

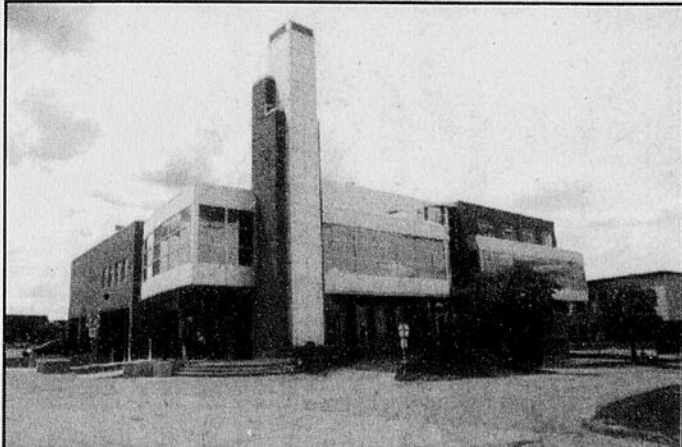
COOPSCO propose un large choix de produits et de technologies de fine pointe. «Nous achetons directement d'Intel, ce qui nous assure d'être à jour», précise Michel Tardif, de la boutique sherbrookoise. En plus des produits réputés tels IBM, Epson, Compaq ou Macintosh, COOPSCO offre sa propre gamme de produits, les ordinateurs Supra et Nexxa, assemblés à Québec sous de rigides contrôles de qualité. Cybernétique Technologie MR inc., qui dessert notamment les 59 coops de campus universitaires et collégiaux, est d'ailleurs certifiée ISO 9001.

Fabriqués avec les meilleures pièces, les ordinateurs Supra sont garantis quatre ans pour les pièces, à vie pour la main-d'oeuvre. De plus, si l'ordinateur brise durant les 30 jours suivant son achat, on vous le remplace! La gamme Nexxa, de qualité intermédiaire, est également un bon investissement, garanti trois ans pièces et main-d'oeuvres. Une garantie qui peut être respectée dans toute coop universitaire ou collégiale vendant ces deux produits.

Puisque ces ordinateurs sont assemblés à Québec, il est possible d'en commander un sur mesure, livrable en une semaine seulement. L'usine québécoise ayant une grande capacité de production, elle est également en mesure de ré-



L'équipe de la boutique informatique COOPSCO : Guylaine Conte, comptable, Yves Lepage, technicien, Richard Violette, directeur informatique, Stéphanie Aubin, conseillère technique, Michel Tardif, directeur général et Sébastien Fontaine, conseiller.



À Sherbrooke, COOPSCO est situé au pavillon multifonctionnel de l'Université de Sherbrooke, juste à côté de la salle Maurice-O'Bready.

pondre rapidement à de plus grosses commandes, pour les entreprises par exemple. Ordinateurs performants et évolutifs (on peut facilement les améliorer, au rythme des nouvelles technologies), les gammes Supra et Nexxa sont offertes à des prix plus que compétitifs. Un excellent rapport qualité-prix!

COOPSCO est également reconnu pour ses très bons prix en matière de logiciels. Il est entre autres un centre autorisé pour tous les logiciels à licence éducative, c'est-à-dire s'adressant à la clientèle étudiante ou professionnelle. Enfin, vous pourrez vous y procurer tout accessoire ou équipement relié à l'informatique.

UN SERVICE COMPLET, DES CONSEILS À L'ACHAT À LA RÉPARATION

Outre la qualité de ses produits et les prix, ce qui démarque COOPSCO des autres centres informatiques est son approche-clientèle. Pas de vente sous pression, mais vraiment la recherche de l'équipement qui répondra aux besoins du client. «En tant que coopérative, nous ne sommes pas là pour faire de gros profits, mais bien pour desservir nos membres. Il n'y a aucune commission, et nos conseillers connaissent bien leur affaire», explique Michel Tardif.

Centre autorisé pour la réparation, COOPSCO réalise, dans son atelier, 90 pour cent des réparations en 48 heures, seulement, et ce, sur toutes les marques. Les techniciens peuvent également installer tous les logiciels sur votre ordina-

teur; un service de livraison est également disponible.

«L'aspect service prendra de plus en plus d'importance dans ce domaine. Bien des consommateurs ont été déçus de leur premier ordinateur. Ils sont aujourd'hui mieux informés et savent faire la distinction entre un bon et un mauvais produit. C'est la même chose pour les garanties; ce n'est pas tout de l'offrir, il faut la respecter. Je crois que d'ici l'an 2000, on assistera à une éducation de tous ceux qui s'improvisent dans ce métier, mais qui ne tiennent pas leur promesse», de faire remarquer M. Tardif.

Solidement implanté à Sherbrooke, présent de plus en plus dans la région et vendant des produits garantis à travers la province, COOPSCO offre justement cette assurance d'un produit de qualité et d'une expertise reconnue. Pour en savoir plus, venez y rencontrer l'un des conseillers ou encore, visitez le site Internet de la Coop de l'Université de Sherbrooke (vous pouvez aussi chercher COOPSCO avec le moteur de recherche YAHOO) à www.callisto.si.usherb.ca/~coopweb/index.html.



Coopérative de l'Université de Sherbrooke
PAVILLON MULTIFONCTIONNEL
(à côté de la salle Maurice-O'Bready)

821-3599

www.callisto.si.usherb.ca/~coopweb/index.html

La terre de chez nous... pour longtemps

► LAURENT GELÉ

Beauté et propreté des lieux: voilà surtout ce que retiendra le visiteur arrivé devant la ferme Jean-Noël Groleau, située chemin Cochrane, à Compton. Un paysage de carte postale, rien de moins.

Diane Beaulieu et Jean-Noël Groleau, copropriétaires de l'endroit, exploitent ensemble la magnifique ferme laitière de 251 acres sur laquelle brote un troupeau Holstein pur-sang de quelque 110 bêtes. À elles seules, ces vaches produisent annuellement quelque 600 000 litres de lait, soit un peu plus que la moyenne provinciale pour un troupeau de cette taille.

Mais au-delà des apparences et de la performance du troupeau, c'est l'importance accordée à la terre et à l'environnement qui permet à cette exploitation agricole de véritablement se démarquer.

Pas étonnant que l'an dernier, la ferme Jean-Noël Groleau se voyait attribuer le prix provincial du Mérite environnemental du ministère de l'Environnement et de la Faune du Québec (MEF) pour la qualité de gestion de ses champs, de son sol, de son air et de son eau.

«**Q**uand, il y a huit ans, on a commencé à penser et à travailler de la manière la plus écologique possible, on a fait rire de nous. Aujourd'hui, plus personne ne se moque de nous et on sert même de modèle de réfé-

rence dans le milieu agricole», expliquent, non sans fierté, Diane Beaulieu et Jean-Noël Groleau.

Pour le couple Beaulieu-Groleau et leurs trois garçons, la terre est un bien précieux et l'environnement est sacré.

«Chez nous, la terre, ce n'est pas une poubelle, explique Diane Beaulieu, une femme dont le dynamisme semble n'avoir d'égal que sa chaleur humaine. On essaie de faire une agriculture préventive et durable, car on veut que notre terre dure. On ne voudrait pas que dans 50 ans, tout soit fini.»

Avant-gardistes, ces agriculteurs le sont sans aucun doute. Alors que le nouveau Règlement sur la réduction de la pollution d'origine agricole du MEF obligera dorénavant les producteurs à dresser un plan global de fertilisation intégré dans le but de diminuer l'utilisation des engrais et des pesticides, la ferme Jean-Noël Groleau possède le sien depuis maintenant six ans.

Autre exemple de gestion environnementale de la ferme: tous les cours d'eau de l'endroit sont clôturés afin d'empêcher le bétail de s'y abreuver, mais également de le polluer par ses urines et ses matières fécales.

Aussi sensibilisés au problème de l'érosion de la terre, problème particulièrement sérieux dans cette région, le couple Beaulieu-Groleau ne laboure ses terres qu'une fois aux huit ans. Et encore, jamais à l'automne. Bien sûr, les deux producteurs pratiquent la cultu-



Imacom-Daquerre, Martin Blache

«Chez nous, la terre, ce n'est pas une poubelle. On essaie de faire une agriculture préventive et durable, car on veut que notre terre dure. On ne voudrait pas que dans 50 ans, tout soit fini», expliquent Diane Beaulieu et Jean-Noël Groleau.

re de leurs nombreux champs en suivant le principe de l'alternance des espèces cultivées, question de ne «pas brûler la terre». Ils ont même érigé neuf brise-vent afin de contrer l'érosion éolienne.

«Il ne faut jamais oublier que la terre nous est juste prêtée. Si tu ne lui fais pas attention, il ne restera rien pour tes enfants», philosophe Jean-Noël.

Féru d'informatique- ils possèdent deux ordinateurs, un télécopieur, un scanner et sont branchés sur Internet depuis déjà quelques années - ces agriculteurs «modernes» ont élaboré une méthode de gestion pointue de leur entreprise laitière.

Ainsi, chaque champ et chaque ani-

mal possède son propre dossier où la moindre information y est répertoriée. Par exemple, ils peuvent savoir rapidement quelle quantité de fumier et d'engrais a été utilisée pour tel champ de la ferme. Même le sol et le fumier sont analysés à chaque année, permettant ainsi d'utiliser la dose précise d'engrais et de fumier pour chaque parcelle de la ferme.

«Nous voulons obtenir de bonnes récoltes mais sans jamais faire subir de dommages à notre terre, explique Jean-Noël. Nous ne sommes pas une ferme biologique mais disons semi-biologique. Entre l'agriculture intensive et biologique, nous choisissons le meilleur des deux.»

Depuis 25 ans

Nous connaissons le monde

BANGKOK - Thaïlande

Avons découvert les splendeurs orientales des temples majestueux et statues de bouddha.

QUEST CANADIEN

C'était l'QUEST CANADIEN EN 1977? Vous y étiez? Appelez-nous.

CALIFORNIE

À San Francisco, le musée d'Alcatraz est à voir! (ancien pénitencier fédéral). Signé: Ghislaine, comptable à la Boutique du Voyage.

IXTAPA

Ma mère est agent de voyage, j'ai de la chance! Je peux vous parler de mes «super» vacances!

TUNISIE

Le désert en dromadaire, faut pas manquer ça. Vous y étiez? Moi aussi, mais où suis-je?

et nous le vendons bien.



BOUTIQUE DU VOYAGE

Sherbrooke, 2339, Les Promenades King

(819) 563-7343

Asbestos, 525, 1re Avenue (819) 879-7188

Détenteur d'un permis du Québec



PARLER DE
LA FIN DU
MONDE...
À TOUS
LES JOURS
PAGE 35



PARTIR EN
MISSION...
SI LA VIE
RELIGIEUSE
VOUS
INTÉRESSE
PAGE 32

LE
RYTHME
DE
L'AN
2000
PAGE 34



Quelques idées éclaboussées

Le député Claude Boucher dirige un comité sur la qualité de vie sur les lacs et cours d'eau. Un tournant majeur sur la perception de l'eau par nos élus.



KARINE
TREMBLAY

«Sécurité nautique et qualité de vie sur les lacs et cours d'eau du Québec.»

Un titre tout simple pour le comité Boucher, mais un titre révélateur quant au tournant majeur et déterminant qu'il annonce: un coup de brasse historique, c'est ce qui vient d'être réalisé sur les eaux du Québec.

Voilà: pour la première fois, le gouvernement québécois reconnaît l'eau non plus comme une simple donnée moléculaire, mais également comme un milieu de vie, un territoire qu'il faut gérer au même titre que les parcs, en regard de la vie qui s'y trouve et de celle qui s'installe autour. En somme, les têtes dirigeantes s'éveillent à une nouvelle dimension des lacs et cours d'eau qu'abrite le Québec.

«C'est un énorme pas qui vient d'être franchi parce que jusqu'à maintenant, on n'admettait l'importance de l'eau qu'en vertu de son caractère potable, en n'investissant que dans les programmes d'assainissement.

«Actuellement, dans les 1300 municipalités du Québec, il n'y a aucune réglementation qui régit les plans d'eau, même si on les utilise comme des aires publiques. C'est ce que vient d'admettre le gouvernement et c'est ce sur quoi il entend maintenant légiférer», signale le président du RAPPEL (Regroupement des associations pour la protection de l'environnement des lacs et cours d'eau de l'Estrie), Jean-Claude Thibeault, qui fait également partie du comité Boucher.

En se penchant sur la question, le gouvernement s'attaque à un défi de taille: s'ajoutent à son territoire plusieurs millions d'acres à gérer.

«On part à la source. Il va falloir développer une culture, une vision politique des espaces aquatiques. Il ne faut pas se le cacher, des millions sont à investir dans la gestion de ce nouveau territoire», estime M. Thibeault.

Au programme de la réglementation qu'on entend élaborer d'ici les prochains mois, se trouvent les questions de sécurité nautique de même que celles de la qualité de vie autour des plans d'eau, deux aspects qui se rejoignent et se complètent, selon Jean-Claude Thibeault.

«Parce qu'en posant des règles de sécurité nautique, on change nécessairement les comportements des gens sur l'eau. Ce faisant, les riverains peuvent non seulement espérer plus de tranquillité aux abords de leur propriété, mais ils pourront également profiter d'un environnement plus sain et plus viable écologiquement.»

Le simple fait d'imposer une limite de vitesse de dix kilomètres/heure dans les cent mètres qui bordent la rive a un impact non négligeable sur la qualité de l'eau d'un lac.

En effet, à moindre vitesse, les engins motorisés remuent peu le fond du lac et ainsi, moins de particules remontent à la surface. La pollution par le bruit est elle aussi amoindrie, de même que les odeurs d'essence qui se dégagent des engins motorisés. Par conséquent, les habitats naturels des espèces aquatiques et animales sont moins perturbés.

Un problème à la chaîne

KARINE TREMBLAY

À l'échelle de la planète, 24 espèces, végétales ou animales, disparaissent chaque jour...

Un cri d'alarme de la nature qui doit être pris au sérieux, affirme la directrice, section Québec, du Fonds mondial pour la nature, Nathalie Zinger.

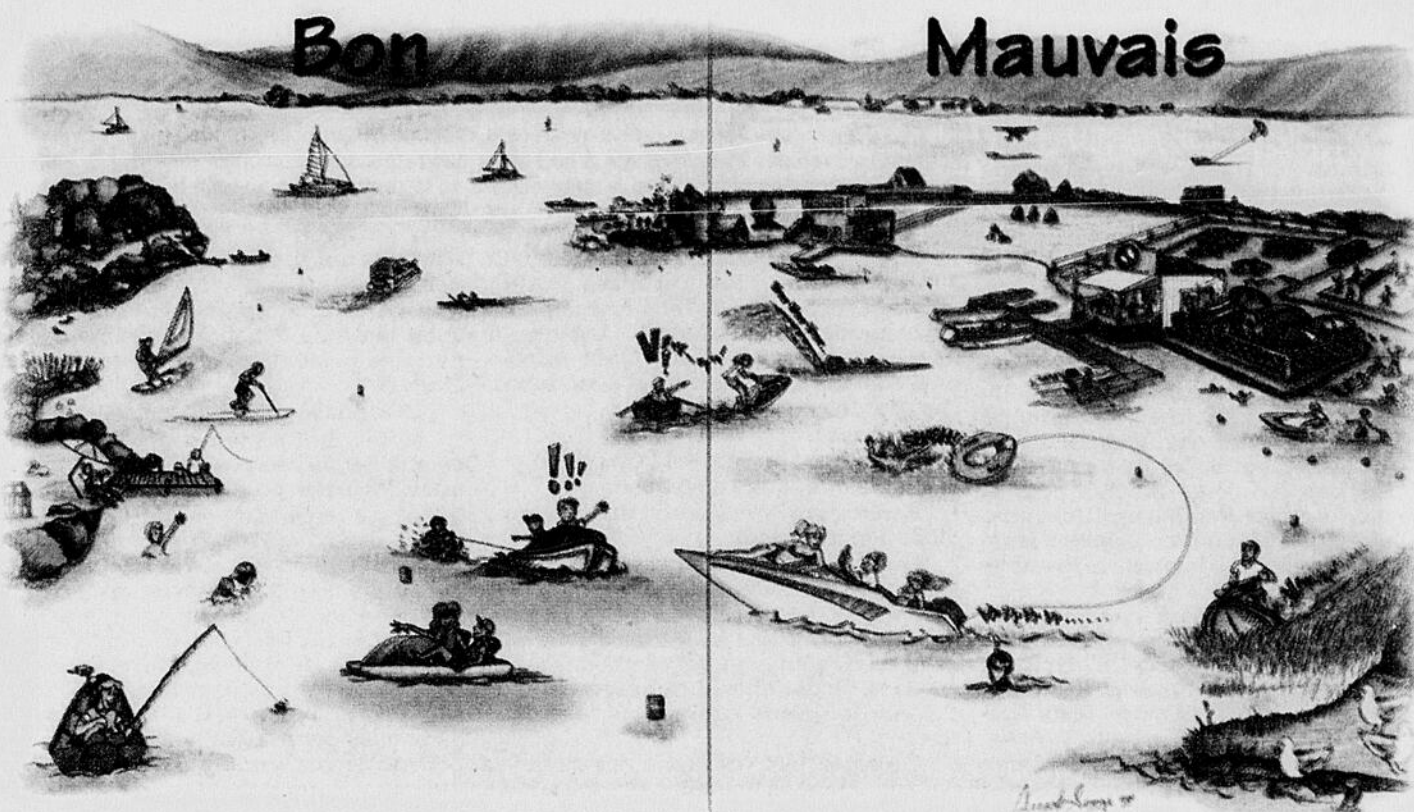
«Au Québec, une vingtaine d'espèces végétales sont menacées d'extinction. Ça peut sembler minime, mais il faut savoir que, selon les experts du ministère de l'Environnement et de la Faune, quelque 374 plantes et 73

vertébrés sont susceptibles d'être menacés de disparition si on n'y voit pas.»

Qu'on mesure ou non l'impact d'une telle situation, il reste qu'elle est bien là, l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes. Si telle petite plante ou telle petite bête est menacée, c'est nécessairement qu'il se trouve un problème dans la chaîne de la vie, dont nous faisons nous aussi partie.

C'est signe que notre planète se détériore et que cette détérioration a un impact sur nous. L'exemple le plus frappant est sans doute celui que nous fournissons les bélugas, rendus malades par un milieu de vie trop pollué: l'eau du Saint-Laurent, cette eau qu'une bonne partie de la population québécoise consomme quotidiennement...

(AUTRE TEXTE EN PAGE 26)



Offrez-vous le plaisir du

CINÉMA MAISON

DENON
Paradigm

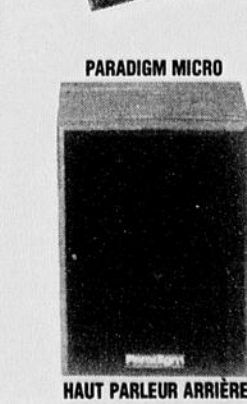


DENON AVR 600

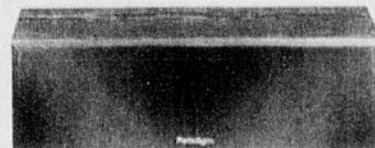
12 MOIS
SANS INTÉRÊT*

- Récepteur DENON AVR600, 3x50 watts, 2x15 watts
- Haut-parleur central, model CC50, 15-175 watts
- Haut-parleur avant, model TITAN, 15-100 watts
- Haut-parleur arrière, model MICRO, 15-60 watts

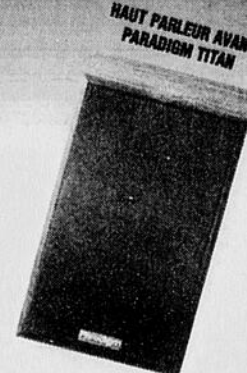
999⁹⁵\$



HAUT PARLEUR AVANT
PARADIGM TITAN



HAUT PARLEUR CENTRAL
PARADIGM CC50



HAUT PARLEUR AVANT
PARADIGM TITAN

*Sur approbation du crédit

Son X plus

C'est aussi de l'informatique!

39 RUE EVANGELINE
GRANDY
Tél.: 514 378-9816
2300, KING OUEST
SHERBROOKE
Tél.: 819 822-3344



Nathalie Zinger



«F» comme échec

Le Fonds mondial pour la nature considère médiocres les efforts consentis par le Québec pour la préservation de ses richesses naturelles.

► KARINE TREMBLAY

Un Québec à faire rêver: de grands espaces, des terres sauvages, champêtres et forestières, d'immenses plans d'eau... On vante les mérites des grandeurs de la province jusque sur l'autre continent.

Avec raison?

Oui et non. Oui, parce que le Québec est effectivement un pays de grandeurs, nanti d'une faune et d'une flore variées qui constituent autant de richesses naturelles. Non, parce que c'est une fortune fragile et alors qu'on insiste sur les beautés de la nature que se retrouvent au pays, on ne fait pas les efforts nécessaires pour les préserver. Ce qui hypothèque sérieusement notre patrimoine naturel pour les années à venir...

Sur les sentiers de la conservation de l'environnement, beaucoup de chemin reste à faire, mais à l'inverse de plusieurs autres endroits du monde, il n'est pas trop tard pour freiner la saignée.

«Le Canada est l'un des seuls endroits du monde où il est encore envisageable de sauver et de conserver les richesses naturelles qui se retrouvent sur le territoire. Nous sommes excessivement chanceux d'avoir cette possibilité et nous sommes en train de dilapider notre chance», assure la directrice, section Québec, du Fonds mondial pour la nature (WWF), Nathalie Zinger.

Fondé en 1961, le WWF est un organisme international qui s'est donné comme mission de contrer le processus de destruction du monde naturel. Les 27 divisions de l'organisme, réparties un peu partout à travers le monde, travaillent à solutionner divers problèmes écologiques, mais chacune à sa façon puisque, d'un endroit du globe à l'autre, les réalités et les enjeux diffèrent.

La division québécoise vient quant à elle de se doter d'un outil important, qui met non seulement en lumière le chemin parcouru ces dernières années pour la protection de l'environnement, mais qui démontre aussi la route qu'il reste à faire: des kilomètres et des kilomètres, semble-t-il...

«C'est un fait, il y a un immense coup de barre à donner, parce que l'état de la situation a quelque chose d'alarmant, même si nous n'en sommes pas toujours pleinement conscients», juge Mme Zinger.

Le constat est souvent triste à admettre: il est de ces endroits qu'on a chéris et qui ne sont plus...

«Quand je demande aux gens où est-



Ils sont grands, nos espaces verts québécois, mais ils ne sont pas inépuisables. Les gouvernements s'éveillent à la nécessité de protéger nos richesses naturelles, mais sur la voie de la préservation des ressources, il reste encore de la route à faire, estime la directrice, section Québec, du Fonds mondial pour la nature, Nathalie Zinger.

ce qu'ils allaient en vacances, lorsqu'ils étaient enfants, les réponses fusent, nombreuses. Au lac de telle municipalité, au camping de tel endroit... Lorsque je m'informe ensuite s'ils y vont encore, plus souvent qu'autrement, ils me répondent par la négative.»

Pourquoi?

Parce que l'endroit est trop pollué.

Parce que le site a été rasé.

Parce qu'on y fait maintenant de l'exploitation forestière.

Les «parce que» sont multitude, reste à trouver les «comment» remédier à la situation.

«D'abord, il faut s'assurer d'avoir suffisamment d'aires protégées pour préserver des échantillons représentatifs de chacun des coins naturels de la province.»

On serait tenté de croire que ce qui se fait actuellement est suffisant, mais il y a loin de la coupe aux lèvres! Faites l'exercice: estimez la proportion des terres pro-

vinciales qui sont identifiées «aires protégées».

Dix, quinze, vingt pour cent, seriez-vous tenté de répondre, comme la plupart des personnes interrogées par Mme Zinger?

La réponse risque de vous atterrir!

Moins de un pour cent. C'est là tout ce que le Québec possède en aires protégées. Moins de un pour cent!

«Il est immensément important de se doter de nouvelles aires protégées, qui vont constituer un corpus représentatif des milieux naturels présents au Québec. Ces portions de terre sont essentielles parce qu'elles sont des échantillons témoins de ce qui se trouve dans l'ensemble de la province. Elles sont représentatives de la diversité de notre paysage et elles constituent notre assurance de pouvoir le conserver. Il importe de bien utiliser nos ressources et de gérer adéquatement le territoire», explique Mme Zinger.

Du reste, le Québec part de loin, estime Mme Zinger. Ceci parce que de 1986 à 1991, un moratoire fut implanté au Québec, le gouvernement interdisant la création de nouveaux parcs. La logique à l'époque invoquée pour justifier cette décision était qu'il fallait tout d'abord développer et raffiner les parcs déjà existants avant de songer à en implanter d'autres.

Or, pendant cette période, les budgets alloués aux parcs du Québec n'ont fait que diminuer, ce qui n'a pas permis de faire les améliorations souhaitées aux infrastructures existantes.

«Heureusement, on s'est réveillé depuis. Il faut prendre des décisions aujourd'hui, en regardant la situation en face, en constatant les faits et en prenant les moyens pour remédier aux erreurs passées», estime Mme Zinger.

En 1996, le Québec s'engageait donc à adopter une stratégie visant la protection de la biodiversité. Restait quand même le pas à franchir entre théorie et pratique, ce qui ne s'est pas fait immédiatement...

Lors des dernières évaluations du WWF concernant les efforts consentis par la province pour la préservation de ses richesses naturelles, le Québec a récolté un «F».

«F» comme échec.

Curieux, tout de même, que deux jours après la divulgation de cette évaluation, le ministre de l'Environnement et de la Faune, Paul Bégin, annonçait une injection de 35 millions \$ pour les trois prochaines années, investissement qui prévoit, entre autres, la création de quatre nouveaux parcs.

«Pour nous, c'est signe d'une conscientisation de l'urgence de la situation. Ça annonce du changement, d'autant plus que, de passage au Saguenay, le premier ministre Bouchard a également mis son grain de sel en insistant sur l'importance de développer les parcs québécois, question d'écologie, mais aussi de retombées économiques, engendrées par le tourisme, notamment», mentionne Nathalie Zinger.

Confiante en regard des changements qui s'annoncent, celle-ci demeure quand même vigilante.

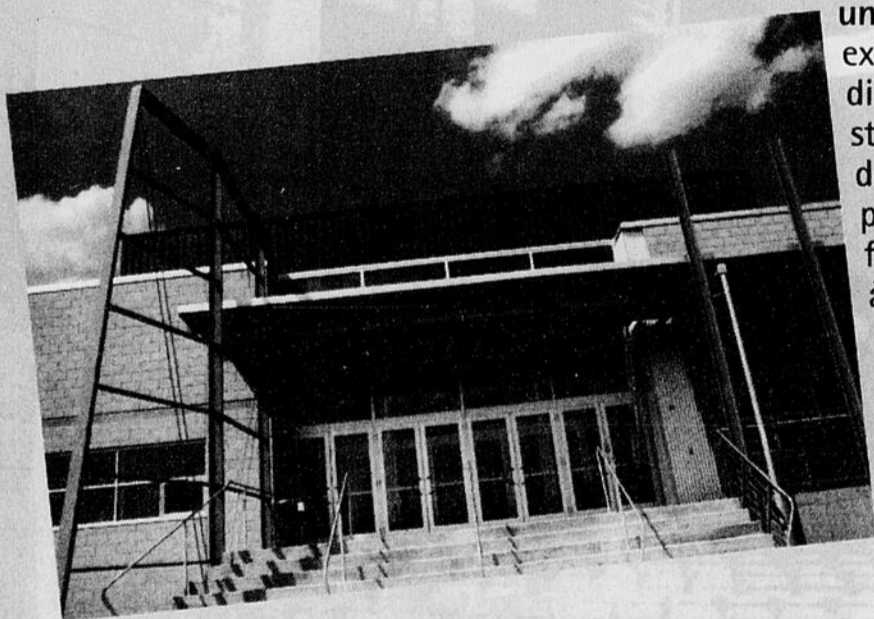
«Que le gouvernement se mobilise est déjà remarquable, mais il faut encore savoir comment il va se donner les moyens d'atteindre ses objectifs. Et sur ce point, on a tous le pouvoir d'agir. En posant des gestes écologiques, oui, mais aussi en écrivant au gouvernement, en lui posant des questions. Je vous assure: c'est extraordinaire ce qu'un crayon peut faire...»

Redécouvrez le Centre culturel de l'Université de Sherbrooke!

Venez redécouvrir la Salle Maurice-O'Bready, elle s'est refait une beauté : ses murs parés de bois lui donnent une allure classique et chaleureuse et améliorent grandement l'acoustique. De vastes foyers attenants à la salle pouvant accueillir des événements spéciaux viennent enrichir les lieux. Et rassurez-vous, cette salle d'envergure nationale conserve tout le charme d'une salle intime!

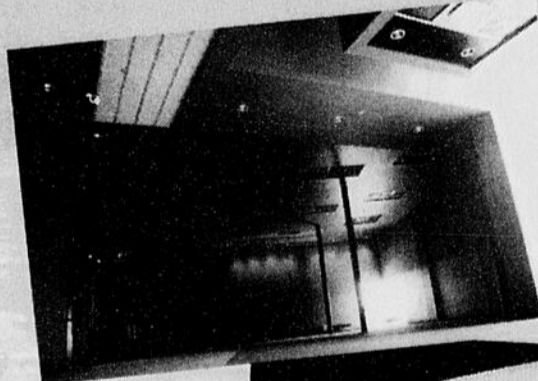
Accessibilité améliorée :

une nouvelle entrée exclusive à la Salle donne directement sur le stationnement, permet de déposer les personnes à la porte, comporte un accès facile pour les personnes à mobilité réduite



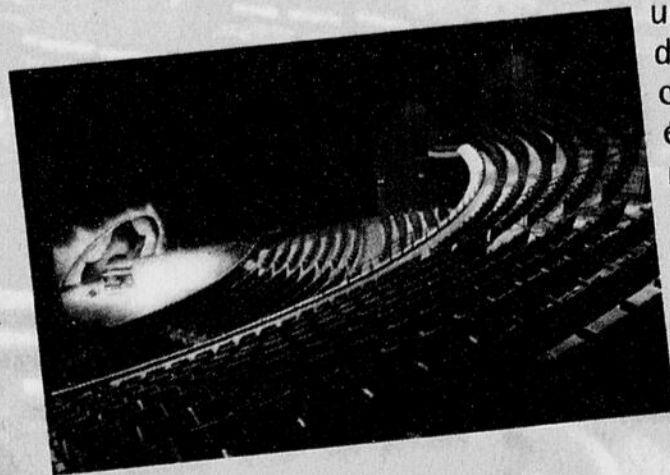
Nouvelles aires de services et de réception :

4 vastes foyers attenants à la Salle, dont 2 non fumeurs, sont dotés de tous les services, bars, vestiaires, services sanitaires. Un ascenseur intérieur facilite les déplacements



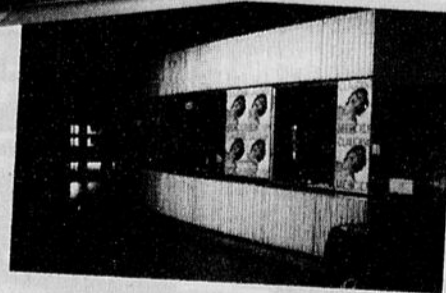
Salle Maurice-O'Bready entièrement rénovée :

une acoustique performante, des fauteuils restaurés, un cadre de scène élargi, des équipements techniques modernisés



Nouveaux Salons VIP :

les entreprises peuvent compter sur différents lieux de rencontre avant ou après spectacle



CENTRE CULTUREL
UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Nous travaillons encore et toujours à vous offrir une programmation exceptionnelle, les meilleures productions en tournée, les films les plus en demande, les événements les plus courus!

Vous avez des questions? Le personnel de la billetterie se fera un plaisir de vous informer : 819 820-1000.



Fini le règne de l'enfant-roi

Le retour du balancier vers un modèle parental qui ne blâme ni l'école, ni la télévision.

► KARINE TREMBLAY

Si un enfant éprouve des problèmes, c'est la faute de l'école, puis celle de la télévision, des amis, de la drogue et de tant d'autres choses encore...

Les parents, dans tout ça? Niet! Rien à voir...

Et pourtant!

L'enfant-roi de Benjamin Spock a fait époque, laquelle est maintenant révolue, d'après le psychologue québécois François Dusmenil, qui propose un nouveau modèle parental: le parent responsable pour un enfant équilibré.

«Il y a eu l'éducation très rigide des années 50, puis le *courant Spock* qui voulait que l'enfant s'élève pratiquement tout seul. Le modèle que je présente aujourd'hui table plutôt sur un encadrement parental nécessaire et adapté aux besoins de l'enfant», explique M. Dusmenil.

Cet encadrement, il le voit comme un investissement de la part des parents, qui les rend plus près de l'expérience vécue par leur enfant.

Ainsi, savoir où se trouve petit Luc ou petite Lucie, soigner ses bobos et lui faire à manger, ce ne sont que des rapports de surface, selon François Dusmenil, et des rapports qui ne sont pas suffisants pour éduquer un enfant dans tous les sens du terme.

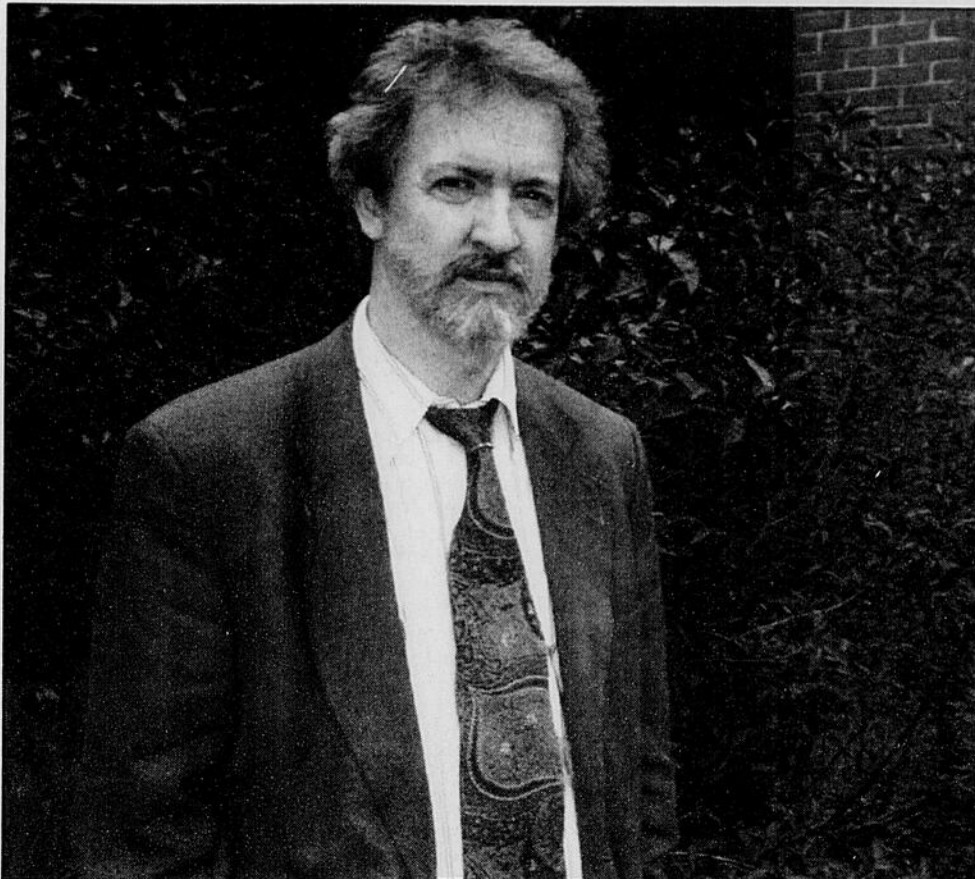
«Les parents font les enfants, soutient M. Dusmenil. Oui, d'accord, ils les conçoivent, mais encore, cette conception doit s'accompagner d'une construction, qui est somme toute assez complexe.»

«Être parent, ce n'est pas si simple que ça, poursuit le psychologue, qui a déjà accompagné plus d'une centaine de parents. Quelqu'un peut être un père, une mère, avoir 12 enfants, mais ne pas être un parent dans tout ce que ça implique.»

Si les règles sont simples, leur application nécessite toutefois pour les parents un investissement de temps, temps qu'ils ne prennent ou n'ont pas toujours.

«Les 10, 15 ou même 18 premières années, l'enfant est dominé par ses impulsions. Les parents doivent donc l'aider à mettre les choses en perspective, avec tout ce que ça implique. Par exemple, si un enfant veut aller se baigner chez un ami qui l'a méprisé la veille, il faut lui faire voir que s'il s'y rend, la peine et l'humiliation qu'il va ressentir seront peut-être pires que s'il s'en prive», explique M. Dusmenil.

Ce dernier ne cache pas qu'une telle attitude d'encadrement prend beaucoup de place dans le quotidien, mais il main-



Imacom, Guillaume Déziel

La technique de «l'après-Spock», c'est ainsi qu'on décrit la pensée du docteur en psychologie François Dusmenil, qui signe avec *Parent responsable, enfant équilibré*, un ouvrage novateur qui heurte certaines des idées qui ont cours dans la société.

tient que c'est la pierre d'assise de l'éducation d'un enfant.

«Et il existe des moments charnières. Pour construire un enfant, il faut, dès ses premières années, ériger les fondations, sur les bases desquelles il sera ensuite plus facile de bâtir.»

À la puberté, trop tard, paraît-il, pour tenter de créer ce lien, si rien n'a été fait auparavant.

«Lorsque les enfants atteignent cette étape de leur vie, les parents ont moins d'emprise, leurs interventions perdent leur impact», assure le psychologue, également auteur, qui a récemment publié le livre *Parent responsable, enfant équilibré*.

Dans cet ouvrage, paru au Québec, se trouvent rassemblées les observations de nombreuses années de pratique, à partir desquelles François Dusmenil a développé sa façon toute personnelle de voir l'éducation.

Car sans l'ombre d'un doute, sa pensée est originale: elle n'hésite pas à heur-

ter certaines des idées qui ont cours dans la société...

Ainsi, Dusmenil considère comme une association simpliste l'idée qui veut que la violence à la télévision explique celle dont font preuve les enfants.

«Dans l'équation qui dit que la violence télévisuelle rend les enfants violents, il manque un chaînon important. Est-ce que les gens deviennent plus amoureux lorsqu'ils voient des gens en amour au petit écran? Bien sûr que non. Alors quand on accuse la télévision de tous les actes violents commis par des enfants, on dérape», explique M. Dusmenil.

Parce qu'on fait des parents une donnée secondaire, comme s'ils n'étaient pas concernés, alors qu'au contraire, ils constituent, selon lui, la donnée fondamentale, le premier paramètre à considérer. Ceci dans l'optique où la présence parentale devrait être une présence qui encadre l'enfant et lui donne les outils nécessaires pour l'aider à se développer en tant qu'individu.

François Dusmenil déplore donc le

laisser-aller dont font preuve certains parents qui acceptent, par exemple, que leur enfant fume de la marijuana à cinq pieds d'eux, alors même qu'ils en désapprouvent la consommation.

«Un parent qui réprovoque la drogue, mais qui accepte que son jeune en prenne à la maison plutôt qu'en cachette, quelque part à la traîne, ça me dérange. J'aime encore mieux qu'un adolescent se drogue dans une ruelle parce qu'alors, il sait très bien que ses parents ne sont pas d'accord avec ce qu'il fait. Il a conscience de transgresser quelque chose.»

En somme, être conséquent. Poser des actes qui traduisent la pensée.

Et, contrairement à ce que la plupart en pensent et en disent, le psychologue québécois ne condamne pas les sanctions physiques.

«Elles sont parfois nécessaires, soutient-il. Il existe des contextes où la punition physique est concevable. C'est une mesure de dernier recours et de contrôle, qui doit être utilisée pour mettre fin à une situation de crise. Les parents qui disent qu'ils ne feraient tout simplement jamais ça, moi je pense qu'ils se lient les mains.»

Quant aux familles éclatées, elles n'entravent pas le développement de l'enfant dans la mesure où, estime-t-il, il est préférable d'avoir un parent équilibré plutôt que deux qui soient tout croches.

«Le problème qui se pose dans les familles monoparentales, surtout, concerne le manque de temps, les soucis et les événements difficiles que vit le parent et qui l'empêchent d'être aussi disponible qu'il le souhaiterait.»

Enfin, la constante remise en question du rôle du père l'horripile. Selon lui, à se questionner là-dessus, on passe à côté de l'essentiel.

«Être un parent, ça transcende le sexe. Il n'y a pas de rôle de père ou de mère; l'important, c'est la présence d'un parent.»

L'ouvrage que signe François Dusmenil - mais surtout l'enseignement qui s'y trouve - annonce peut-être une nouvelle ère de l'éducation. Les éditeurs, emballés par l'ouvrage, ont d'ailleurs annoncé la sortie du livre en France cet automne, soit quelques mois plus tôt que la date prévue. La mention qui apparaîtra sur la jaquette du livre est déjà choisie... *La technique de «l'après-Spock»*, écrira-t-on.

Ce qui n'est pas sans déplaire à M. Dusmenil, qui estime que le développement d'une culture dépend de l'éducation que reçoivent les enfants.

«Même que c'est la base de la santé mentale d'une société», insiste-t-il.

ARCHAMBAULT

LA PLUS GRANDE MAISON DE MUSIQUE ET LIVRES AU QUÉBEC

7 JOURS,
7 SOIRS
MÊME LE
DIMANCHE

La musique... hors du temps



The Fixx
Elemental

15⁹⁹



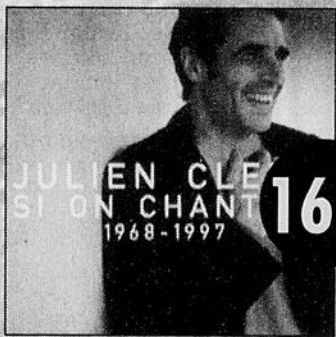
Natalie Imbruglia
Left of the middle

15⁹⁹



Les Colocs
Dehors novembre

14⁹⁹



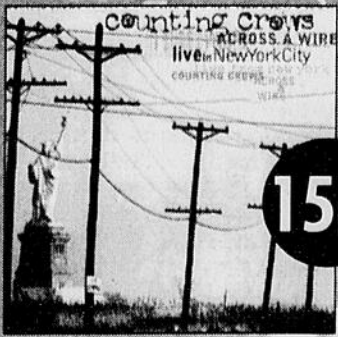
Julien Clerc
Si on chantait 1968-1997

16⁹⁹



The Tragically Hip
Phantom power

15⁹⁹



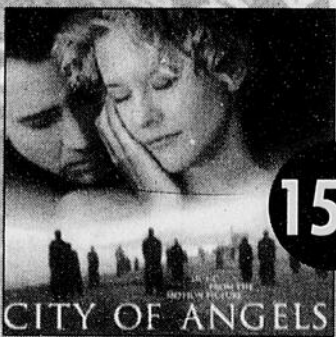
Counting Crows
Across a wire

15⁹⁹



Lynda Lemay
Lynda Lemay

15⁹⁹



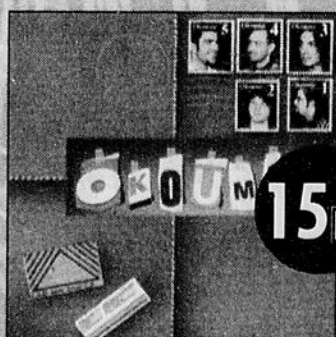
City of angels
Bande sonore du film

15⁹⁹



Colin James
The Little Big Band II

15⁹⁹



Okoumé
Okoumé

15⁹⁹



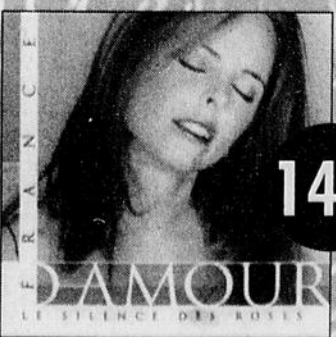
Noir Silence
Piège

14⁹⁹



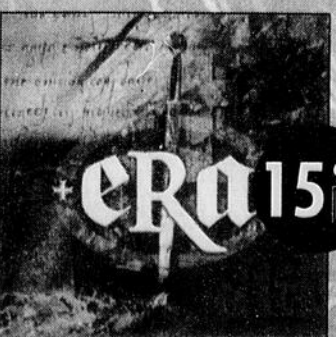
Laurence Jalbert
Avant le squal

14⁹⁹



France D'Amour
Le silence des roses

14⁹⁹



ERA
Era

15⁹⁹



Shania Twain
Come on over

15⁹⁹

Promotion en vigueur jusqu'au 23 août

Comptoir
Admission

330, rue des Érables

46601

Le millénaire des femmes? Vraiment?

Peut-être, répond Marie Malavoy. Parce que l'humanité a trouvé le moyen de s'auto-détruire, il faut voir les conflits d'un autre oeil. Celui des femmes pourrait faire la différence sur l'issue.

► KARINE TREMBLAY

Une phrase lancée en point d'interrogation... Le troisième millénaire, on dit qu'il sera celui des femmes? Vraiment?

«Peut-être, ou du moins une période où elles seront probablement plus présentes. Parce que dès lors qu'on a trouvé la façon de se détruire, en tant qu'humanité, il faut voir sur un autre tableau. Sans doute que les femmes, en se mêlant à la partie, vont contribuer à faire une différence», pense Marie Malavoy.

Députée de Sherbrooke depuis 4 ans, elle avance dans des sillons qu'elle avait déjà commencé à tracer, lors de son passage (qui dura quand même 17 ans) à l'Université de Sherbrooke, où elle fut la doyenne de la faculté des Lettres et Sciences humaines. Elle y institua le tout premier certificat d'études sur les femmes.

Féministe convaincue, Marie Malavoy. Féministe dans le sens large du terme, qui veut trouver une façon de repenser le monde, en le décloisonnant et en faisant tomber les barrières de toutes natures.

«Pour moi, le féminisme comprend deux dimensions. D'abord, le plus apparent, qui vise à s'assurer que les droits des femmes sont respectés, dans tous les domaines. Ensuite, le sens plus profond que j'y vois est que, dans l'ensemble de l'univers, femmes et hommes doivent partager tous les grands enjeux pour faire évoluer le monde.»

L'un des plus grands défis parmi ceux qui s'esquissent, selon Mme Malavoy, consiste à reconnaître l'apport des femmes dans les pays moins développés.

«Parce que c'est le ferment du changement. Dans les pays en voie de développement, les femmes ont réalisé plusieurs bons coups, je pense au microcrédit, par exemple, qui a permis à plusieurs d'entre elles de sortir d'une certaine misère.»

Est-ce à dire qu'ici c'est la complète égalité des sexes?

Certes non. Plusieurs gains ont été faits, mais des gains fragiles, qui n'ont rien d'absolu. Parce qu'en période difficile s'observe une tendance à vouloir ramener les femmes à la maison.

«Pendant la deuxième guerre mondiale, par exemple, les femmes ont travaillé dans les usines. Mais dès la fin du conflit, on les a bien vite invitées à retourner à la maison et... ce fut la grande époque de la femme au foyer. Cette même tendance à vouloir ramener les femmes à la maison revient lors de périodes difficiles, par exemple lorsque le marché de l'emploi vit des soubresauts.»

Il reste que les femmes ont investi plusieurs sphères d'activité et que, de plus en plus, elles occupent des postes de direction. En politique, elles se font sans cesse plus nombreuses, même si, à l'instar de certaines autres professions, c'en est une où on ne célèbre pas le règne de la facilité.

Le siège de députée que Marie Malavoy occupe, par exemple, lui impose un horaire extrêmement changeant et de nombreux déplacements, exigences qui rendent difficile la conciliation du travail et de la vie familiale.

«C'est un métier fait d'impondérables, de conditions qu'on doit accepter d'entrée de jeu», confirme Mme Malavoy.

Conditions qui pèsent plus lourd, à certains moments de la vie...

Un bref recul dans le passé. L'offre avait surgit, Marie Malavoy était dans la trentaine, à l'époque. Elle aurait pu tenter le coup, mais il n'en valait pas la chandelle, avait-elle jugé à ce moment. Mère de jeunes enfants, elle n'envisageait tout simplement pas le mode de vie que supposait une carrière en politique.

La différence, entre hommes et femmes, est sur ce point manifeste. Questions et concessions mijotent dans la tête des femmes, qui ne sont pas prêtes à tout sacrifier - principalement la vie de famille et les enfants - pour un poste, aussi alléchant soit-il. Les hommes, eux, s'avèrent généralement plus à l'aise, si la question effleure leur pensée, elle n'entrave généralement pas leur décision.

Un écueil? Peut-être... Mais pour y remédier, il faudra jouer sur deux tableaux. D'accord, celui des femmes, mais aussi celui des hommes. Parce que si la famille devenait une préoccupation égale pour les deux sexes, cela supposerait un plus juste équilibre, pour chacun, entre travail et vie familiale.

«Car les hommes souffrent aussi de cette situation. Plusieurs d'entre eux, trop pris par leur boulot, passent à côté de l'enfance et de l'adolescence de leurs enfants, l'âge où on tisse des liens forts et où s'installe la complicité», mentionne Mme Malavoy, qui note quand même quelques changements dans l'air du temps, qui sont peut-être annonciateurs d'une nouvelle époque.

Par exemple?

«Un gain, à l'Assemblée nationale: l'abolition du travail de nuit, qui se voulait une stratégie parlementaire, mais qui était harassante plus qu'autre chose. Les femmes ont déploré cette façon de faire et aujourd'hui, cela ne se fait plus. C'est mieux pour tout le monde.»

La gent féminine constitue désormais 21 % des membres de l'Assemblée nationale et, semble-t-il, la différence se fait sentir.

Les femmes députées sont un apport important pour le gouvernement, estime Mme Malavoy. Partant du principe qu'elles ont une vision autre que celle de leurs collègues masculins, en raison d'un vécu relativement différent, elles apportent de nouvelles perceptions qui permettent de faire avancer des dossiers qui se retrouveraient peut-être, autrement, en dessous de la pile...



Députée de Sherbrooke, Marie Malavoy se dit une féministe convaincue, dans l'optique où elle considère le féminisme comme une façon de repenser le monde, qui laisse sa juste place à chacun, hommes et femmes.

«Si je pense à la question de l'équité salariale, par exemple, il est clair que les femmes ont marqué des points dans ce dossier. Les hommes étaient d'accord avec l'idée et le principe, mais jusqu'alors, ils estimaient que la société n'en avait pas les moyens, en raison de tout le contexte de rationalisation économique. Les femmes sont arrivées, ont mis le dossier sur la table, reçu l'appui de collègues masculins... et c'est comme ça que s'opèrent les changements.»

Des changements, il y en a eu. Mais il en faudra d'autres: à l'heure actuelle, il n'existe pas encore de clauses prévues pour remplacer les députées qui sont enceintes...

Le plafond de verre

Très peu de sièges de direction sont occupés par des femmes. Mais de plus en plus, celles-ci refusent de renoncer à leur carrière ou à leur famille.

► KARINE TREMBLAY

Mille neuf cent soixante-huit, une année, une époque. Date fétiche au Canada, en Grande-Bretagne, en Italie, aux Pays-Bas, en Suisse et en Australie, où s'organisent les premières réunions de groupes féminins, marquées par de nombreuses actions, déclarations et manifestations symboliques.

Trois décennies plus tard, les femmes sont sorties de la maison et ont investi à peu près tous les domaines professionnels. Peu de secteurs leur résistent encore.

Est-ce à dire que l'égalité et l'équité tant souhaitées sont atteintes?

Pas tout à fait...

D'accord, l'avancée est bel et bien là. Notable, tangible, mais incomplète. Parce qu'il existe ce mur, ce plafond de verre que les États-Unis des années 1970 ont identifié comme étant les barrières invisibles et artificielles qui, résultant des idées préconçues de la société, empêchent les femmes d'accéder à des postes de haute direction.

Encore aujourd'hui, le plafond de verre agit. À preuve, moins de cinq pour cent des sièges de haute direction d'entreprise sont occupés par des femmes et ce, à l'échelle de la planète.

«Ce n'est plus l'ouverture au marché du travail qui bloque l'ascension des femmes au plan professionnel, mais bien les exigences du marché du travail qui sont incohérentes avec les exigences familiales», constate la chercheuse en sociologie Romaine Malenfant, qui oeuvre au sein d'une équipe de recherche rattachée à l'Université Laval et au Centre de santé publique de Québec.

Étape importante dans la vie des femmes, la maternité devient parfois un obstacle sur le plan professionnel. La conciliation travail-grossesse demeure particulièrement difficile parce qu'il existe beaucoup de résistance de la part des milieux de travail.

«Tant que la grossesse ne modifie pas les horaires de travail ou les disponibilités de la travailleuse, l'employeur ne dira rien, mais du moment que tout ça change un peu, alors les problèmes surviennent, tissés de petites frictions et d'incompréhension», note Mme Malenfant.

Selon cette dernière, le premier pas, l'agent de changement pour toute entreprise, est d'abord de vouloir. Accepter que ses employés, hommes et femmes, n'aient pas seulement une vie professionnelle, mais aussi une vie familiale et sociale, avec toutes les responsabilités que cela suppose.

«Lorsque les entreprises gèrent leur affaire de façon plus humaine, alors une étape importante sera franchie, assure Mme Malenfant. C'est une question de temps, ça va venir, mais pour faire bouger les choses, il faut que les travailleurs et les travailleuses fassent entendre leurs revendications. Et que les responsabilités familiales soient équitablement partagées entre les conjoints. Encore en 1998, on reporte trop souvent le poids des obligations familiales sur le dos des femmes.»

Optimiste, Mme Malenfant l'est. Parce que les récents témoignages qu'elle a recueillis lui démontrent que l'esprit de changement germe.

«Les réponses des jeunes femmes sont différentes de celles qu'elles nous donnaient il y a quelques années, alors qu'elles parlaient de l'exercice d'une profession au détriment de la maternité. Aujourd'hui, elles ne veulent sacrifier ni l'une ni l'autre. Elles critiquent beaucoup le type de société qui rend difficile la conciliation des deux et elles veulent faire changer les choses.»

Changer les choses ou du moins trouver un équilibre; une harmonie entre les divers pôles de la vie qui serait satisfaisante pour les femmes, mais aussi pour les hommes.

Pionnière du monde des affaires, Nicole Beaudoin donne raison à Mme Malenfant: lors de ses débuts professionnels, elle s'était promis de respecter cet équilibre.

«Je voulais réussir à la fois ma vie familiale et ma vie professionnelle et j'y suis parvenue. J'ai d'abord occupé un poste de secrétaire... pendant neuf mois! Déjà, je savais que je voulais être la patronne!», affirme-t-elle.

Travaillant à temps plein et prenant soin de ses trois enfants, Mme Beaudoin a donc décidé de suivre des cours du soir en comptabilité, afin d'obtenir une formation qui lui ouvrirait les portes du domaine professionnel qu'elle lorgnait: les finances.

«J'aimais ce secteur d'activité. Je savais que c'était un monde d'hommes, mais loin de me décourager, ça m'a motivé. Cette situation m'apparaissait comme un défi à relever», raconte Mme Beaudoin.

Défi stimulant, peut-être, mais qui n'en était pas moins semé d'embûches.

«Moi, je ne m'imposais pas de limites, mais je sentais la pression autour: je devais bûcher plus que mes collègues masculins parce que j'avais à faire mes preuves, c'est-à-dire être compétente sans cumuler trop d'erreurs... Ce fut parfois difficile de m'imposer comme femme, mais je pense qu'il faut avant tout rester soi-même, miser sur ses forces et ne pas abandonner.»

Vingt ans plus tard, elle aura occupé plusieurs postes de direction, dont celui de vice-présidente du secteur des finances de Via-Rail.

Aujourd'hui, la compagnie dont elle est propriétaire depuis quatre ans aide d'autres femmes aux commandes à naviguer dans les eaux de l'entrepreneuriat: Nicole Beaudoin est en effet à la tête du Réseau des femmes en affaires du Québec, entreprise qui compte plus de 3000 membres disséminées partout à travers la province.

«Au Réseau, les femmes viennent chercher de l'information sur divers sujets, par exemple sur les lois et les taxes. Elles y trouvent aussi de la formation et des contacts qui peuvent être fort utiles. Et puis il y a l'entraide entre les membres, qui permet de briser la solitude que peuvent ressentir les femmes en affaires.»

Mais déjà, selon Mme Beaudoin, la solitude est moins lourde à porter. D'autres femmes sont passées, qui ont ouvert la voie et qui ont donné l'exemple du «oui c'est possible». S'il reste encore du débroussaillage à faire, le plus gros des terres hostiles a déjà été défriché. Le reste? Une question de temps.

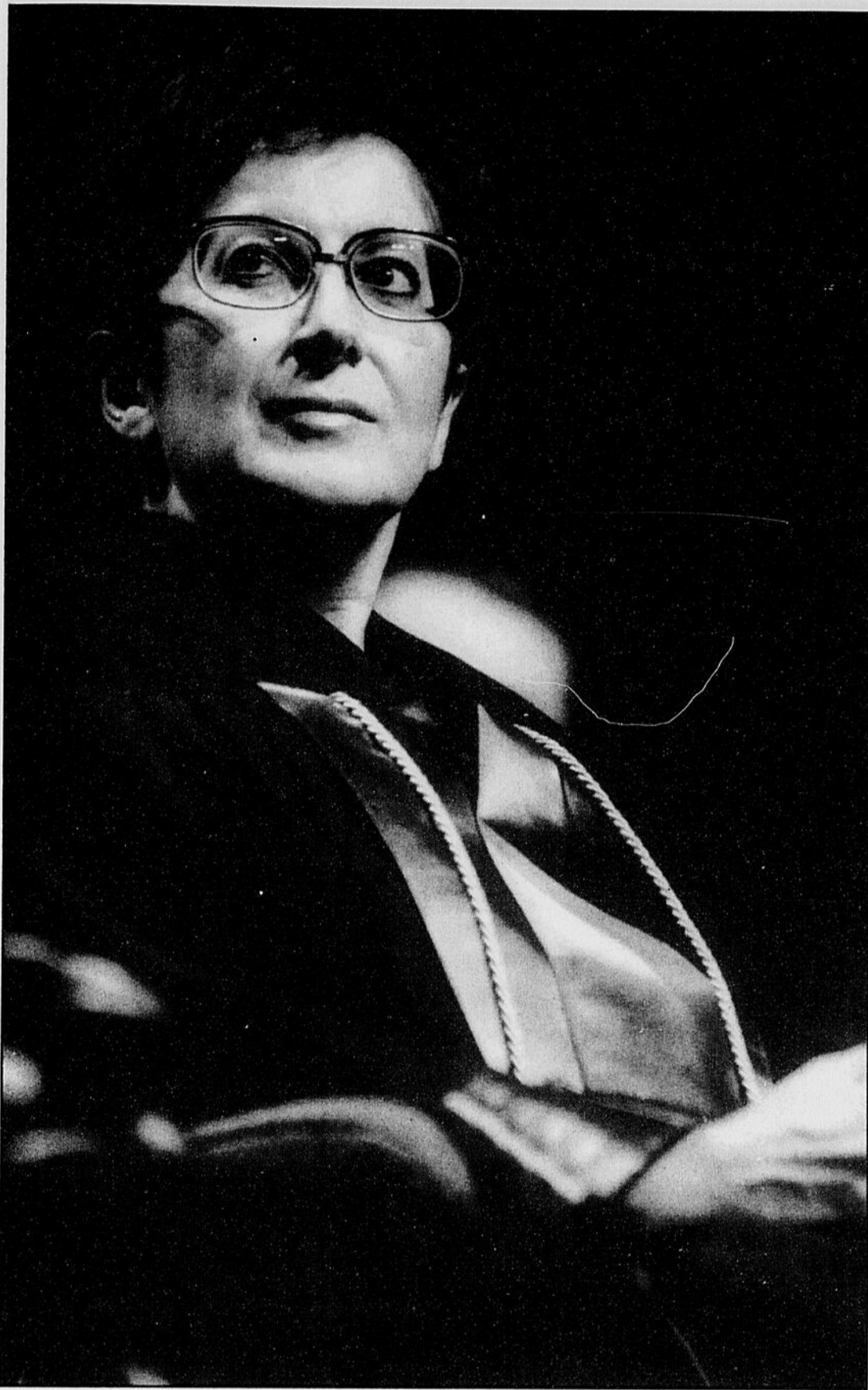
«Et c'est bien du moins. Les femmes représentent la moitié de la matière grise de la population. Si on ne s'en sert pas, il me semble que la société passe à côté de quelque chose...», remarque Mme Beaudoin.



«Je voulais réussir à la fois ma vie familiale et ma vie professionnelle et j'y suis parvenue. J'ai d'abord occupé un poste de secrétaire... pendant neuf mois! Déjà, je savais que je voulais être la patronne!», affirme Mme Nicole Beaudoin.

Femme de défis

«Ça fait des années que je le répète, il n'y a pas de façon de diriger qui soit masculine ou féminine, il n'y a que des manières efficaces», affirme Lise Bissonnette.



Après avoir remis le quotidien *Le Devoir* sur ses rails, Lise Bissonnette quitte la chaise de directrice qu'elle y occupait depuis huit ans pour s'attaquer à un nouveau défi: la présidence de la Grande bibliothèque de Québec.

► KARINE TREMBLAY

«Il faut essayer encore une fois. Je ne suis pas naïve, mais je serai certainement la dernière à ne pas croire que *Le Devoir* peut survivre.»

Ces propos, c'est Lise Bissonnette qui les tenait au journaliste de *La Presse*, Richard Fortin, le 13 juin 1990 exactement, soit deux semaines à peine avant qu'elle ne prenne officiellement la direction du quotidien *Le Devoir*.

Huit ans ont passé depuis. Huit ans pendant lesquels la directrice du *Devoir* a «fait ce que dois»... et a réussi son pari: non seulement *Le Devoir* est-il remis sur ses rails, mais il a atteint une vitesse de croisière que plusieurs croyaient impossible tant la situation était critique au moment de l'entrée en scène de Mme Bissonnette.

C'est donc, sans aucun doute, avec la satisfaction du «devoir» accompli que la directrice referme les portes de ses bureaux de la rue De Bleury, le 10 août dernier, afin d'ouvrir celles de la Grande bibliothèque de Québec, dont elle est désormais présidente.

Un nouveau défi, pour l'Abitibienne de naissance, qui confiait, alors qu'elle était encore dans sa chaise de directrice du *Devoir*, que la vie avait été pour elle, jusqu'à maintenant, une enfilade de défis relevés avec tout l'aplomb du «pourquoi pas».

Passé froid aux yeux, Lise Bissonnette; une battante comme il s'en trouve peu, alors même qu'elle admet qu'il n'en a pas toujours été ainsi.

«Au départ, je n'étais pas une fille foncée. Le seul lieu où je m'autorisais à avoir du front, c'est lorsque j'écrivais mes papiers. Parler dans une réunion, par exemple, me glaçait les sangs. Sans souffrir d'une timidité maladive, disons que j'étais d'une timidité très forte. Heureusement, j'ai eu la chance de rencontrer quelqu'un qui m'a poussé à avancer. Avec le temps, j'ai appris à me faire confiance. C'est une chose sur laquelle j'insiste beaucoup: la timidité, on peut la surmonter.»

Preuve à l'appui...

«Je me souviens d'une certaine émission de télévision où je devais discuter avec l'arrogant ministre de l'Éducation de l'époque, François Cloutier. Morte de peur que j'étais, j'osai à peine poser trois ou quatre questions. Aujourd'hui, je fais de la télévision comme je respire.»

Des obstacles à dépasser, en somme. D'abord les siens, ceux qu'on dresse soi-même sur son chemin, puis ceux qui sont extérieurs à sa personne.

Ceux-là aussi, Lise Bissonnette a connu. Parce que la rédactrice en chef qu'elle fut au *Devoir* de 1981 à 1986 eut parfois à défendre sa position.

Seule tête féminine dirigeante parmi une cohorte d'hommes, elle se buta à l'attitude disons «non coopérative» de cer-

tains collègues.

«Juste convoquer une réunion à mon bureau pour la planification du journal du lendemain suscitait des grommellements», se souvient Mme Bissonnette.

Elle le concède elle-même, ces années ne furent pas faciles. Parce que tissées de constants affrontements avec quelques collègues de travail masculins, qui y allèrent de confrontations tantôt subtiles... et tantôt criantes. Comme ce matin où Lise Bissonnette découvre, en même temps que ses lecteurs, une Jane Fonda plus sensuelle que gymnaste qui s'étire allègrement en page une du *Devoir*. De quoi avaler son café de travers...

«En une! Non mais vous rendez compte! J'étais bleue, non pas par prudence, mais parce que cela ne correspondait pas du tout avec la classe du journal. Les appels et les plaintes, c'est moi qui les ai reçus. Je peux vous dire que cette journée-là, les «gars» se sont fait parler. Je suis convaincue qu'ils n'avaient pas agi de mauvaise foi, mais c'était comme s'ils se livraient à une bataille sourde, constamment.»

Cette attitude mutine, toutefois, Mme Bissonnette estime qu'elle date d'une autre époque. Comme si les dix dernières années avaient engendré des progrès énormes du côté de l'évolution des mentalités.

C'est du moins ce qu'elle a ressenti lors de son retour dans la boîte du *Devoir*, en 1990, après quatre années passées hors de ses murs.

La rédactrice en chef qu'elle était en 1986 avait en effet décidé de s'aérer un peu de ce journal où elle baignait depuis 1974, y étant entrée dès la fin de ses études, après avoir affiné sa plume sur les bancs de l'école et dans les pages des journaux étudiants dans lesquels, déjà, se fleurait le parfum journalistique de celle qui possède la flamme du métier.

Plus nombreuses de nos jours, les femmes journalistes ne sont toutefois pas légion... Et elles se font encore plus rares dans les postes de haute direction.

Celle qui est devenue l'une des premières femmes gestionnaires dans le domaine médiatique pense cependant que ce n'est qu'une question de temps avant que les femmes ne soient davantage présentes dans des postes comme le sien.

A savoir si cette situation entraînera d'importants changements dans la façon de faire rouler les affaires, Mme Bissonnette répond qu'elle ne croit ni à un style féminin ni à un style masculin de gestion.

«Ça fait des années que je le répète, il n'y a pas de façon de diriger qui soit masculine ou féminine, il n'y a que des manières efficaces. Mon style à moi, on a souvent dit qu'il était ferme, mais chose certaine, je ne crie jamais après qui que ce soit. Le rôle d'une personne dirigeante, tel que je le vois, c'est d'abord de décider par où s'en va le bateau et ensuite de prendre les moyens pour naviguer dans la bonne direction.»

Une battante au pouvoir

Pauline Marois a tracé sa voie à travers un univers résolument masculin. «J'ai le sentiment que je suis arrivée à cultiver mon instinct de carrière sans, pour autant, me renier moi-même.»

► KARINE TREMBLAY

D'abord, lutter contre soi-même. Pour se tailler une place de choix dans un poste de direction, telle est la bataille que les femmes doivent auparavant mener.

«Parce que de nous-mêmes, on a de la difficulté à se projeter. Lorsque se présente un nouveau défi, la question qui vient spontanément c'est: est-ce que je vais être capable?», soutient la ministre de la Famille et de l'Éducation, Pauline Marois, qui cite en cela son propre exemple, elle qui est pourtant une battante.

«Oui, j'ai moi-même eu cet «avatar», confirme-t-elle. C'est-à-dire que je me suis questionnée à savoir si j'avais les compétences nécessaires pour remplir de telles fonctions. J'ai foncé malgré tout, mais j'avais, à l'époque, le sentiment qu'il fallait que j'en fasse plus.»

Plus que ses confrères masculins, plus pour se prouver à elle-même, et aux autres, qu'elle était capable de relever ce défi: la politique... Un monde en vase clos, qui s'ouvre de plus en plus, aux femmes, mais qui constituait, lors de ses débuts dans le domaine, un milieu très majoritairement composé d'hommes.

Au travers de cet univers résolument masculin, il fut parfois difficile de s'imposer, contexte oblige.

«La solitude fut difficile à vivre. Parce que les hommes avaient leur réseau de connaissances bien organisé, duquel les femmes ne faisaient pas nécessairement partie. Par la force des choses, nous étions plutôt isolées dans un groupe d'hommes.»

Et pourtant, le Canada est l'une des seules législations au monde où les femmes sont si nombreuses; il n'y a que l'Europe du nord qui devance le pays.

De l'avis de Pauline Marois, l'apport des femmes en politique est notable.

D'abord, soutient la ministre, elles ont amené avec elles certaines préoccupations humaines et sociales davantage axées sur des réalités vécues au quotidien.

«Et, peut-être parce que nous donnons la vie, nous sommes plus critiques face aux situations d'agression et de violence. Dans notre façon de résoudre des problèmes, aussi, nous sommes davantage portées à faire des compromis plutôt

que de miser sur l'affrontement», estime Mme Marois.

La bannière du pouvoir, toutefois, n'attire pas nécessairement les femmes. L'équation qui veut que «le pouvoir absolu corrompt absolument» refroidit encore les ambitions de certaines...

«Pourtant, il y a moyen de faire des compromis, sans compromission. Personnellement, j'ai le sentiment que je suis arrivée à cultiver mon instinct de carrière sans, pour autant, me renier moi-même.»

Parmi les réalisations de Mme Marois en politique, l'une des plus récentes concerne les politiques familiales; une réforme récemment implantée qui l'enchantait tout particulièrement parce que, justement, elle permet aux femmes de délaisser le foyer, dans une certaine mesure.

«Cette réforme, c'est un vieux rêve des années 80. Les nouveaux programmes implantés donnent un plus grand accès à des services de garde à coût moindre ainsi qu'à des congés parentaux. Ça peut faciliter de beaucoup l'intégration des femmes sur le marché du travail, parce qu'on leur donne les moyens de se libérer de la maison.»

N'empêche, du chemin, il en reste encore à faire...

On ne crie plus le féminisme avec autant de force et de vigueur qu'à une certaine époque, mais les jalons qu'il a gagnés ne l'ont pas encore conforté au seuil d'équité parfaite qu'il réclamait.

Ce qu'il faudra atteindre?

«L'égalité devant les couches et les fourneaux», répond tout de go Mme Marois.

Parce que sinon, on projette les femmes aux commandes dans des postes qui sont incompatibles avec leurs responsabilités familiales, ces responsabilités qui devraient pourtant être partagées...

«En tant que société, on est encore convaincu que les enfants, par exemple, sont la responsabilité des femmes. On se demande comment elles font pour allier



La ministre de la Famille et de l'Éducation, Pauline Marois, estime qu'un temps viendra où les femmes seront présentes.

vie professionnelle et vie familiale, alors qu'on ne se pose même jamais cette question pour les hommes. On devrait, pourtant.»

Parce que la libération de la femme passe réellement par le dégageant des tâches ménagères, selon Mme Marois.

«Et elle est en bonne voie de devenir, parce que même si nos filles ne se définissent pas comme des féministes, elles font preuve d'une certaine assurance, cette assurance avec laquelle tout commence.»

Encore là, cependant, il reste un certain nombre d'étapes à franchir, tendre

vers davantage d'équilibre. Si le retour du balancier s'effectue en sens inverse, nous n'en sortons pas plus gagnant.

«Ce que je ne souhaite surtout pas, c'est qu'on en vienne à un renversement de la situation, au détriment des hommes, cette fois», note la ministre.

Déjà, certains faits la désolent. Que les garçons décrochent davantage que les filles à l'école, par exemple, la laisse perplexe.

«Ce sur quoi il faut miser, c'est que les uns et les autres trouvent leur place, marchent côte à côte, et non les uns derrière les autres», résume-t-elle.



8 visions pour un monde meilleur



Ma vision d'un monde meilleur est un monde où chaque enfant, chaque femme et chaque homme serait respecté dans son intégrité physique, psychologique et spirituelle et aurait la chance de développer son potentiel.

Dans ce monde, les richesses seraient réparties de façon plus équitable; le pouvoir serait près de la population et toute décision gouvernementale serait prise en considérant son impact sur l'environnement.

Dans ce monde, l'égalité entre les sexes et les races se vivrait harmonieusement; la violence n'aurait aucune place.

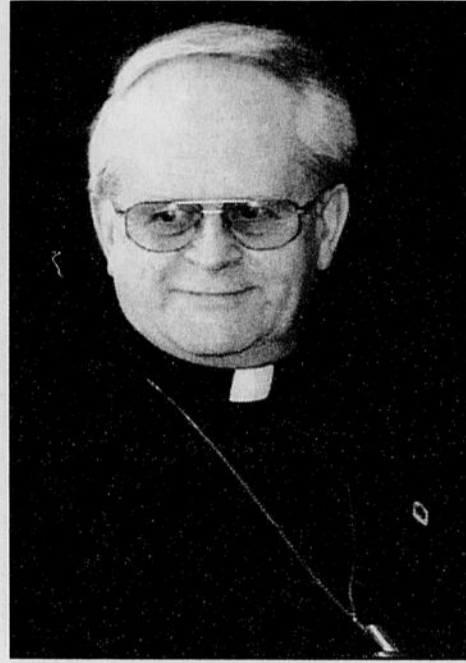
Un monde meilleur serait un monde d'où on entend monter un hymne à la joie au coucher du soleil...

Ginette Noël



Ma vision d'un monde meilleur serait que les technologies médicales soient conjointement associées à l'humanité. Déjà, nous pouvons sauver des vies et alléger les souffrances physiques mais qu'en est-il de la détresse mentale? Les patients ayant une meilleure relation avec le monde de la santé pourraient collaborer davantage à leur guérison et au succès de l'équipe médicale. Par le fait même, nous aurions une société en santé.

Sandra Turmel



Un monde meilleur serait un monde plus calme, plus serein et moins bruyant. Ce serait un peu le monde que nous cherchons pour nos vacances.

Les relations entre les personnes seraient marquées par la confiance, et non la suspicion.

Ce serait un monde d'amour et de paix.

Je connais quelqu'un qui nous a laissés une vision d'un monde meilleur.

C'est Jésus-Christ et son projet, c'est l'Évangile.

Mgr André Gaumond



C'est à la fois un souhait et un message d'espoir. Le souhait de voir les adultes de notre temps se comporter comme tel, en se responsabilisant face à leurs enfants. Le souhait de voir les valeurs fondamentales de respect, de coopération et de partage refluer les jardins du monde. Espoirs d'enfants dans un monde trop grand pour eux et espoir d'amour comme message universel. Souhait de pouvoir enfin convaincre les adultes d'aujourd'hui et ceux de demain que l'apparence n'est rien et que seul compte, en fait, la bonté du cœur et la beauté du geste, celui que l'on donne sans chercher de retour et celui qu'on évite, de peur de blesser. Que le 21^e siècle soit spirituel ou qu'il ne le soit pas, c'est une question de vouloir et non de pouvoirs.

Thérèse Rochette



A 500 jours du troisième millénaire, ma vision d'un monde meilleur repose sur notre capacité comme société à donner de l'espoir aux jeunes en ces temps marqués au sceau de l'insécurité. Un monde meilleur suppose avant tout la lutte au chômage, à la pauvreté, ces racines du décrochage social dont des milliers de jeunes sont les victimes, dont l'école subit quotidiennement des assauts. L'heure est au coup de cœur collectif! N'y a-t-il pas plus beau projet pour l'an 2000 que de placer les besoins des jeunes au premier rang de nos préoccupations sociales?

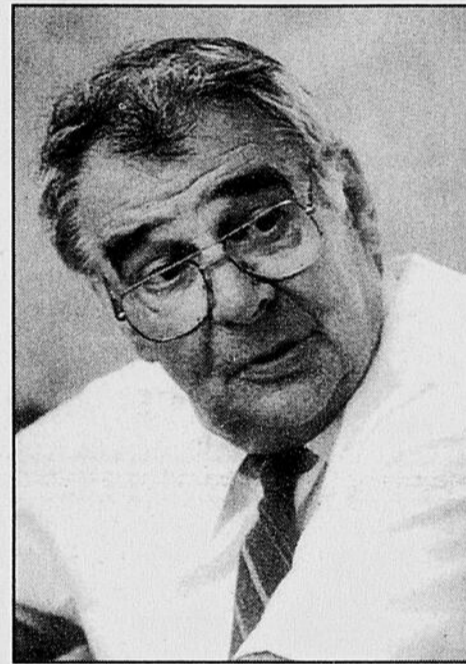
Diane Drouin



A Sherbrooke, le travail de rue et de milieu a des retombées positives dans diverses composantes de la vie des jeunes et du milieu mais il n'est pas reconnu officiellement, à l'instar d'autres régions du Québec et de plusieurs pays, comme une forme d'intervention complémentaire au réseau jeunesse. En ce sens, le choix de dégager des ressources en faveur de la pratique du travail de rue pour rejoindre les jeunes hors-réseau, démontrera la capacité et la volonté de tous de lutter réellement contre l'exclusion et la pauvreté. C'est une question de cœur... et de raison.

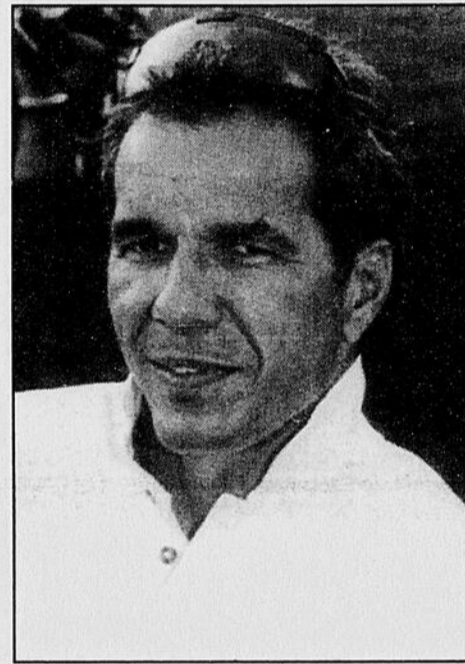
Michèle Boissinot

Coalition pour le travail de rue



Ils seront nombreux et variés les bons vœux qu'on formulera à l'occasion de l'avènement de l'an 2000! En effet, qui ne souhaite voir venir une nouvelle ère de paix, de justice, de solidarité, de bonheur? Cependant, aucune de ces belles choses ne viendra plus demain qu'elle n'est venue hier, si le cœur de l'homme n'est pas transformé: «Si le Seigneur n'édifie lui-même la demeure, c'est en vain que peinent ceux qui la bâtissent.»

Desève Cormier



Peu importe le domaine où l'on s'entraîne, si on s'entraîne, on devient bon. Il y a toujours un prix à payer pour réussir.

Un monde meilleur est un entraînement à:

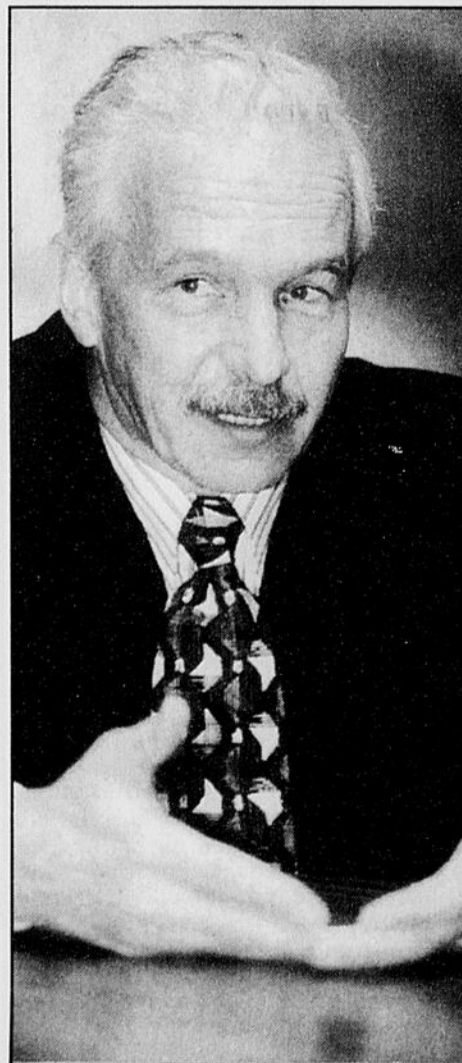
- Regarder le positif au lieu du négatif
- Apprendre à s'aimer pour aimer les autres
- A vivre au lieu de survivre
- Entrer dans la parade au lieu de regarder passer la parade.

Facile à dire: une journée à la fois! Ces 24 heures qui sont une grande richesse et aussi à mes yeux la seule vraie justice.

Bon courage!

André Viger

Santé et bien-être: de grands défis pour le 3^e millénaire



La santé, dans toutes ses dimensions, et le bien-être de la population, demeureront sans contredit une préoccupation majeure du prochain millénaire.

Alors que nous assistons à un vieillissement accéléré de nos populations et que, selon nos données, en l'an 2016 les 65 ans et plus constitueront en Estrie 20% de la population totale, l'espérance de vivre longtemps et en bonne santé est un défi personnel et collectif constant.

Le prochain siècle s'annonce certes prometteur au plan des développements technologiques et de l'innovation médico-pharmaceutique. Il n'y a qu'à penser à la télémédecine et ses réseaux de communication instantanée et à cette nouvelle médecine moins invasive et privilégiant au maximum les chirurgies d'un jour. Et que dire de la prévention, cette médecine de demain qui donne à l'individu le pouvoir de conserver la santé par de bonnes habitudes de vie et un environnement sain.

Au plan des soins et services à domicile, nous verrons une intensification des initiatives de tout ordre, afin de répondre à la demande croissante d'un support à la vie en milieu naturel. L'objectif de doter chaque secteur du territoire d'une gamme de services de base accessibles et de qualité sera définitivement en tête de nos priorités. L'engagement social et communautaire viendra souder les contributions locales.

Les jeunes et leurs familles nous interpellent. En effet, il n'est pas évident que les problèmes sociaux vécus par les jeunes et leurs familles ne présenteront pas des défis beaucoup plus grands que ceux du vieillissement. Violence, décro-

chage, toxicomanie, suicide ne sont que quelques-uns des symptômes des difficultés d'adaptation que pose notre société. Saurons-nous nous investir suffisamment pour agir sur les problèmes qui sont source de profonds maux sociaux pour la personne, sa famille et même nos communautés?

A titre de directeur général de la Régie régionale de la santé et des services sociaux de l'Estrie, je suis, de plus, très préoccupé par le phénomène grandissant de la marginalisation d'une partie importante de nos populations caractérisées par la pauvreté, le non-emploi, l'analphabétisme et toutes autres formes d'exclusion sociale.

La société de demain nous lance de nombreux défis au plan de la sauvegarde de notre qualité de vie. Nous devons d'abord nous assurer de politiques publiques saines qui réduisent les écarts entre les riches et les pauvres et qui garantissent l'accessibilité aux services de santé et aux services sociaux pour tous. Nous devons réitérer nos services de santé et aux services sociaux pour tous. Nous devons réitérer nos croyances dans la famille et la jeunesse comme fondements de nos solidarités humaines. Nous devons, c'est une évidence, assurer un virage environnemental plus radical au profit d'un futur viable.

Nous devons aussi et surtout développer ce que j'appellerai la «transresponsabilité», c'est-à-dire ce sentiment que nous sommes concernés par tout ce qui nous entoure, de notre environnement immédiat jusqu'aux frontières les plus lointaines: les problèmes socio-économiques de nos communautés locales et régionales, le partage de la richesse et

«Nous devons nous assurer de politiques publiques saines qui réduisent les écarts entre les riches et les pauvres et qui garantissent l'accessibilité aux services de santé et aux services sociaux pour tous.»

de tous les types de ressources, même au plan mondial. Des alliances nouvelles devront se dessiner pour agir sur nos conditions de vie et celles de la communauté internationale.

Il faut nous ouvrir, à partir de nos vécus quotidiens, aux réalités locales mais aussi régionales, nationales et mondiales. La «transresponsabilité» doit, au tournant des années 2000, nous inciter à prendre conscience de la portée de nos véritables engagements à ces différents niveaux.

Jean-Pierre Duplantie
Directeur général
Régie régionale de la santé et
des services sociaux de l'Estrie

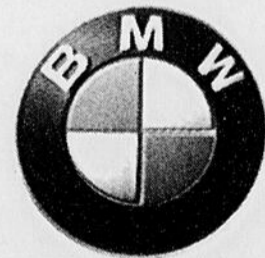
Le roadster BMW... La vraie liberté!



À 599\$* par mois, la BMW Z3i 2.8 L donne encore plus de tonus à vos escapades estivales. Pourquoi aller contre nature et résister plus longtemps au véritable plaisir de conduire? Ergonomie, maniabilité et conception de pointe signées **BMW**... Les chroniqueurs sont unanimes: cette année la tendance est au sport.

Concessionnaire
Autorisé BMW

Suprem Automobile



Le plaisir de conduire

4620, boulevard Bourque
Rock Forest (Québec) J1N 2A8
Téléphone (819) 821-9272

MENSUALITÉS

599\$

BMW Z3i 2.8 L

L'équipement illustré n'est pas disponible pour tous les modèles. *Les mensualités sont de 599\$ pour une Z3i 2.8 L 1998 (PDSF: 57 735\$). L'exemple tient compte d'un contrat de 36 mois, conditionnellement à l'approbation de crédit, avec versement initial ou valeur de reprise de 5999\$. Les taxes sont en sus. La préparation et le transport sont inclus. L'offre est conditionnelle à la disponibilité des véhicules. Consultez le concessionnaire pour obtenir tous les détails. La livraison doit avoir lieu au plus tard le 30 septembre 1998. Cette offre ne peut être jumelée à aucune autre.

BMW Canada Inc., «BMW, le logo «BMW» et «Le plaisir de conduire» sont des marques de commerce de BMW AG, utilisées sous licence par BMW Canada Inc.

Visitez notre site Web: www.bmw.ca



Partir en mission... au Québec

Huit jeunes sur dix ne croient pas en Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Autant sont convaincus du pouvoir de réincarnation. Les religieux repartent en mission pour convertir le Québec.



PIERRE
ST-JACQUES

« Il ne faut pas se le cacher, à l'aube de l'an 2000, le Québec redevient véritablement une terre de mission... et les signes pour le démontrer sont nombreux. »

Michel Ayotte, vicaire épiscopal et coordonnateur général de la pastorale dans le diocèse de Sherbrooke, n'a pas sourcillé quand on lui a posé la question.

Le plus évident de tous les signes est que les églises sont vides.

« Au début de l'été, j'ai célébré l'eucharistie dans une paroisse et il n'y avait pas un seul enfant dans l'église. Dans la phase préparatoire au synode de l'Église de Sherbrooke, nous avions invité des jeunes à répondre à un questionnaire. Les pourcentages recueillis sur certaines questions sont également révélateurs de la terre de mission que redevient le Québec. »

Plus de 1000 jeunes, âgés de 12 à 17 ans, ont participé au sondage. Vingt-cinq pour cent d'entre eux vont encore à l'église mais pas tous les dimanches; 35 pour cent prient de temps en temps, six pour cent jettent un coup d'œil sur la Bible; 80 pour cent ne croient pas à la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie; dans un même pourcentage, ils croient à la réincarnation...

« Nous constatons, à la lumière des résultats du sondage, que les jeunes sont loin de la foi, de la prière, de la pratique religieuse. Plus les répondants étaient jeunes, plus les pourcentages étaient faibles. »

Un autre signe qui appuie la thèse d'un Québec, terre de mission, est que « nous donnons des sacrements mais nous nous interrogeons sur les suites. La confirmation est devenue le dernier sacrement et elle est donnée à 11 ans. Après, on ne les revoit plus! »

N'allez pas croire que Michel Ayotte se donne les allures d'un inquisiteur intraitable qui pourfend les jeunes. Son propos ne veut que concrétiser l'expression terre de mission.

On peut se tourner vers les paroisses pour en arriver au même constat. Les personnes engagées, les bénévoles sont de plus en plus vieillissants. Plusieurs paroisses auraient besoin d'un bon coup de

main en aide pastorale mais l'argent manque.

Le phénomène de la religion à la carte fait également partie de ces signes de fin de siècle et du prochain millénaire. Chacun choisit, met dans son assiette de croyance les éléments qui lui plaisent.

« Nous pourrions résumer tout cela en traçant un parallèle avec la situation d'appauvrissement dans la société. L'Église aussi passe par là avec des pertes sur les plans de l'influence sociale, des paroissiens engagés, des bénévoles, du clergé, des religieux et des religieuses, de l'argent et tout cela sur un dénominateur commun de vieillissement. »

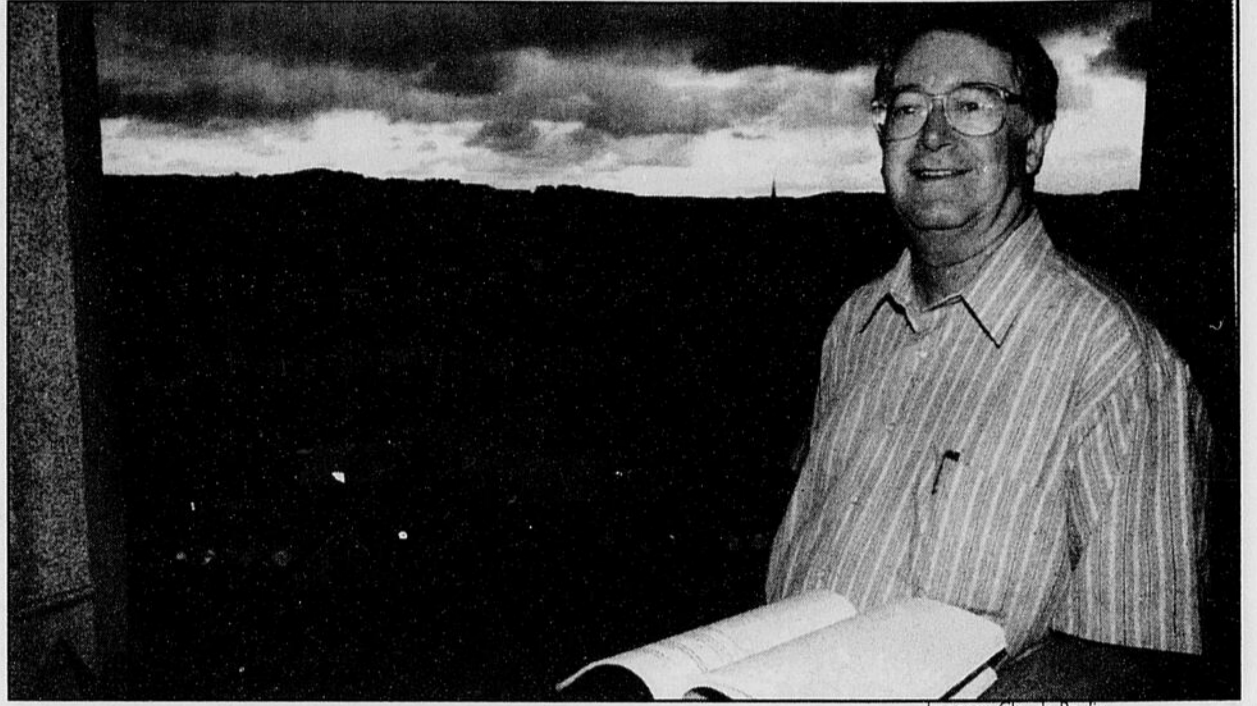
Devant un tel constat, la réaction naturelle serait de s'occuper de ceux qui sont encore là, de satisfaire leurs demandes, leurs besoins; de voir à la gestion interne pour faire vivre les paroisses et assurer le maintien des activités. Ce serait également, en bout de ligne, de disparaître avec eux.

« Quand on se tourne vers l'avenir, dans la perspective d'un Québec devenu terre de mission, c'est là que l'on comprend davantage les réaménagements de paroisses, la réduction de la taille des équipements mais il ne faudrait pas que le virage se limite à gérer une décroissance. C'est pourquoi il importe de se demander quelle organisation serait la meilleure pour un Québec redevenu un pays de mission? Il faut aller plus loin dans les questions que l'on se pose. Quel genre d'équipement humain et immobilier doit-on se donner pour faire face à la nouvelle situation. »

La créativité, mentionne Michel Ayotte, jouera un rôle important dans la proposition de la foi aux gens d'aujourd'hui, en les respectant tels qu'ils sont.

Selon lui, il n'est plus question d'imposer la foi mais de la proposer. Cette créativité se manifestera dans la mise sur pied d'activités favorisant la réflexion, l'approfondissement de la démarche.

« Tu ne commenceras pas à dire à ceux qui veulent reprendre contact avec



Pour Michel Ayotte, vicaire épiscopal et coordonnateur général de la pastorale dans le diocèse de Sherbrooke, il n'est plus question d'imposer la foi mais de la proposer. Cette créativité se manifestera dans la mise sur pied d'activités favorisant la réflexion, l'approfondissement de la démarche.

la pratique religieuse... tu viens à l'église! Il faut également s'interroger sur le comment favoriser la démarche, la réflexion de toutes ces personnes en quête de spiritualité. Ne pas leur fournir une réponse toute faite, une conclusion, mais aider, éclairer. Les librairies regorgent de livres sur la spiritualité. Comment répondre à la quête de spiritualité des gens d'aujourd'hui?»

Il serait également important de rétablir les liens entre les croyants pratiquants et ceux qui ne fréquentent plus l'église. Même si sur le plan civil ou professionnel, ces gens se côtoient, sur le plan de la foi, ils s'ignorent et c'est une grosse perte. « Les gens qui se disent engagés le démontrent surtout à l'intérieur de l'église mais il faudrait que l'engagement se manifeste dans leur milieu de vie, de travail sans pour autant devenir un préchi-prêcha. »

En se donnant comme priorité diocésaine l'évangélisation, les participants au synode de l'Église de Sherbrooke ont démontré beaucoup d'intuition tout comme le thème Osons l'espérance, car il est clair pour Michel Ayotte que Dieu seul est capable d'assurer la

survie de l'Église. Il faut discerner ce que Dieu veut et être fidèle à ce qu'il veut.

« D'une Église en pays de mission, aucune force humaine n'est capable d'en assurer la survie. C'est donc centrés sur Jésus-Christ, sur son message, dans une démarche animée d'espérance, que les baptisés doivent partir en mission. L'aller a remplacé le venir: aller communiquer le message de Dieu. »

Les nouveaux chantiers pour l'Église missionnaire ne manqueront pas mais l'important pour elle sera d'être présente au monde. Anciennement l'Église répondait à toutes les questions, disait quoi faire.

Dans une Église minoritaire, elle devra obligatoirement se retrouver au milieu des gens, dans leur milieu, avec eux, pour répondre à leurs besoins; elle devra être en dialogue avec le monde. « L'Église devra être présente au monde, aux problèmes des gens, aux autres personnes non croyantes, dans un respect mutuel mais en conservant ses couleurs. La mission est également la responsabilité de tous les baptisés. Être présents dans le milieu, apporter notre savoir, notre grain de sel tout en se rappelant que Dieu détient la clef, la solution. »

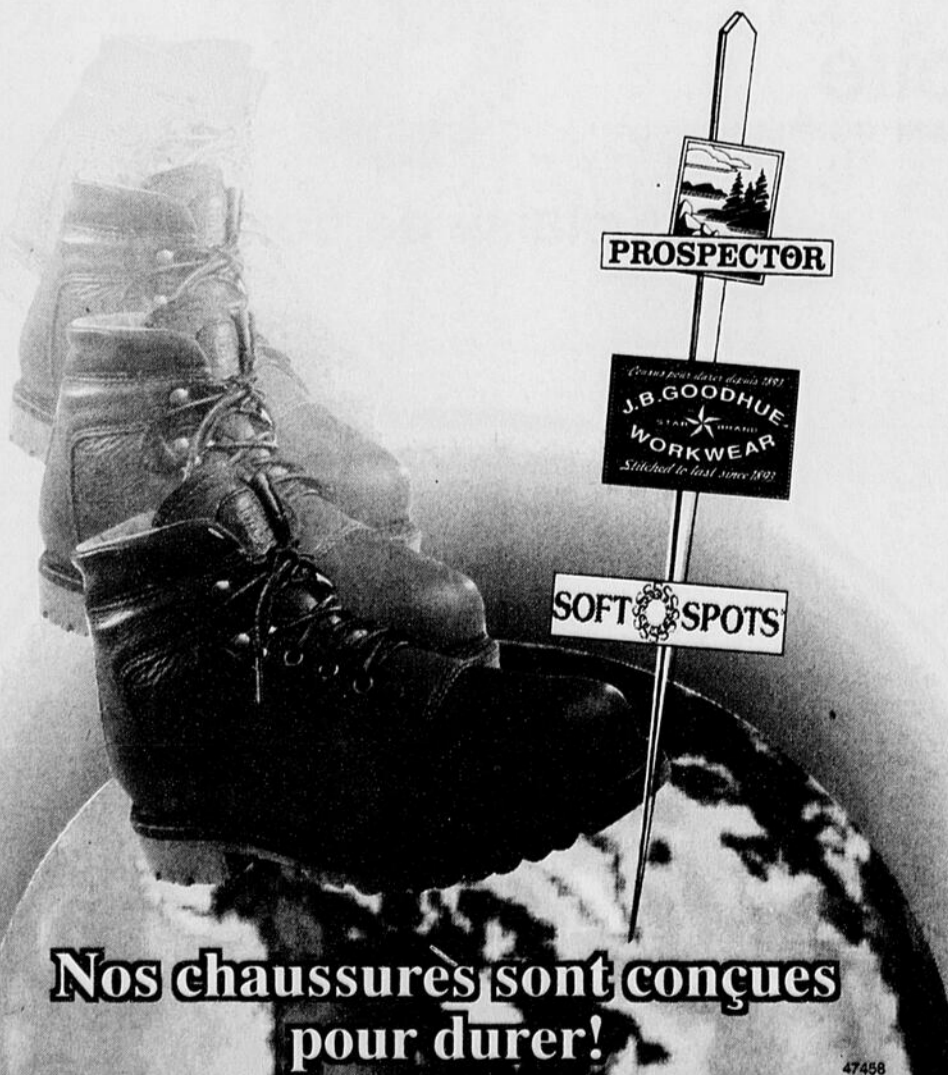
Chez
H.H.BROWN
les pieds sur terre...
nous avons

À L'AUBE DE L'AN 2000

Nous avons conçu une gamme de chaussures plein air à partir des meilleurs matériaux qui soient: du cuir hydrofuge, 200g d'isolant Thinsulate, du Goretex, une semelle d'usure antidérapante et des coutures doubles consolidées.

Ce que nous consacrons en temps et précision, vous le gagnez en confort et en durabilité.

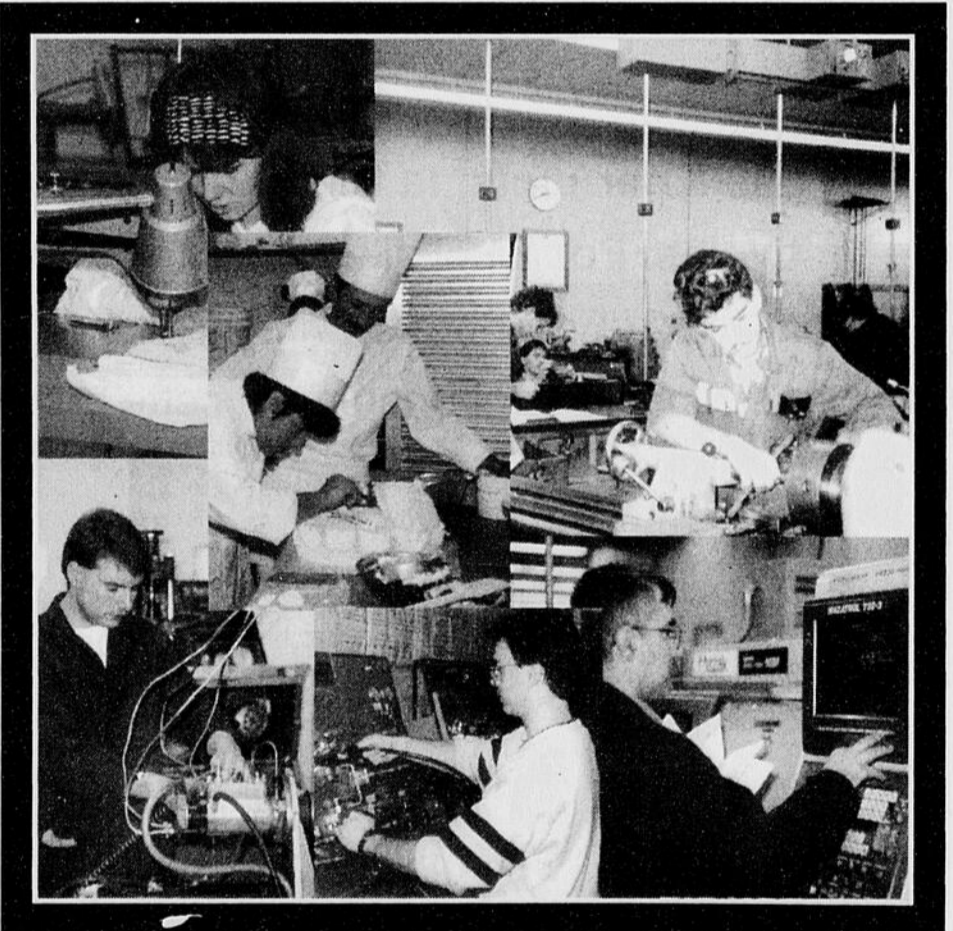
Nos pointures pour femmes sont disponibles de 5 à 11 et pour hommes de 7 à 13. Certains styles sont disponibles en 14 et 15.



Nos chaussures sont conçues pour durer!

375, 7e avenue, C.P. 950, Richmond (Québec) J0B 2H0

RELEVEZ LE DÉFI DE L'AN 2000



PARTENAIRES DU DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE RÉGIONAL

Les Services aux entreprises du Centre 24-Juin ont pour mission première d'aider les entreprises à relever le défi de l'an 2000:

Se doter d'une main-d'oeuvre qualifiée à la fine pointe de la technologie.

■ Des programmes de formation adaptés à la réalité de l'Estrie et conçus en fonction des besoins spécifiques de votre entreprise.

- Analyse de vos besoins de formation.
- Élaboration d'un programme sur mesure pour votre entreprise.
- Organisation de la formation.
- Évaluation et suivi.

■ Une expertise technique et pédagogique reconnue.



Commission scolaire
de la Région-de-Sherbrooke



CENTRE 24-JUIN
Formation professionnelle

SERVICES AUX ENTREPRISES

CHRISTINE BELLAVANCE
822-5420 ext. 237



Trouver de nouveaux chefs religieux

Pour assurer leur relève, les hommes d'Église doivent faire de la place aux jeunes, s'en rapprocher, et être à l'affût des futurs leaders.

► PIERRE ST-JACQUES

«Je pense que l'Église prend conscience que pour être fidèle à sa mission et assurer sa survie, elle doit se faire de plus en plus proche des jeunes. Elle doit changer son regard, voir en eux toutes les richesses qu'ils possèdent, s'en faire des partenaires et non des sujets.»

Père Salésien, Christian Auger est responsable depuis six ans de la pastorale-

jeunesse au sein du diocèse de Sherbrooke. Il est également responsable du camp Aux Berges Dominique-Savio.

Les jeunes, il connaît bien. Lui-même fait la moitié de son âge avec une bouille de collégien plutôt que le visage de l'adulte d'âge mur.

Il a un grand respect pour les jeunes et il leur prête de grandes valeurs.

Dans une lettre adressée aux communautés chrétiennes, à l'occasion de la Journée provinciale de la jeunesse (5 octobre 1997), par le Comité épiscopal du laïcat de l'Assemblée des évêques du Québec, on peut lire que le défi incon-

turnable des temps présents était de refaire le tissu humain et spirituel de la société québécoise. «Ce défi ne saurait être relevé si les jeunes ne réussissent pas à prendre leur place dans la société et dans l'Église... À l'aube du troisième millénaire, pour être sel de la terre, nous vous proposons d'oser vivre l'Église avec les jeunes.»

Une chose est certaine pour M. Auger, l'éloignement de la majorité des jeunes face à l'Église nous appauvrit énormément; on a besoin d'eux pour retrouver dynamisme et fraîcheur et

ils ont besoin des adultes pour trouver équilibre et espérance.

«Il faut se rapprocher des jeunes, se faire connaître, se faire aimer d'eux et les aimer. Lorsqu'on aime et qu'on est aimé, le message peut passer. L'Évangélisation et le travail de mission, ça reste une affaire de cœur.»

La meilleure façon de se rapprocher des jeunes - notamment à cause de la différence de culture entre jeunes et adultes - consiste à trouver des chefs de file, des leaders chez les jeunes car l'éducation et l'évangélisation des jeunes se font en grande partie par les jeunes. Trouver de jeunes leaders, les former et les envoyer à leur tour évangéliser d'autres jeunes.

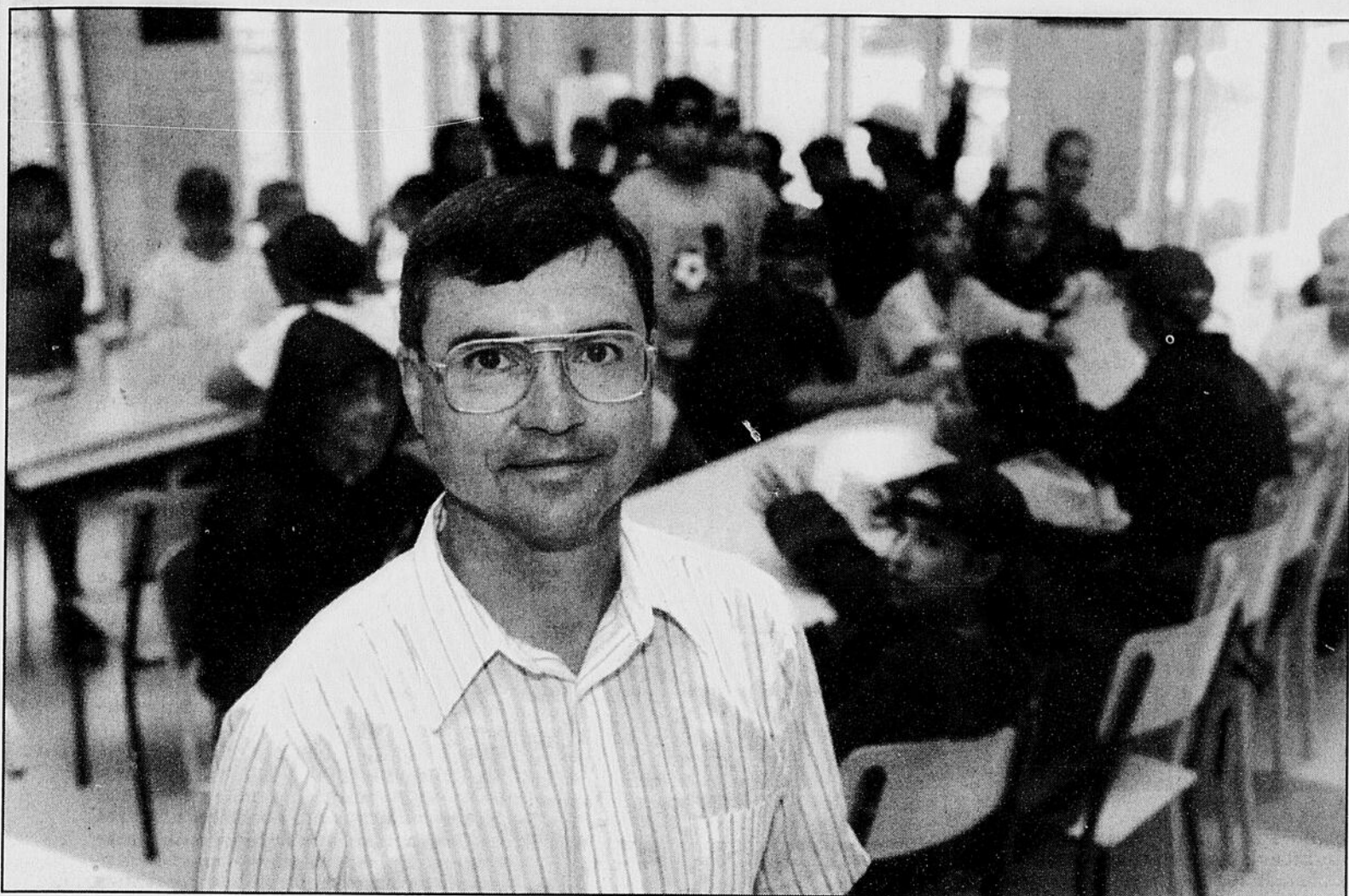
L'établissement d'un lien de confiance avec les jeunes reste primordial. «Souvent, c'est ce qui manque. Lorsque nous faisons confiance aux jeunes, il n'y a rien qu'ils ne puissent accomplir. Nous lançons souvent qu'il n'y a pas de jeunes à l'église mais je dis, moi, qu'il y a beaucoup d'église dans les jeunes. Ils ont en eux des valeurs que l'Église favorise: le sens du partage, la fraternité, l'entraide, le souci de l'écologie. Ces valeurs, ils les vivent déjà.»

Dans l'Évangélisation, il voit un signe des temps. Il mentionne que beaucoup de jeunes font des stages en pays de mission; 12 groupes ont participé à des projets en 1997.

«Souvent, on va se faire évangéliser plutôt qu'on va évangéliser car le Seigneur est déjà rendu là. On parle beaucoup de mondialisation de l'économie. Il ne faut pas oublier qu'il y a la mondialisation de l'amour, le goût de se donner pour les autres.»

Christian Auger souligne qu'une multitude de communautés nouvelles a surgi au sein de l'Église tout comme de nombreuses petites communautés sont en formation. Il y a même des communautés mixtes comme Marie-Jeunesse, Les Béatitudes, Pain de Vie...

«C'est une nouvelle façon d'approcher les jeunes, de leur présenter Jésus-Christ. Les jeunes sont attirés par ce genre de vie fraternelle intense, par la vie de prières. Il n'y a pas lieu de se désespérer à quelques mois de l'an 2000, au contraire. Ce sera une Église, différente. On va mourir à une sorte d'Église mais elle ressuscitera différemment. Ce ne sera plus une Église de masse mais des petits groupes très interpellants.»



Père Salésien, Christian Auger est responsable depuis six ans de la pastorale-jeunesse au sein du diocèse de Sherbrooke. Il est également responsable du camp Aux Berges Dominique-Savio.

Imacom, François Lafrance

Dans la rue, comme le faisait Jésus

► PIERRE ST-JACQUES

Bénévole d'un organisme de prévention du suicide, travailleur de rue, moniteur d'un club de jeunes hockeyeurs, visiteur de personnes âgées, seules ou malades... Si le Québec redevient terre de mission en cette fin de siècle, les nouveaux missionnaires n'ont pas tardé à apparaître un peu partout dans la société. Ils empruntent des visages différents.

Il arrive même qu'on les oublie, qu'on ne les reconnaisse pas mais ils sont là.

À sa façon, Pauline Bélanger illustre bien ces personnes qui sont présentes aux gens.

Soeur Grise de son état, infirmière de carrière, elle est agente de pastorale dans les paroisses Immaculée-Conception et Saint-Joseph, dans le quartier Ouest de Sherbrooke. Elle est intimement liée à la vie de quartier.

Avec une huitaine de personnes, elle fait partie de l'équipe pastorale qui fait de l'animation dans les deux paroisses. Elle voit également à la pastorale sociale, encore là, appuyée par une équipe de huit personnes.

«Nous nous efforçons de nous sensibiliser à ce qui se passe, à ce qui se vit dans le milieu. Au près des gens dému-

nis, sans emploi, nous seront présents à leur lutte pour les assister, les aider. Nous en profitons également pour sensibiliser nos paroissiens à ce qui se passe près d'eux. Nous travaillons à redynamiser le quartier. Nous ne séparons jamais l'évangélisation de la présence aux frères.»

Sr Bélanger ajoutera que de plus en plus, les religieux et les religieuses délaissent les grosses maisons pour aller vivre dans un quartier, avec les gens, afin de travailler avec eux. Au lieu de faire partie d'une maison, ils font partie d'un quartier.

«L'écoute, beaucoup d'écoute, c'est important. Être proches des gens pour parler, échanger. Les gens ont soif de spiritualité et ils nous ouvrent à ça.»

Tout comme le Seigneur le faisait dans son temps, ils sont sur la rue, près des gens et ils se préoccupent des plus petits, des plus démunis, des exclus.

Atelier de couture pour les personnes qui ne travaillent pas, projet de recherche d'emploi, jardin communautaire pour des jeunes, accueil des nouveaux arrivants sont autant de façons pour oeuvrer à l'évangélisation en étant près des gens, en étant très proches d'eux.

«L'Évangélisation, c'est comme un vivre ensemble. En étant religieux et reli-

gieuses, c'est sûr que nous avons donné notre vie, nous nous sommes consacrés à ça; nous sommes à l'écoute des besoins des gens au nom de Jésus. Personnellement, je pense que je suis dans la bonne branche», dira-t-elle en souriant, les yeux encore pétillants d'une étonnante jeunesse.

Le rêve de l'après-Concile, on le vit présentement, ajoutera-t-elle. «Nous sommes présents dans le milieu, nous avons la liberté, nous avons la disponibilité.»

Futur étudiant en psycho-éducation, Nicolas Rouillard passe un jour par semaine au sein des paroisses Immaculée-Conception et Saint-Joseph pour accomplir de l'animation pastorale auprès des jeunes.

Avec ses 12 jeunes, âgés de 13 à 15 ans, au moyen d'activités culturelles et sociales, il pratique l'ouverture à la différence. Parmi les expériences les plus enrichissantes, il y a les activités auprès des enfants souffrant d'handicaps et qui fréquentent le Centre Le Touret. Partage de soi, ouverture à la différence sont deux qualités qui s'épanouissent au contact de ces enfants.

La pauvreté et l'emploi sont deux préoccupations majeures pour Nicolas. Avec imagination et entêtement, on aura trouvé du boulot à 126 jeunes des deux paroisses. Ils accomplissent de menus travaux domestiques contre une rémuné-

ration minimale. L'expérience favorise le lien inter-générationnel de même que le lien de confiance entre jeunes et adultes.

Le jardin communautaire représente une autre expérience enrichissante. Un fermier a consenti à prêter un lopin de terre qu'il labourait auparavant. Puis les jeunes sont invités à préparer le terrain, à semer, à sarcler. Quand vient le temps des récoltes, ils vendront leurs produits et se partageront les profits.

«Tous ces projets sont une belle façon de vivre l'évangile au quotidien en apprenant à être attentifs aux plus démunis; peu à peu, les valeurs de relations humaines font leur nid. Il ne sert à rien de les assommer avec des grosses théories mais il faut plutôt les amener à vivre les valeurs de l'évangile. Ça donne un sens à leur vie de donner de leur temps pour les autres.»



Sr Pauline Bélanger

Imacom, François Lafrance

On ne prend
jamais rendez-vous
avec elle...

Quand la mort frappe un être cher, il est bon de pouvoir compter sur la sensibilité, la compréhension et le support d'une équipe dont l'approche est humaine avant tout. Quelle que soit la façon dont vous voulez exprimer ce dernier hommage, la Coopérative funéraire de l'Estrie vous aidera à traverser cette épreuve avec sérénité.



COOPÉRATIVE FUNÉRAIRE
DE L'ESTRIE

Une approche humaine

330, rue Prosper, Sherbrooke • Téléphone : 565-7646

Oui, ou non au hip-hop? Écoutez pour voir!

DJ Choice, O.TMC et Disoul ont choisi de s'appeler Dubmatique, histoire d'affirmer franchement qu'il y a quelque chose de... dogmatique dans leur propos.

► RACHEL LUSSIER

«Le hip-hop est une sorte de thermomètre où on peut voir ce que ressentent les jeunes. On peut toujours ne pas le regarder, le mercure grimpera ou descendra quand même!»

«Chaque fin de millénaire a eu ses bouleversements et le nôtre est assez alarmant. Le hip-hop, c'est aussi le refus d'une certaine société, une façon différente de dire des choses qui doivent être dites.»

«De toutes manières, il faudra s'y faire. Le rap, c'est le rythme de l'an 2000, la poésie de l'an 2000.»

Ils s'appellent DJ Choice, O.TMC et Disoul. Si vous ne les connaissez pas, il y a de grandes chances pour que vos enfants, eux, soient en mesure de vous renseigner. Et sachez que le pseudonyme fait partie de leur philosophie - car c'est bien d'une philosophie dont il s'agit.

Les jugements tombent souvent drus quand il est question de nouvelles tendances. Pourtant, il y a généralement là miroir de société en devenir.

Oui ou non au hip-hop? Écoutez pour voir!

Regardez aussi, car outre les rappeurs et les breakdancers, il faut compter avec les graffiteurs.

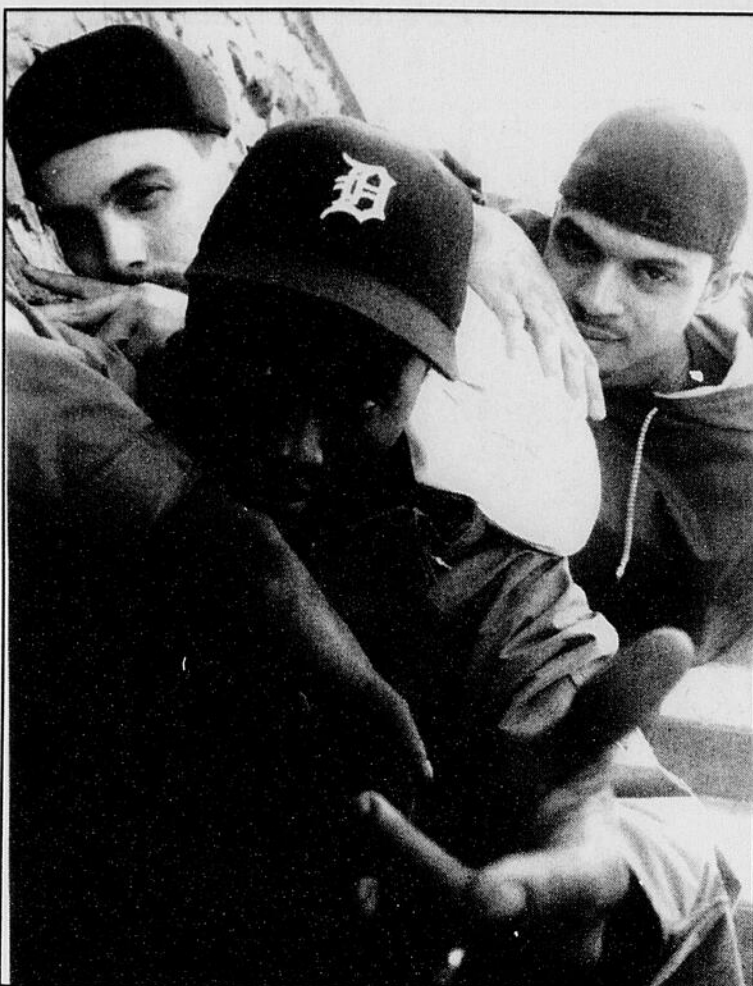
«Le hip-hop n'est pas une mode, c'est un mode! Un mode de vie, un mouvement, une façon d'être et de penser, une forme d'appartenance.»

Contre le racisme. Pour l'unité. Pour la paix. Pour le respect.

Ils sont assis là tous les trois. Ils portent fièrement leur jeune vingtaine. Ils sont beaux au dehors comme du dedans. Ils aiment bien discuter, ils sont intelligents et sensibles, ils sont à la source du rap québécois à partir de ce qu'ils appellent le triangle Montréal-Paris-Dakar vu qu'ils sont issus «de trois coins du monde», comme ils disent.

Leur premier disque, *La force de comprendre*, a dépassé le cap des 125 000 copies vendues et ils ont rafilé le Félix 1997 dans la catégorie musique alternative. La France commence à les saluer et ici, des milliers d'ados et même d'enfants ne jurent que par eux.

Leurs vrais noms: Alain Benabdallah, Ousmane Traore et Jérôme Belinga. Mais



Imacom, Martin Blache

«Le hip-hop n'est pas une mode, c'est un mode! Un mode de vie, un mouvement, une façon d'être et de penser, une forme d'appartenance», disent les gars de Dubmatique.

ne les retenez surtout pas, ce serait vous inscrire contre l'idéologie.

«Le nom d'emprunt, qui en passant a toujours un sens, est rattaché à la culture graffitiste. Il n'est pas question de nous cacher derrière le pseudonyme, mais de garder un certain anonymat. Pour les rappeurs, c'est aussi une façon de s'identifier totalement à l'ensemble du mouvement hip-hop.»

DJ Choice, O.TMC et Disoul ont choisi de s'appeler Dubmatique, histoire d'affirmer franchement qu'il y a quelque chose

en retard! Si la pop québécoise, qui était à l'avant-garde dans les années 70 se ferme à toutes les déclinaisons des nouvelles musiques (grunge, hip, etc.), elle creuse sa propre tombe», commente le chroniqueur musical, Alain Brunet.

«Les jeunes ne se retrouvent plus dans la musique d'expression francophone. Là, ils y croient», poursuit le journaliste qui décrit les rappeurs comme les porte-parole d'une certaine morale: «le hip-hop est la première manifestation artistique vraiment multiculturelle. En outre a

des règles, des codes, il est en quelque sorte intégrateur, très différent du hard core», poursuit-il.

D'accord. Mais entre le «*Ne jamais cesser d'y croire*» de Dubmatique et le rap carrément violent dit des «gangs-ters», où est la déviation?

«Le rap est né dans les ghettos noirs américains, à l'origine il était positif, synonyme de fête. Entre les bandes rivales, pour cesser la violence, on s'est mis à régler les comptes en faisant des concours de breakdance. Les rappeurs voulaient aussi crier contre l'injustice, changer l'ordre des choses», explique, O.TMC. Autre constat, certains rappeurs qui travaillent dans un même esprit de mieux-être collectif -, les Français de Ministère amer par exemple, optent pour une parole franchement caustique tandis que d'autres -, Dubmatique en préfèrent un propos plus sage, mais qui se veut tout de même mobilisateur.

«Ce ne sont que des façons différentes de nous exprimer. Cela existe depuis que la chanson existe», fait remarquer DJ Choice à fort juste titre.

Qui dit expression par la parole songe à une certaine poésie. Or, il est indéniable que les rappeurs francophones sérieux contribuent à remettre celle de la langue de Molière au goût du jour.

«Le propre de la chanson populaire, c'est de parler aux gens. Le rap n'est pas étranger à la chanson réaliste», nous a affirmé le très crédible Mc Solaar.

Les gars de Dubmatique, à qui on a incidemment déjà reproché un français trop correct qui ne ressemblait pas vraiment au langage de la rue en milieu urbain québécois, n'en pensent pas moins.

«Nous croyons que le respect de la langue est important d'abord parce que nous tenons à nous faire comprendre, ensuite parce que nous croyons que cela peut-être un moteur pour inciter les jeunes à écrire.»

Oui ou non au hip-hop? Pas le choix. Textes récités sur dérivés de musiques multiples, soul, funk, jazz et surtout reggae savamment *scratchées*, le rap n'a peut-être pas l'heur de plaire à tout le monde, mais il n'en n'est pas moins un art. Un art avec lequel il faudra désormais composer. Et un art à message en plus.

Sherbrooke 1998

Publireportage

Entreprise d'ici

LaTribune

• DÉCORATION KING ET PEINTURES MEMPHRÉ •

Un chef de file depuis des générations... et pour des générations!

Depuis plus de 30 ans et encore pour longtemps, Gérard Vachon et toute l'équipe de Décoration King et Peintures Memphré demeurent des visionnaires dans leur domaine, misant sur une variété de bons produits pour tous les budgets et surtout, sur un service à la clientèle hors-pair. Sa clientèle fidèle depuis plusieurs générations nous confirme d'ailleurs leur expertise.

«Il existe une multitude de produits, s'adaptant à des besoins différents, à des budgets différents. Il faut bien les connaître, mais aussi connaître les attentes du client, ce qu'il fera du produit, etc. Si les clients nous posent beaucoup de questions, nous aussi nous leur en posons énormément. Nous travaillons vraiment cas par cas», nous explique M. Gérard Vachon, son épouse et leur fils, propriétaires des commerces.

LE COMMERCE DE L'AVENIR
ORIENTÉ VERS LE CLIENT

Selon M. Gérard Vachon, le commerce de détail de l'an 2000 devra

d'ailleurs être orienté vers le client, de façon notamment à le sécuriser et à le mettre en confiance. Il y a aussi cette nouvelle clientèle, plus exigeante tels les babyboomers arrivant à la retraite ou les gens qui sont de plus en plus renseignés qu'il faut servir adéquatement.

«Par ailleurs, les grandes surfaces, qui offrent un attrait et un choix varié, séduisent les consommateurs. Mais oubliez le service personnalisé et les conseils judicieux», rappelle M. Vachon. Quant aux prix, vous seriez surpris... «Nos prix sont aussi bons que les gros magasins et quelques fois meilleurs. Nous avons, dans certains

cas, les prix du gros, autant en peinture que du côté des accessoires», ajoute M. Vachon.

À SHERBROOKE
COMME À MAGOG,
DU CHOIX,
ENCORE DU CHOIX!

Décoration King et Peintures Memphré offrent un choix immense de finis et de coloris. Que ce soit pour peindre un simple bibelot, une grosse machinerie ou même un pilon sous un pont, ces décorateurs-nés se tiennent continuellement à la fine pointe de ce qui s'offre sur le marché et sauront vous émerveiller de leurs connaissances. Il est très important pour monsieur

Vachon d'avoir des fournisseurs très sérieux, fiables et qui sont prêts à mettre les efforts pour assurer un bon service. «Nous sommes fidèles à Sico, notre fournisseur exclusif de peinture depuis 1972, il sont des visionnaires et ont tous les produits. De plus, ce sont des gens d'ici!»

L'inventaire compte beaucoup de produits de qualité correspondant à tous les budgets. Un produit entre autres original est cette peinture fluorescente pour les grandes surfaces, telles les usines où il fait sombre. Cette peinture illuminera le plancher d'une couleur fluorescente lorsqu'une panne électrique sévira.

...ET ÉVIDEMMENT
DES INVENTAIRES
IMPRESSIONNANTS!

L'entreprise de M. Vachon vend en moyenne de 250 000 à 300 000 litres de peinture par année, ce qui en fait le plus gros détaillant de peinture en province. Dans la période estivale, ce sont de 3000 à 4000 litres de peinture qui sont vendus quotidiennement! «Ça prend de gros inventaires. Même si nous avons un bon entrepôt, nous sommes actuellement obligés d'entreposer un surplus à Magog. C'est pourquoi nous prévoyons agrandir», nous explique le propriétaire.



Peinture Memphré

PEINTURE MEMPHRÉ

Achetées en mars 1997, Peintures Memphré, de Magog, est sous la supervision du fils de M. Vachon, Bruno. Ce dernier possède la même écoute et la même philosophie que son père. Il offre donc à sa clientèle un peu plus vacancière la même expertise et les mêmes produits. Peintures Memphré, par le biais du magasin de Sherbrooke, peut également proposer des services en décoration.

1881, rue Sherbrooke
Magog
868-1080

DÉCORATION KING

Fort d'une expérience de plusieurs années, l'entreprise, qui se fait toujours grandissante, compte 17 employés et opère depuis 1966. Le commerce de la rue King Ouest a été acheté par Monsieur Vachon en 1972. Décoration King compte aussi une division industrielle sur la route qui fonctionne très bien. Plusieurs industries majeures de la région, qui ont des besoins bien précis, font partie de cette clientèle. Un renouvellement de la façade de l'immeuble ainsi que des agrandissements viendront également marquer l'an 2000.

1303, rue King Ouest
Sherbrooke
563-3855



D É C O R A T I O N
King



La fin du monde est accessoire

L'avenir selon Marc Labrèche? «Si chacun fait son petit pas dans sa petite vie plutôt que brailler sur un monde de télévision qu'on ne peut changer, quelque chose bougera peut-être.»

► RACHEL LUSSIER

Le comédien et animateur Marc Labrèche, l'homme d'un théâtre original, l'aristo déchu des films *Mathusalem*, l'affligé *Régnald* de *«La petite vie»* et le très sérieux chef d'antenne de *«La fin du monde est à 7 heures»*, aura 40 ans en l'an 2000.

«Ben oui. Et mon fils aura 15 ans. On marche par chiffres ronds dans la famille!»

Être né entre 1960 et 1979, au Québec, c'est en principe être d'une génération dite «sacrifiée», de celle que les trop nombreux tordus de baby-boomers ont décrétée démobilitée, de celle qui se prétend assujettie par celle qui l'a précédée.

Génération X, a pontifié un de ces jours quelque quidam probablement désespéré, histoire d'être compris à coup sûr.

«À la rigueur, je ne pense même pas à réussir dans la vie, mais je pense sérieusement à réussir ma vie.»

Comme modèle raté de cette fameuse génération X, on ne fait pas mieux!

Labrèche - pour l'instant! - gagne des sous. Labrèche est papa de deux enfants, devenant du coup une statistique. Labrèche cherche à «se changer lui-même» plutôt qu'à changer le monde.

«J'habite une petite banlieue, une communauté à échelle humaine où on peut encore penser qu'il y a place à l'amélioration.»

À la rentrée télé de TQS, dans 15 jours, *La fin du monde est à 7 heures* sera diffusée à 6 heures!

Et à 10 heures aussi. Entendre 18h et 22h.

So what?

Au fil du discours de l'artiste, pourtant compromis au premier chef dans ce concept qui n'est peut-être pas si anodin, on se dit rapidement que, somme toute, la fin du monde est tout bonnement accessoire!

«Mis à part les progrès techniques et technologiques, le monde a-t-il vraiment changé depuis des milliers d'années? Ne cherche-t-on pas toujours un certain confort? De quoi manger et de quoi nourrir son intérieur? Certains réflexes sont les mêmes. Le temps passe vite, on a l'impression d'avancer, mais on ne change pas tant que ça.»

Alors?

«Alors si on continue d'y croire, si chacun fait son petit pas dans sa petite vie plutôt que brailler sur un monde de télévision qu'on ne peut changer, quelque chose bougera peut-être.»

Au fond, si Marc Labrèche, comme Meunier, comme Foglia à l'occasion, manipule aisément le dérisoire, il le fait consciencieusement!

«Il m'arrive d'avoir le goût de ne rien prendre au sérieux tellement la bêtise est parfois énorme. Reste qu'il y a des choses à côté desquelles on ne passe pas. Je crois que l'ironie, la raillerie, un certain persiflage peuvent être sains et vivifiants, pourvu qu'on ne s'arrête pas là. La moquerie peut souligner de grandes vérités qu'autrement on cache.»

Et, qui dit qu'il faut rire, rit d'abord de lui-même.

«C'est très drôle, je suis exactement à l'image de la bourgeoisie telle que je l'exécrais à 20 ans! J'aime ma famille, les arbres, les amis, un bon livre, un beau rôle. J'aime rêver, avoir le temps de réfléchir, d'analyser. Je ne vise pas à laisser rien d'impérissable, sinon par ce que j'aurai été, moi. Moi, ça veut dire aussi le bonheur de ma blonde et l'espérance du meilleur pour mes enfants.»

Simple?

Pas tant que ça.

Et pas pour tout le monde. Que les aspirations diffèrent, c'est OK.

«Ce n'est pas important. L'essentiel, c'est de choisir où on va, d'essayer de vivre en conséquence. Et encore là, je ne pense pas que d'une génération à l'autre, on soit si différents. Quand bien même on écrirait cent romans sur le désespoir de ma génération ... peut-être vaut-il mieux s'occuper à faire quelque chose qui nous ressemble?»

Les yeux bleus, très bleus parlent tout à coup de profondeur.

«Ce qu'on a peut-être échappé de plus vital, c'est la créativité. L'imagination a perdu le pouvoir. Je suis de ceux qui croient que l'inventivité, comme la faculté de penser, sont des sources vives.»

À l'instant même, comme pour marquer le discours, on dirait que l'éternelle mèche rebelle de Labrèche joue plus que jamais la délinquante.

Fils d'un comédien regretté et d'une journaliste de réputation, l'acteur affirme vertement: «Si j'avais eu des parents idéaux, j'aurais haï ça! Et tout en pensant souvent le contraire, j'espère fondamentalement ne pas être un père idéal. Une certaine confrontation me semble nécessaire à l'éclosion de soi.»

De l'ambition?

«On dit que mon père a laissé une marque. L'a-t-il jamais su? A-t-il laissé la marque qu'il aurait voulu? J'exerce mon métier du mieux que je peux et j'y puise le meilleur. Pour le reste, je reviens à l'idée d'un mieux-être global et personnel qu'on gagne par étapes. Prendre le

temps de réfléchir, par exemple, est pour moi primordial. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut passer sa vie à se masturber l'esprit!»

«Ca, c'est l'entertainer (sic) de la FDM est à 7h, qui le dit.»

«On n'a pas la prétention de faire du journalisme. Ce serait profond de dire qu'il y a là une lecture de société. Tant mieux si d'aucuns en voient une, mais ce n'est pas le but! Notre chance, c'est de pouvoir travailler librement, d'être une jeune équipe qui a la permission de faire quelque chose qui lui ressemble, qui ressemble à notre génération. On n'est pas là pour être aimé tout le temps, mais on est là pour foncer, pour inventer, justement.»

Le dérisoire comme porte de sortie?

«Au moins ça dépoussière! Je ne pense pas qu'il faille en faire un cataplasme, ni qu'il faille baser l'essentiel de notre réflexion là-dessus! Je ne suis pas en mesure de juger l'information. Je remarque seulement qu'elle est de moins en moins doublée de réflexion.»

Un show de jeunes?

«Peut-être, mais attention: les jeunes ne sont pas indifférents au discours social et politique qui se rend jusqu'à eux. Il m'apparaît faux de penser qu'il est génétique, au Québec, de prendre pour le *Canadien*, de rire des politiciens, et de ne pas penser plus loin.»

Et le moins chef d'antenne des chefs d'antenne tapera sévèrement sur le clou: «L'apparente absence temporaire d'opinions est peut-être une forme de révolte.»

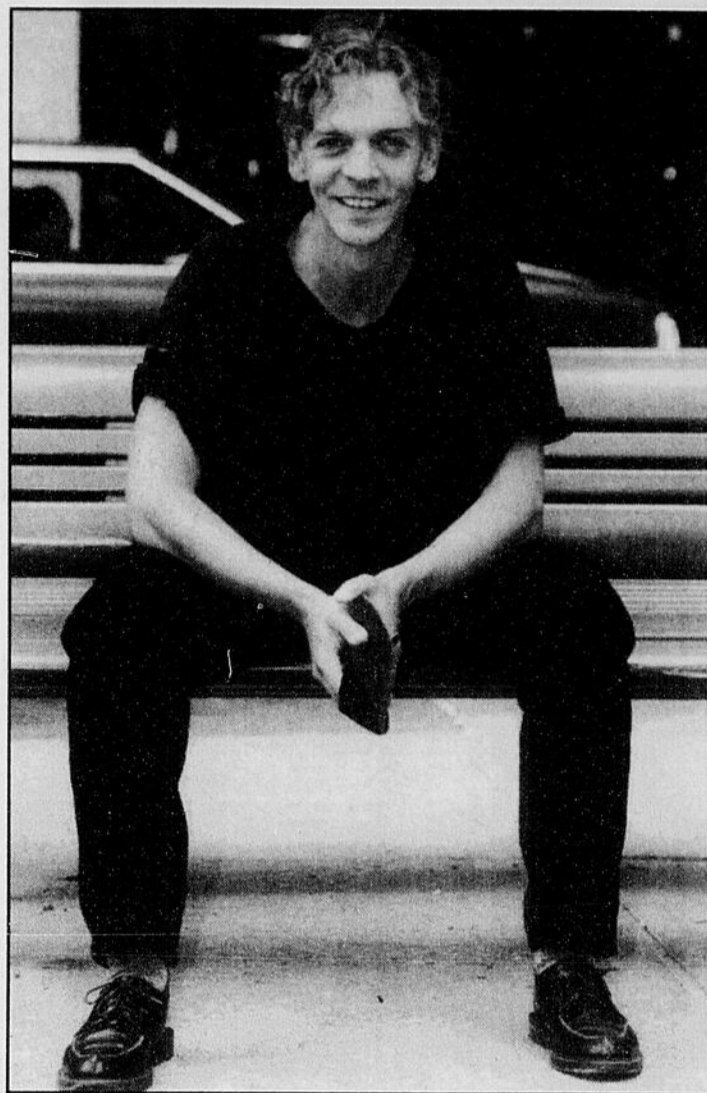
Pour le reste, Labrèche s'amuse à rire jaune.

«On a vu le beau visage multiculturel que les infos françaises ont donné après la victoire au Mondial de foot? Récupération géniale. Quand on sait ce qui se passe là-bas, il est permis de se demander ce qu'aurait généré une défaite!»

Et Labrèche, dit *Régnald* de *La petite vie* dans tout ça?

La réflexion, qui terminera ce qui fut davantage un généreux palabre qu'une interview formelle, sera très tendre:

«Je ne veux surtout pas parler pour Meunier, c'est son personnage. Moi, je ne



Photo, Luc-Simon Perreault

«Le temps passe vite, constate Marc Labrèche. On a l'impression d'avancer, mais on ne change pas tant que ça.»

pense pas que *Régnald* est complètement décroché, qu'il est obsédé par le seul argent. Il révèle au contraire quelque chose de pathétique dans cette difficulté qu'il a d'entrer en relation avec les autres. *Régnald* n'est pas aimé. Il ne peut donc pas aimer. C'est pourtant tout ce qu'il veut.

«Le problème, c'est qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour trouver de vrais petits *Régnald* de 10 ans. Des enfants qui sont déjà catégorisés Ti-cul-bon-rien. Ça, ça fait mal. Ça, c'est inquiétant.»

Ouais, la fin du monde est accessoire. «L'idée, c'est de chercher l'équilibre tout de suite.»

Pendant que ce monde est monde?



L'AN 2000 À THETFORD MINES

- une qualité de vie exceptionnelle;
- un environnement agréable et sécuritaire;
- un réseau de pistes cyclables, véritable parc urbain traversant de part et d'autre la ville;
- des institutions d'enseignement du préscolaire jusqu'au niveau universitaire;
- des programmes d'aide au démarrage d'entreprises;
- des services de santé complets et des plus spécialisés.

VILLE DE THETFORD MINES
144, rue Notre-Dame Sud
(418) 335-2981

Courrier électronique : vthetford@minfo.net
Site internet : <http://www.minfo.net/thetford/>

47185



INDUSTRIES MANUFACTURIÈRES
MÉGANTIC INC.

**Leader nord-américain
en fabrication
de contreplaqué pour
portes, meubles et
autres dérivés.**

Implanté depuis 1913, l'entreprise célèbre déjà ses 85 ans d'existence. L'entreprise fait partie de l'histoire de Lac-Mégantic pour son rôle important relié au développement socio-économique de la région.

6184, rue Notre-Dame
Lac-Mégantic (Québec) G6B 2M7

Tél. : (819) 583-1550 Téléc. : (819) 583-5902

47184



La retraite sans chaise berçante

Disponibles et riches d'expériences, les aînés deviennent de plus en plus des bénévoles recherchés.



Gemma Gauthier, retraitée de l'enseignement depuis cinq ans, ne dispose pas de beaucoup de temps pour ses loisirs. «A la retraite, les jobs, c'est pas payant, dit-elle, mais ça court après nous!»

MICHEL RONDEAU

«**D**es fois, je me dis que je vais prendre ma retraite de la retraite.»

Avec une pointe d'humour, Mme Gemma Gauthier, de Magog, retraitée de l'enseignement depuis cinq ans, dresse ce constat qui est également celui de plusieurs collègues à la retraite, témoigne-t-elle.

«Les gens pensent qu'on se berce. On me laisse parfois entendre que je suis chanceuse de n'avoir que mon petit ménage à faire. On me sollicite souvent en me disant que j'ai le temps puisque je ne travaille plus.»

Pourtant, Mme Gauthier ne dispose pas de beaucoup de temps. Elle qui aime voyager ne peut même pas se le permettre actuellement, tant elle est occupée. Par contre, elle continue à faire du sport deux fois par semaine à l'école secondaire de La Ruhe, où elle s'entraîne. Elle fait aussi de grandes randonnées à bicyclette. Elle ne révèle pas son âge, mais elle a approché probablement la soixantaine.

Elle fait partie de la Société de généalogie. Elle s'y amuse beaucoup. «C'est une drogue!», confesse-t-elle.

Puis, depuis que le secteur de Magog des retraités de l'enseignement s'est détaché de celui de Sherbrooke, au niveau de l'Association des retraités de l'enseignement, elle y oeuvre. Les retraités de la Commission scolaire Memphrémagog participaient peu aux activités du secteur de Sherbrooke, à cause de la distance, et c'est ce qui les avait fait souhaiter de fonder leur propre chapitre. «Mais on a beau vouloir créer son propre secteur, il faut du monde pour le faire.» Qui a hérité du travail? Gemma Gauthier et certains de ses collègues.

Mme Gauthier a donc fondé ce chapitre et elle est toujours membre du comité des directeurs. Elle est même trésorière régionale. Sa position l'amène aussi à siéger avec les instances provinciales de l'Association.

Par-dessus tout cela, elle s'occupe de son père, hébergé au foyer de l'hôpital La Providence, où, constatant les besoins des aînés, elle a contribué à la création d'un comité des usagers, dont elle fait partie. Le comité n'a pas chômé. Il a mené un sondage auprès des usagers et de leur famille au sujet de leur satisfaction en ce qui touche leurs relations avec leur médecin, les infirmières, les préposés et tout le personnel du foyer, relations dé-

crites comme satisfaisantes, soit dit en passant. Le sondage a aussi vérifié le degré de satisfaction des usagers au sujet du ménage, des loisirs, de l'alimentation et un rapport a été déposé au conseil d'administration de l'établissement. C'est, bien sûr, Mme Gauthier à qui on a confié la rédaction du rapport.

Avec tous les yeux qu'elle a parmi les retraités de l'enseignement et les aînés, Mme Gauthier a pris conscience un jour du fait que les personnes à mobilité réduite, âgées ou non, ont besoin d'une attention particulière de la part des chauffeurs de taxi lorsqu'elles doivent se déplacer. Une entente a ainsi été conclue en 1995 avec les taxis de Magog pour que les chauffeurs aident les personnes à mobilité réduite à monter en voiture et à descendre, à monter leurs escaliers même et à porter leur épicerie si nécessaire. Il suffisait de connaître le besoin et de faire appel à la courtoisie des chauffeurs de taxi de Magog pour trouver une solution.

Bref, Gemma Gauthier fait le plein de dossiers sur son passage, au rythme de la société qui évolue autour d'elle. «A la retraite, les jobs c'est pas payant, mais ça court après nous! Je ne m'implique pas à temps plein, souligne-t-elle. Ce serait psychologiquement impossible. Il faut vivre tout de même un peu...»

Quand on lui demande si l'on a raison de croire que les aînés ont du recul et un potentiel comme personne d'autre dans cette société, elle rejette cette affirmation. «Je sais que nous avons notre part à faire, mais je trouve que les jeunes ont tout autant de jugement que nous. Moi j'ai un bagage, mais d'autres sont riches d'expériences différentes.»

Elle constate que beaucoup de gens comptent sur les retraités et les aînés pour rendre divers services, mais elle sait faire la part des choses. «Je ne me sens pas exploitée», déclare-t-elle, tout en précisant qu'elle fait bien attention pour ne pas accepter de rôles qui priveraient des personnes d'un emploi.

Le phénomène des retraités impliqués socialement est relativement récent, explique Mme Gauthier, et il dépend du fait qu'on prend sa retraite plus tôt qu'autrefois. «C'est un fait que si l'on prend sa retraite après 65 ou 70 ans comme dans le passé, c'est le temps de prendre une vraie retraite. L'implication des retraités d'aujourd'hui vient du fait que notre vie a été différente: on se retire plus tôt et on a bénéficié de l'instruction, ce qui a un effet toute la vie. C'est le cadeau que m'a fait mon père.»

MEUBLES
SÉLECTION

Bureau & Bureau

POUR DES MEUBLES QUI VOUS RESSEMBLENT!



MEUBLES SÉLECTION BUREAU ET BUREAU INC. constitue le chef de file régional en matière de meubles. Depuis 46 ans, cette entreprise familiale ne cesse d'innover grâce à un service personnalisé, un choix de meubles recherché et des produits de grande qualité.

TOUJOURS À L'AVANT-GARDE!

MEUBLES SÉLECTION BUREAU ET BUREAU INC. se dirige vers l'an 2000 avec de nouveaux concepts. Le mot d'ordre: personnaliser les meubles. Le client peut donner un caractère original à son mobilier de salon grâce à un vaste choix de tissus, de motifs et de couleurs. Il en va de même pour les mobiliers de chambre et les bibliothèques pour lesquels même les essences de bois peuvent varier: érable, chêne, tout est permis!

UN SERVICE D'AMI!

MEUBLES SÉLECTION BUREAU ET BUREAU INC. compte sur une équipe d'experts prêts à tout pour rendre la vie du client plus facile. Confiant en la qualité de leurs produits, ils s'engagent à échanger tout meuble qui ne répond pas aux exigences de l'acheteur. La livraison, rapide et gratuite, s'effectue au jour et à l'heure convenant le mieux au client. Des ennuis avec votre nouvel ameublement? Un service après-vente s'occupe du problème dans les 24 heures suivant votre appel. À défaut de quoi, MEUBLES SÉLECTION vous prête un produit de remplacement. Pas question de vous priver de votre nouvel ameublement!

DES MEUBLES DE MARQUE!

MEUBLES SÉLECTION BUREAU ET BUREAU INC. s'associe à des marques de grande qualité. L'entreprise collabore étroitement avec SHERMAG, LA-Z-Boy, EL/RAN, INGLIS, tous des leaders de l'industrie du meuble. Sans parler de la boutique réservée aux produits KIT ATOUT, une gamme de meubles jeunes, polyvalents, à prix très abordables. Des galeries ont été spécialement aménagées pour permettre aux consommateurs de visualiser les effets recherchés et les variantes possibles pour une même catégorie de meubles. En plus de la boutique SHERMAG, qui occupe une importante partie du magasin, on retrouve les sections suivantes: mobiliers de salon, cuis, chambres à coucher, salles à diner, rayons des électroménagers et des matelas. Nouvellement en expansion, la division de la bureautique offre une gamme complète d'ameublement de bureau, idéale pour les gens préférant travailler à la maison.

Que ce soit pour meubler votre appartement, votre bureau, votre condo, MEUBLES SÉLECTION BUREAU ET BUREAU INC. a ce qu'il vous faut!

600, rue Galt Ouest, Sherbrooke • Tél. : (819) 569-9585



UN ESPOIR
PRUDENT
POUR LES
VICTIMES
DU
VIH/SIDA
PAGE 45

LA
DÉCENNIE
DE LA
MALADIE DE
PARKINSON?
PAGE 46



Lutter contre le décrochage... sportif

Les Québécois sont plus en santé qu'il y a 20 ans.
Mais les jeunes cessent de pratiquer un sport de plus en plus tôt
et l'appauvrissement de la population menace le changement de mentalité.

► STEVE BERGERON

Il n'y a pas à en douter: les Québécois sont beaucoup plus en forme qu'il y a 20 ans. La sensibilisation sans relâche a porté fruit. Mais attention de se réjouir trop vite! Nous demeurons les moins actifs des Canadiens. Et voilà qu'un nouvel ennemi vient menacer notre forme physique: l'appauvrissement.

Il y a 20 ans, on avait déclaré la santé du Québécois de 40 ans équivalente à celle du Suédois de 60 ans. Notre société se rendait enfin compte que l'urbanisation, la mécanisation et la... télévision avaient aussi apporté un pot avec leurs fleurs.

«On commençait à percevoir le phénomène des "maladies de civilisation", lié au tabagisme et à la sédentarisation», évoque Daniel Auger, conseiller de Kino-Québec en Estrie. «Les maladies cardiovasculaires faisaient alors des ravages.»

Décision fut prise de négocier un virage santé et Kino-Québec naquit en 1978. Depuis, l'organisme a contribué à plusieurs grands pas dans la promotion d'un mode de vie physiquement actif pour le mieux-être. L'activité physique est devenue une composante majeure de la vie de plusieurs Québécois.

En 1973, 28 % des gens ne pratiquaient aucune activité physique durant leurs loisirs. Seulement 18 % en pratiquaient de façon à en retirer des bénéfices sur leur santé. Aujourd'hui, Kino-Québec constate que près de 70 % des Québécois sont soit actifs (36 %) ou moyennement actifs (33 %). Reste donc un 30 % qui résiste toujours.

«En résumé, un tiers des Québécois sont assez actifs pour en retirer des bénéfices sur leur santé, un autre tiers est actif irrégulièrement, par exemple seulement en été, et un autre tiers reste sédentaire ou peu actif. En bout de ligne, il y a moins de gens complètement réfractaires», dit Daniel Auger.

Celui-ci note qu'il y a aussi des gains par rapport à l'alimentation. «Les Québécois mangent mieux, privilégient les coupes de viande maigre, diminuent leur consommation de gras...»

Mais on note un certain plafonnement de la pratique de l'activité physique depuis 1985. En même temps, la technologie ne cesse de faire diminuer notre dépense d'énergie. Les jeunes s'empâtent plus vite. La télé continue d'être l'«activité» la plus pratiquée, les Québécois en usant en moyenne 25 heures par semaine.

Daniel Auger constate que le sport n'est pas solidement ancré dans notre culture. «Chez les anglophones, il y a dans le budget une place pour le club de golf, de hockey, de balle, etc.»

Les Québécois semblent aussi ne jamais vouloir s'adapter à leur climat. «Je

pense que c'est le problème de la moitié des gens. Nous devons apprendre à aimer la neige! Ailleurs, la pluie et le froid n'empêchent pas les gens de sortir. Combien de Québécois ont déjà remis leur vélo au plus fort des couleurs de l'automne?»

Comme si ce n'était pas assez de changer les mentalités, voilà qu'un autre obstacle se dresse, et il est de taille: l'appauvrissement.

«Qui dit population en santé dit aussi système économique en santé. Mais il semble que nous ne soyons pas dans la bonne voie: l'écart entre les riches et les pauvres s'accroît. Nous ne désengorgerons pas les hôpitaux dans le futur si les gens n'ont pas de revenu décent.»

Les décideurs ont donc le devoir de ne pas abandonner les clientèles plus pauvres. «Un maire a autant d'impact sur la santé de la population qu'un médecin, s'il ne restreint pas l'accès aux installations récréatives aux citoyens mieux pourvus.»

En fait, Daniel Auger s'interroge aussi sur notre mentalité globale. «Pourquoi avons-nous une carte d'assurance-maladie et pas une carte d'assurance-santé? Pourquoi des parents protestent quand leurs enfants doivent marcher pour aller à l'école, si ceux-ci sont bien habillés et si le trajet est sécuritaire?»

Bien sûr, observe-t-il, la gratuité des soins sera toujours nécessaire. «Mais tout est une question de valeur de société. L'accès à l'activité physique sera gratuit le jour où toute la population trouvera cela normal.»

«Il reste qu'il faut investir dans du préventif. En ce moment, on attend d'être au pied du mur.»

Kino-Québec ne pourra donc pas faire tout le travail à lui seul. Mais depuis deux ans, il a trouvé un nouvel argument de taille pour poursuivre la sensibilisation: l'exercice modéré pratiqué régulièrement, bien que moins efficace que l'exercice intense, permet tout autant d'éviter des problèmes sévères, comme l'insuffisance coronarienne, l'hypertension et le diabète adulte.

res, comme l'insuffisance coronarienne, l'hypertension et le diabète adulte.

Avec l'exercice modéré, on ne devient pas un athlète, mais on a moins de risque d'avoir un infarctus à 45 ans. Voilà pourquoi il serait très bénéfique de conduire le groupe des moyennement actifs (33 %) à être plus réguliers dans leur pratique.

Kino-Québec développe d'autres stratégies qui visent les clientèles dont la remise en forme aura des effets considérables. Ce fut le cas des 25 à 44 ans et des 65 ans et plus.

«Les aînés sont les moins actifs de notre société. Peut-être parce qu'ils ont grandi dans une culture où loisir égalait oisiveté. Mais il n'y a pas d'âge pour freiner le processus de vieillissement et conserver sa mobilité. Actuellement, les chutes des personnes âgées nous coûtent des millions.»

Entre 25 et 44 ans, beaucoup de gens cessent d'être actifs à cause des responsabilités familiales et professionnelles. Kino-Québec a donc répertorié toute une panoplie de trucs pour rester un adulte actif, et a aussi lancé des pistes pour les municipalités.

«Par exemple, installer des tables à

langer dans les centres sportifs. Ou prévoir dans la piscine un corridor de nage pour adultes pendant que les enfants suivent leur cours de natation.»

Bientôt, Kino-Québec lancera une offensive orientée vers les jeunes, qui décrochent de plus en plus tôt de l'activité physique. «Avant, c'était vers 16 et 17 ans. Aujourd'hui, c'est vers 12 ou 13 ans.»

Mais ce phénomène est compréhensible, observe Daniel Auger. «Aujourd'hui, bien des jeunes ont leur premier conjoint et leur premier travail plus tôt. Ils se posent des questions qu'on ne devrait se poser qu'à 30 ans.»

Au contraire, c'est à l'enfance et à l'adolescence que la capacité d'apprentissage de l'humain est à son maximum. «À l'enfance, quelques sessions suffisent et on sait nager ou patiner.»

Et les jeunes retraités? Seront-ils plus actifs que leurs prédécesseurs?

«À la retraite, l'écart s'agrandit. Ceux qui sont en forme bougent encore plus, et les inactifs... le deviennent encore plus.»

Nous ne sommes donc pas sortis de l'auberge, et il faudra l'apport de tous pour espérer à avoir une population en santé au courant du prochain millénaire.



Imacom, Claude Poulin

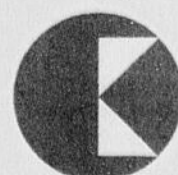
Les décideurs ont le devoir de ne pas abandonner les clientèles plus pauvres. «Un maire a autant d'impact sur la santé de la population qu'un médecin, s'il ne restreint pas l'accès aux installations récréatives aux citoyens mieux pourvus», souligne Daniel Auger, de Kino-Québec.



Partenaire dans
le développement
forestier durable

Nous partageons avec toute la population
d'importantes responsabilités envers notre
milieu de vie et de travail.

CERTIFIÉ POUR SON AMÉNAGEMENT FORESTIER DURABLE



Kruger inc.

FAIT PREUVE DE LEADERSHIP

Apprendre à soigner la douleur

«Encore de nos jours, certains intervenants pensent que le contrôle de la douleur, ça ne passe que par la médication. C'est loin d'être juste ça.»

► FRANÇOIS GOUGEON

Même si des pas de géant ont été accomplis en une décennie en matière de traitement de la douleur, il reste encore du chemin à faire pour assurer la meilleure assistance possible à des gens qui éprouvent du mal en raison d'une santé déficiente.

«Le grand défi des années 2000, c'est qu'il y ait plus de personnel soignant mieux préparé à faire face aux patients qui traversent une phase de douleur. Surtout pour la douleur chronique... C'est triste à dire mais encore aujourd'hui, il existe au Québec du personnel soignant dans des établissements de santé qui ignorent le traitement approprié à donner selon le cas et dont l'approche face au patient n'est pas adéquate. Il y a encore place à la formation et à l'éducation», émet le Dr Mario Dubuc.

Médecin de famille, il a développé un intérêt particulier pour tout ce qui concerne le traitement de la douleur. Médecin à la Maison Aube-Lumière, il est également chef du service des soins palliatifs au Centre universitaire de santé de l'Estrie.

«Encore de nos jours, certains intervenants pensent que le contrôle de la douleur, ça ne passe que par la médication. C'est loin d'être juste ça. C'est d'abord une question d'approche, à partir d'une bonne évaluation, en écoutant le patient, en le croyant quand il nous explique la douleur qu'il ressent et en l'informant adéquatement du traitement qu'on lui propose. C'est un travail d'équipe. Ça demande l'appui de spécialistes dans plusieurs domaines: psychologue, agent de pastorale, personnel infirmier, pharmacien. C'est aussi travailler à l'implication des proches... Face au traitement de la douleur, il faut d'abord chercher l'approche la plus humaine possible et pas juste voir la problématique en terme de médicaments», note le Dr Dubuc.

En fait, la qualité d'une approche globale, mais personnalisée, en fonction de chaque patient est tellement importante qu'elle facilite le traitement de la douleur. «Si, dans notre évaluation, on détecte chez un patient en phase terminale beaucoup d'angoisse ou de la détresse psychologique et qu'en intervenant auprès de lui on l'aide à se libérer de cette souffrance, alors ça atténue la douleur... C'est par exemple le cas d'un patient qui se prépare à mourir des suites d'un cancer et qui n'a pas réglé une vieille chicanerie

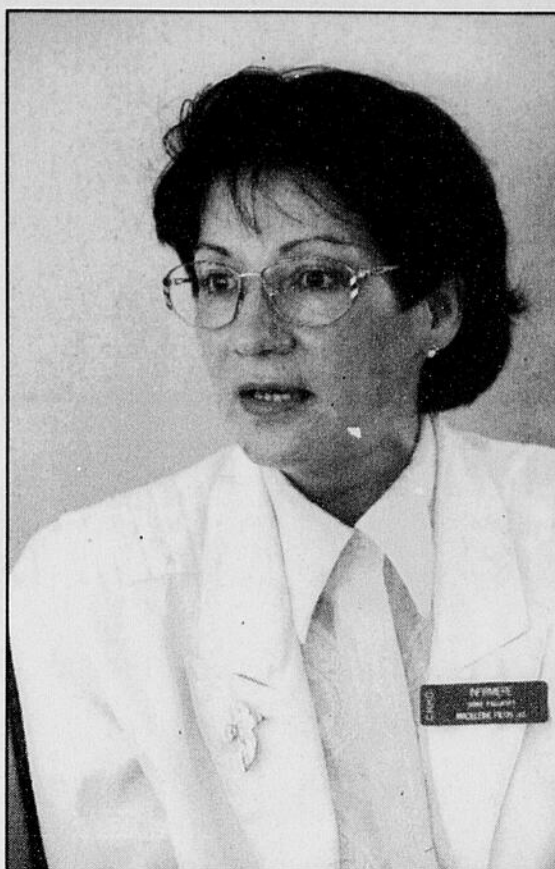
ne qu'il a vécue très durement toute sa vie avec un de ses proches: en l'accompagnant, en l'aidant à se libérer de ce qu'il a sur le coeur, c'est plus facile ensuite d'intervenir sur la douleur», explique pour sa part l'infirmière Madeleine Pilon, responsable du service de consultation en soins palliatifs au site Bowen.

Et c'est sûr que pour elle aussi, le défi de l'an 2000 c'est de travailler à former, et à sensibiliser encore plus les gens, patients comme personnel soignant, face à cette approche. «Aussi contradictoire que ça puisse paraître, surtout quand on réfère à des gens en phase terminale, ça se situe dans un contexte de qualité de vie», rajoute-t-elle.

Est-ce qu'on arrive toujours à soulager la douleur? «Il y a des gens chez qui la douleur ne pourra être endiguée complètement, malgré toute la qualité de l'approche et l'arsenal pharmacologique qu'on possède. Je pense par exemple aux cas de douleurs de type névralgique (reliées aux nerfs) ou à l'arthrite. Mais ce sont là des cas exceptionnels. Il y a aussi le fait que des gens vont préférer endurer une certaine douleur plutôt que d'accepter un traitement plus poussé, lequel pourrait entraîner des effets secondaires dont ils ne veulent pas», expose le Dr Richard Catchlove, de la Clinique de la douleur, à Montréal.

Le Dr Catchlove considère que malgré des progrès incroyables depuis les dernières années dans l'approche tant psychologique que pharmacologique pour contrer la douleur, on n'arrivera jamais à complètement l'éliminer.

«Il se fait des recherches constantes et de nouveaux produits ou des médicaments améliorés vont toujours faire leur apparition. Mais de là à prétendre qu'on aura un jour une pilule miracle ou une formule magique pour éliminer complètement la douleur pour tout type de pa-



Imacom, François LaFrance
En aidant un mourant à régler une vieille chicane, c'est plus facile ensuite d'intervenir sur la douleur», explique l'infirmière Madeleine Pilon.

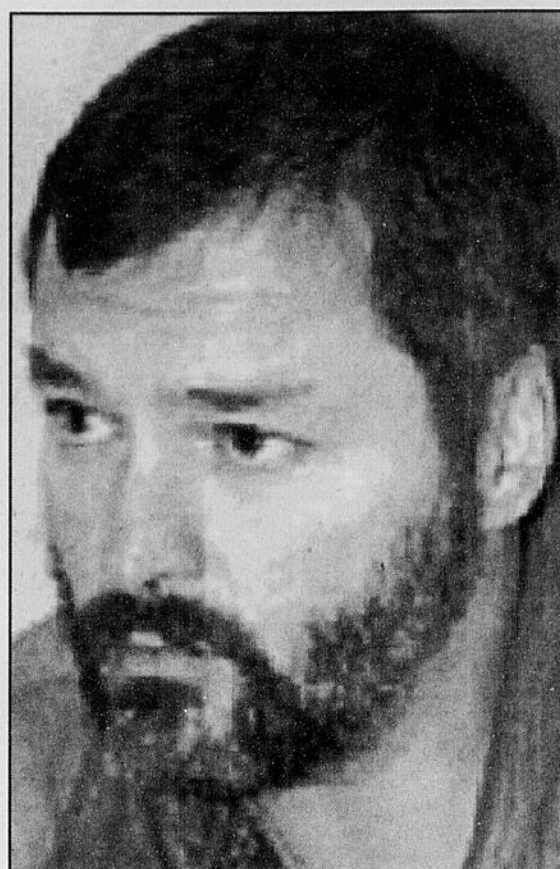


Photo La Tribune, archives
Pour soulager la douleur, il n'y a pas juste la morphine, note le Dr Mario Dubuc.

thologie, je n'y crois pas. Le processus de la douleur est trop complexe, il y a trop de voies de la façon dont ça communique au cerveau», dit encore ce médecin anesthésiste de formation.

D'autre part, face à la douleur, les mythes ont encore la vie bien tenace. «Il y a des gens, pas juste des patients, mais également du personnel clinique, qui s'imaginent que la morphine signifie une mort plus rapide ou l'accoutumance à la drogue. Avec un dosage adéquat et en intervenant pour réduire les effets secondaires, il n'en n'est rien. Et pour soulager la douleur, il n'y a pas juste la morphine. On peut utiliser les anti-inflammatoires et toute une série d'autres médicaments», note M. Dubuc.

Mécanisme important en phase aiguë car ça permet d'identifier un mal (comme par exemple une fracture d'un membre), la douleur reste «totalement inutile» dans

sa phase chronique et doit être combattue «avec toute la vigueur possible». Néanmoins, il peut arriver que des gens refusent tout traitement. Et ce n'est pas nécessairement chez des personnes âgées très religieuses qui ont été élevées dans les principes moraux du genre: «Il faut souffrir sur terre pour aller au ciel».

«Les cas de refus de traitement, malgré une douleur qu'on peut deviner intense, c'est extrêmement rare. C'est une question de culture. J'ai vu ça par exemple chez une dame d'origine chinoise atteinte d'un cancer. Même en phase terminale, elle ne voulait aucun médicament. Elle était entourée de ses proches et semblait résigner, avec une certaine sérénité même, à finir ses jours ainsi», a aussi fait valoir le chef du service de soins palliatifs au CUSE.



CENTRE UNIVERSITAIRE DE SANTÉ DE L'ESTRIE

SITE FLEURIMONT
3001, 12^e AVE N
Pièce 2873

Le Centre de recherche clinique (CRC) du Centre universitaire de santé de l'Estrie (CUSE) a débuté en 1980 dans ce qu'on appelait alors le Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke (CHUS). Organisme de recherche en santé à caractère multidisciplinaire, il a pour objectif le développement, la potentialisation et la réalisation de la recherche clinique, fondamentale et opérationnelle dans les domaines se rapportant à la santé de la population, à la prévention et à la guérison de la maladie. Il relève du Conseil d'administration du Centre universitaire de santé de l'Estrie.

La compétence de 80 chercheurs de calibre international, reconnus pour leur contribution respective dans leurs champs d'activité scientifique, leurs publications, leurs conférences ainsi que le travail de leurs groupes jumelés à une équipe administrative qualifiée et dynamique contribuent à bâtir une réputation enviable au Centre de recherche clinique. Les grands thèmes privilégiés par les 9 équipes multidisciplinaires du Centre de recherche sont: l'immuno-inflammation, l'oncologie, la pharmacologie cardio-vasculaire, la physiopathologie digestive, la physiopathologie endocrinienne, la physiopathologie ostéo-articulaire, la physiopathologie pulmonaire, la radiobiologie et la recherche évaluative et clinique.

Comme la recherche est une pierre d'assise de développement, certaines normes régissent son actualisation. Ainsi, un Comité de déontologie de la recherche sur l'humain chapeaute l'évaluation des projets de recherche et veille au respect de la dignité de la personne et au consentement libre et éclairé des participants. Confidentialité, souci du bien-être du patient et qualité de la recherche font également partie des valeurs du CRC.

De plus, pour favoriser l'innovation et créer une synergie productive, le Centre de recherche du CUSE et l'Institut de pharmacologie de l'Université de Sherbrooke unissent leurs forces pour offrir aux chercheurs des équipements ultramodernes et spécialisés dans un milieu de travail stimulant et complémentaire. Depuis octobre 1997, le Centre de recherche a pignon sur rue et bénéficie de nouveaux locaux qui rassemblent enfin une grande partie de ses effectifs.

Le Centre de recherche clinique peut compter sur l'appui de la Faculté de médecine de l'Université de Sherbrooke, du Fonds de la recherche en santé du Québec (FRSQ), des gouvernements provincial et fédéral et du Centre universitaire de santé de l'Estrie qui lui remet un pourcentage des fonds recueillis annuellement par sa fondation à titre de support à la recherche. Les contrats de recherche avec l'industrie pharmaceutique constituent également une source importante d'appui à l'infrastructure.

Étant situé au coeur d'une région universitaire renommée, dans une ville industrielle et commerciale attrayante, possédant des équipements à la fine pointe de la technologie, le Centre de recherche envisage l'avenir avec optimisme. Grâce à un plan de développement bien structuré, à une collaboration intense avec les organismes régionaux telle la SDERS, et à des stratégies de marketing agressives, le Centre de recherche veut conquérir des nouveaux marchés pour réaliser plus de recherche et développement, commercialiser de nouvelles molécules et de nouveaux traitements, et ainsi profiter pleinement et faire profiter la région des bienfaits de la nouvelle économie du savoir, particulièrement dans le domaine de la santé.

Téléphone : (819) 346-1110, poste 12873
Télécopieur : (819) 564-5445
Courriel électronique : CRC.CHUS@courrier.USherb.ca
Site Internet : <http://www.crc-cuse.usherb.ca/>

FLEURIMONT
QUÉBEC
J1H 5N4

46594



Si nous ne trouvons pas ce que vous cherchez ici..

...Nous irons le chercher ailleurs.



TECHNOLOGIE DE L'INFORMATION
Permanent/temporaire - Technique/bureautique - Administratif/industriel - Informatique

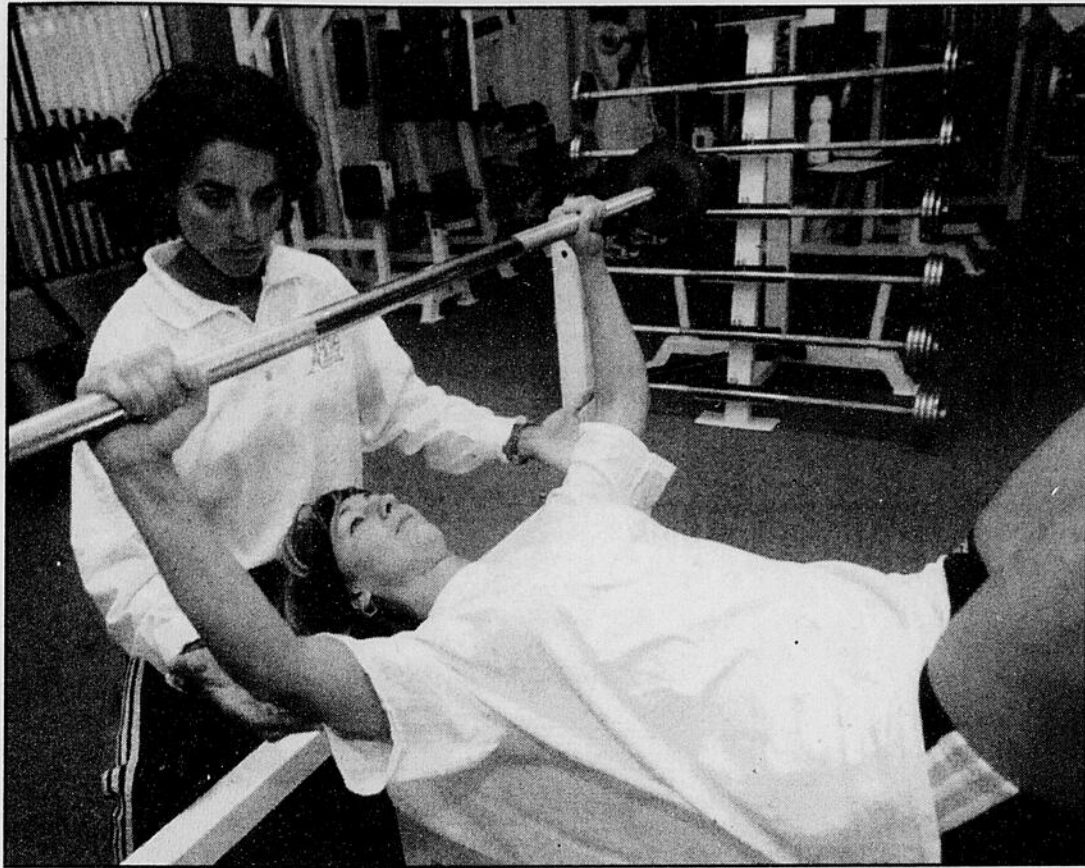
455, rue King ouest, bureau 330, Sherbrooke (Québec) J1H 6E9
Tél. : (819) 821-2427 Fax : (819) 821-3799
Courriel électronique : sherbrooke@manpower.ca

MANPOWER®

45891

Un prénom pour la bonne forme

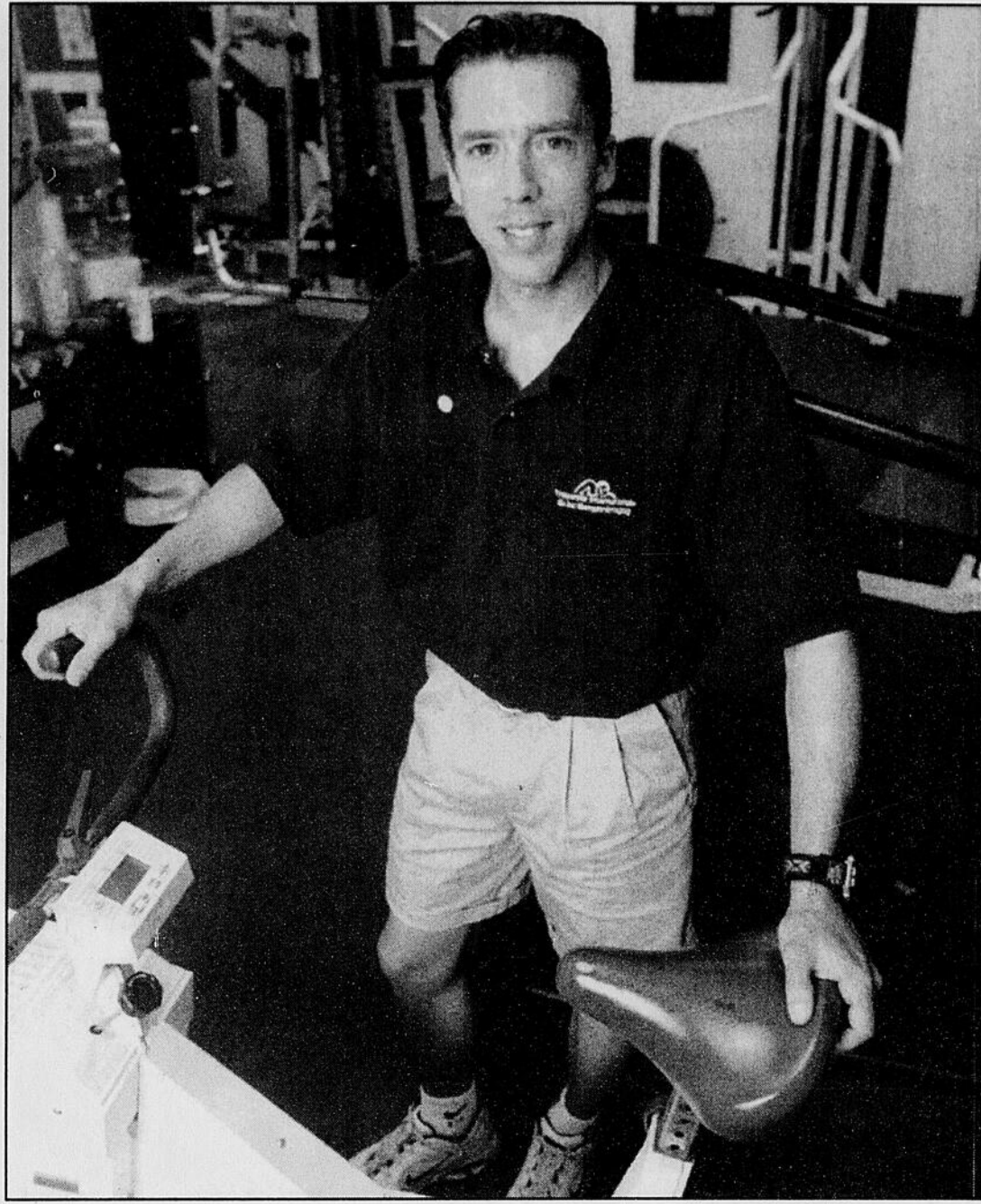
Une personne sur deux qui s'abonne à un centre de conditionnement physique abandonne au bout de six mois. Voici donc l'ère de l'entraîneur personnel.



Imacom-Daguette, René Marquis
Éducatrice physique au centre Femme Estrie, Nathalie Poirier bâtit également des programmes personnalisés à ses clientes qui le désirent. On la voit ici en plein travail avec une abonnée du centre Femme Estrie.



La Sherbrookeuse Marie Gagné a trouvé dans l'entraînement personnalisé la réponse à ses besoins. «Je pense bien avoir pris un contrat à vie», dit-elle.



Imacom-Daguette, François LaFrance
Consultant en éducation physique, Serge Béliveau a inclus dans sa pratique les programmes de conditionnement physique personnalisés. Dans son mini-centre de conditionnement de la rue King Ouest, baptisé Accès Santé Estrie, il reçoit des gens qui désirent un programme vraiment fait à leur mesure, doublé d'un suivi constant.

STEVE BERGERON

On estime qu'une personne sur deux qui s'abonne à un centre de conditionnement physique aura abandonné au bout de six mois. Parce qu'elle s'est surmenée. Ou parce que ses objectifs n'étaient pas réalistes. En somme, parce qu'elle n'éprouvait ni plaisir ni valorisation. Sa motivation a alors fondu comme neige au soleil.

Mais une nouvelle mode, déjà répandue dans les grandes villes, fait lentement sa percée à Sherbrooke: celle des entraîneurs personnels. Pour avoir un programme de remise en forme ou de perte de poids qui leur siéra à merveille, des Estriens choisissent d'engager un entraîneur tout à eux, qui connaîtra leur santé sur le bout des doigts.

Serge Béliveau offre ce type de conditionnement physique personnalisé. Il a d'ailleurs ouvert sa propre clinique à Sherbrooke, Accès Santé Estrie. Celle-ci est en fait un mini-centre de conditionnement, rue King Ouest, où ses clients vont s'entraîner.

«Les gens qui choisissent cette forme d'entraînement savent déjà que les éducateurs physiques sont des professionnels», dit le jeune éducateur physique.

Par la suite, à chacun sa motivation. «Certains n'aiment pas l'atmosphère d'un centre de conditionnement. Ils recherchent un élément de tranquillité et ne veulent pas se sentir pressés.»

«De plus en plus de gens sont dirigés par leur médecin, à la suite d'une opération ou d'un problème cardiaque», enchaîne Nathalie Poirier, éducatrice physique au centre de santé et de conditionnement physique Femme Estrie de Sherbrooke.

Mais l'entraînement personnel semble être une source de motivation en soi, par la relation de confiance qui se noue avec le client.

«Dans les premiers temps d'un programme, une personne a besoin de motivation extrinsèque. Je procède donc toujours par rendez-vous», mentionne Serge Béliveau. «À mesure que le programme avance, la personne voit les résultats. La motivation devient donc intrinsèque.»

Le client gagne aussi de l'assurance et de l'autonomie. «Après, je l'aide à l'occasion. Il est important de le féliciter et de lui dire que ça va bien», insiste Serge.

D'ailleurs, aucun effort de la part du client n'est à négliger. «Au début, je demande toujours au client combien de temps il est prêt à investir. S'il répond une seule fois par semaine, je lui dis que c'est un bon départ. Puis j'explique que ce sera difficile d'obtenir une amélioration en restant sédentaire pendant six jours.»

Chez Femme Estrie, on offre depuis deux ans déjà un plan d'amaigrissement de huit semaines, qui est en soi un entraînement privé (doublé d'une diète).

«Quand la cliente s'entraîne, je compte ses répétitions, je m'occupe de ses poids, je corrige ses erreurs», explique Nathalie Poirier.

Depuis janvier, Nathalie offre en plus ses services personnels d'éducatrice physique. «C'est la personne qui décide à quelle fréquence elle veut me rencontrer. Ce peut-être une demi-heure aux deux semaines, ou une heure aux trois semaines. Je peux aussi me déplacer chez elle si elle veut faire les exercices à son domicile.»

L'approche personnalisée permet d'aller au-delà de ce que le client croit pouvoir faire. «J'ai une dame qui n'aurait

jamais pensé faire de jogging et qui court 45 minutes aujourd'hui. Je suis là pour dire à la personne qu'elle est capable, pour la pousser à plus... et pour voir la réussite quand elle se produit.»

Biochimiste retraitée, Marie Gagné est une marcheuse invétérée. Mais son activité physique préférée a longtemps été entravée par des troubles musculo-squelettiques, aux chevilles ainsi qu'aux vertèbres cervicales et lombaires.

«J'avais une mauvaise posture: je marchais la tête courbée, en regardant toujours mes pieds», raconte la Sherbrookeuse, qui a entendu parler des services de Serge Béliveau. Ce fut pour elle une révélation.

«Je me suis déjà inscrite à des cours en groupe, mais cela ne répondait pas à mes besoins. Il y a un rythme à suivre. Pour certains, c'est trop vite, alors que pour d'autres, c'est trop lent.»

L'entraînement personnel a apporté à Marie Gagné ce qu'elle recherchait: suivi régulier et assidu, respect de son rythme et de son horaire, explications détaillées sur les exercices, correction des faux mouvements. Et, surtout, aucune urgence de performance.

«Très simplement, Serge Béliveau a pris le temps de m'expliquer ce que j'allais faire. Je n'ai senti aucune brusquerie pour arriver à une perfection immédiate. On acceptait que je débute et qu'il me fallait un certain temps pour acquérir la technique.»

Marie Gagné pratique aussi de simples exercices à la maison qui lui ont été prodigués par son entraîneur. Ses problèmes n'ont pas complètement disparu. «Mais ma qualité de vie est meilleure», dit-elle. «Ce n'est jamais une corvée de faire ces exercices.»

Lucie Audet, elle, voulait tout simple-

ment un entraînement encore plus personnalisé quand elle a demandé les services de Nathalie Poirier. «Je m'entraînais déjà chez Femme Estrie, mais cela ne correspondait pas exactement à ce que je voulais, même s'il y avait un bon suivi.»

Souffrant d'une hernie lombaire, Lucie Audet désirait un programme d'entraînement qui serait conçu en fonction de cet ennui de santé. «Si un mouvement me fait mal, Nathalie le modifie. Elle me connaît, et elle connaît mon corps par cœur.»

«Il faut parfois freiner l'enthousiasme de la personne qui s'attend à des résultats rapides, ajoute Serge Béliveau, surtout si elle revient d'un déconditionnement physique de plusieurs années. On doit souvent l'informer aussi qu'elle n'a pas besoin d'être courbaturée et de marcher péniblement le lendemain d'un entraînement.»

En fait, la psychologie joue un rôle important. «Je dois écouter ce que les gens ont à me dire, ne pas trop leur imposer. Si monsieur ou madame arrive fatigué aujourd'hui, je suggère de ne faire que dix répétitions au lieu de vingt.»

Nathalie Poirier et Serge Béliveau sont d'accord pour dire que cette approche personnalisée est très valorisante pour eux. «Par le fait que les gens te choisissent, toi, comme entraîneur. Et parce qu'il est très gratifiant d'avoir aidé quelqu'un à atteindre ses objectifs.»

Evidemment, ce n'est pas encore tout le monde qui a les moyens de s'offrir un entraîneur personnel à 30 \$ de l'heure ou environ. De même, Serge et Nathalie ne pourraient vivre uniquement de cela. «Mais si on se fie à la vague américaine, on peut penser que cela va se répandre à plus grande échelle», conclut Serge Béliveau.

Sherbrooke 1998
Publireportage

Entreprise d'ici

LaTribune

Maigrir: Une fois pour toute pour l'an 2000

Jusqu'à maintenant, on a toujours cru que pour maigrir il fallait soit manger moins, soit consommer moins de calories. Malgré tous les échecs qu'a connu ce principe, on continue à priver le corps de nourriture dans le but de le forcer à maigrir sans rechercher à corriger les fonctions du métabolisme. Plus le corps se sent «moins nourri», plus il tentera d'accumuler des réserves sous forme de graisses.

L'approche Bioligne est différente, je dirais presque opposée. Pour nous, il ne s'agit pas de priver le corps de nourriture, mais au contraire de le nourrir mieux et souvent plus.

Le principe que nous préconisons est le suivant: plus on nourrit le corps d'éléments nutritifs qui conviennent à son métabolisme, plus il aura tendance à perdre de lui-même et d'une façon na-

turelle l'excès de graisse accumulé. Si c'est le corps qui a décidé de perdre ces livres excédentaires, il est normal de s'attendre à ce qu'il puisse maintenir cette perte de poids d'une façon tout aussi naturelle.

Comment peut-on apprendre alors à bien nourrir son corps?

Au centre Nutrition-Santé Bioligne, notre procédure consiste à passer une série de tests cliniques dans le but de déterminer le «profil physiologique» de chacun, c'est-à-dire son type de métabolisme, son équilibre glandulaire, l'état de son système circulatoire, l'équilibre des acides et des bases, l'influence de l'oxygène sur le métabolisme des graisses et des sucres, en somme, tous les facteurs qui

peuvent nous indiquer le choix des valeurs nutritives qui permettront d'équilibrer les fonctions du corps. La perte de poids sera alors la conséquence et le résultat du changement physiologique opéré chez l'individu. Elle a été provoquée, ni par la réduction du nombre de calories, ni par la privation, mais parce que le corps se sent mieux nourri, tout simplement parce que les aliments proposés sont conformes à ses besoins, même s'ils sont riches caloriquement parlant.

Comment déterminer son poids idéal?

Attention, le poids idéal déterminé par les kilos pesés versus la taille n'est pas une indication fiable de la composition du corps. Celle-ci étant le pourcentage de grais-

ses par rapport au poids total; ainsi, quelqu'un peut avoir un poids considéré comme tout à fait normal, «idéale», alors que sa masse graisseuse est trop élevée. Un bon programme d'amaigrissement doit viser avant tout à rétablir un poids «physiologique» basé sur la composition du corps, sur le bon pourcentage des graisses, qui, dépendant de l'âge, du sexe et de l'activité physique, se situe de façon optimale entre 15% et 25%.

Grâce à un instrument électronique, il nous est possible de déterminer de façon extrêmement précise la proportion des graisses, face au poids total. Notre objectif est de faire perdre seulement de la graisse tout en maintenant un bon tonus musculaire.



Quels autres problèmes sont traités?

Les gens qui viennent nous voir pour une perte de poids présentent souvent d'autres problèmes de santé. Or, on s'est rendu compte que notre approche était particulièrement efficace pour traiter des troubles cardiovasculaires comme un cholestérol élevé, de l'hypertension ou métaboliques comme l'hypoglycémie, le diabète...

B
BIOLIGNE

4505, boulevard Bourque
Rock Forest

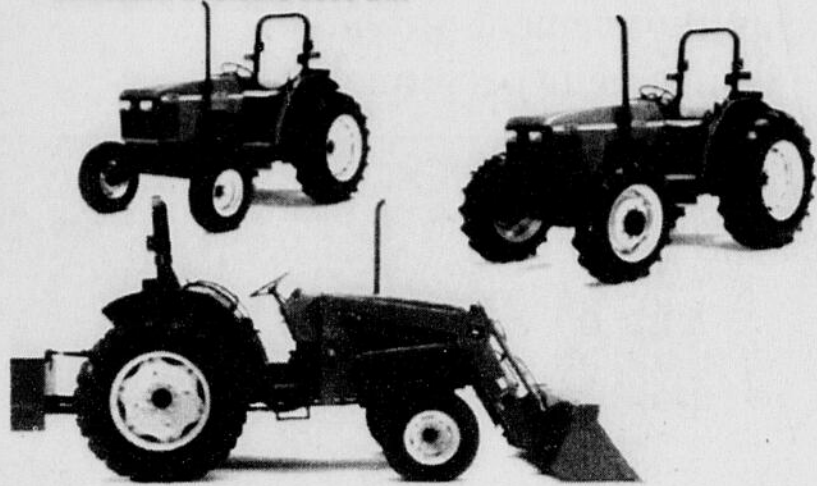
Place Mi-Vallon
(819) 821-3646

NOUS AVONS L'ÉQUIPEMENT DONT VOUS AVEZ BESOIN... ET PLUS!



Deere, c'est tout dire

Nouveaux tracteurs 5000 DIX



Plus de puissance, de couple et de confort.

NOUVEAUX TRACTEURS JOHN DEERE DE 65, 72, 80 ET 90 H.P., SÉRIE 6000 DIX



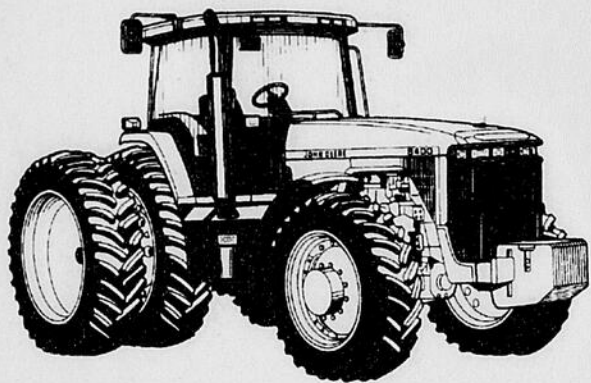
PLUS DE PUISSANCE, CONFORT ET MAÎTRISE

TRACTEURS JOHN DEERE DE LA NOUVELLE SÉRIE 7000 DIX



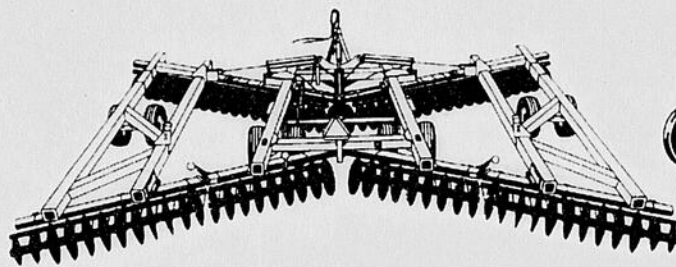
SENTEZ LA TERRE BOUGER

TRACTEURS JOHN DEERE 8100 DE 160 HP, 8200 DE 180 HP, 8300 DE 200 HP ET 8400 DE 225 HP



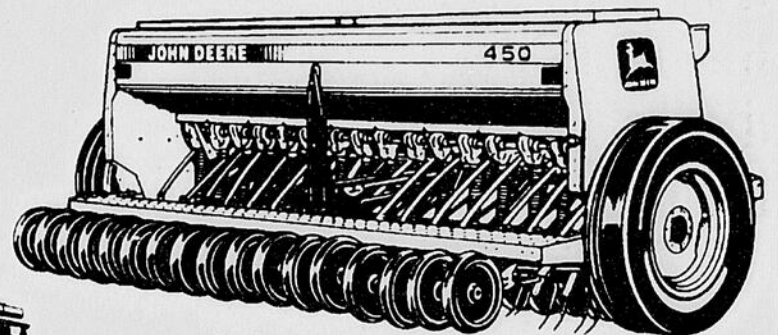
PUISSANCE HAUTE PERFORMANCE

PULVÉRISSEURS 630/640/650



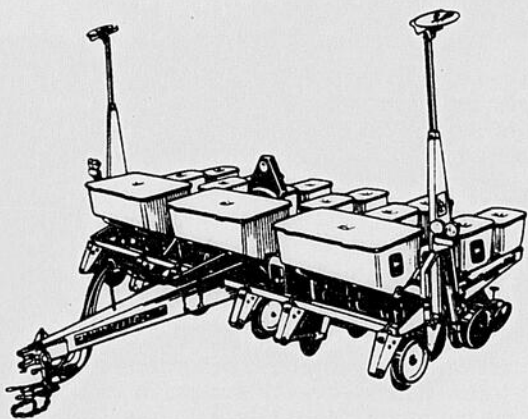
FORT SIMPLE

SEMOIR EN LIGNE 450 JOHN DEERE



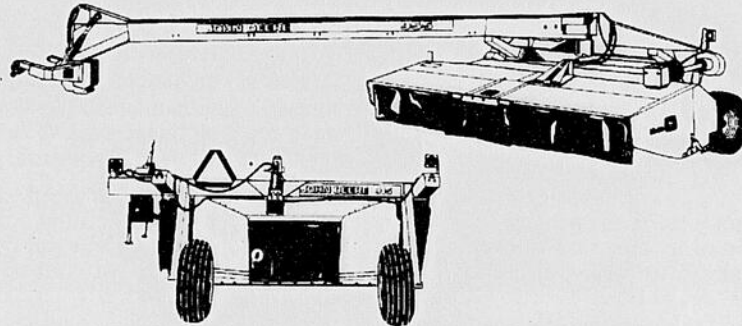
LE SEMOIR DE CHOIX

Semoir traîné 1750 MaxEmerge Plus



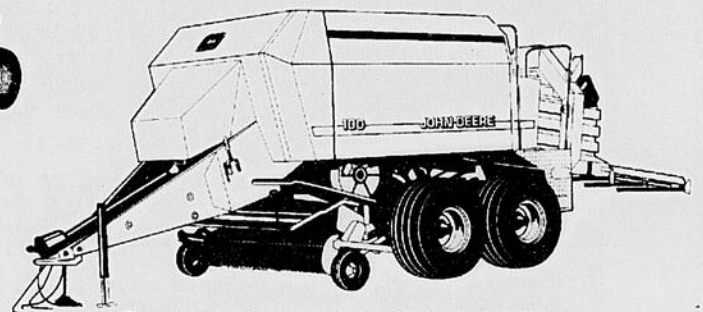
FORCE, PRÉCISION, COMMODITÉ

NOUVELLES MOCO ROTATIVES JOHN DEERE



PLUS GROSSES, PLUS FORTES, PLUS DOUCES

RAMASSEUSE-PRESSE 100 JOHN DEERE



ÇA PRESSE EN GRAND

LES NOUVEAUX TRACTEURS DE PELOUSE LT DE JOHN DEERE



À PARTIR DE 1749\$

NOUVELLE SÉRIE SABRE



Pour déchiqueter sans être fauché



L'ABOUTISSEMENT DE 160 ANS

TONDEUSE À SIÈGE GX 85



LA MIEUX CONÇUE SUR LE MARCHÉ

VÉHICULE UTILITAIRE GATOR 6 X 4 ET 4 X 2



PLUS QU'UN 4 X 4

NOUVEAU TRACTEUR 4000



ALLEZ, AU TRAVAIL

VENEZ RENCONTRER NOTRE ÉQUIPE

FINANCEMENT SUR PLACE



CRÉDIT JOHN DEERE

Les équipements

VEILLEUX INC.

vente pièces service

9, rue Queen
Lennoxville
564-8850

1969, rue Sherbrooke
Magog
843-2310

HEURES D'OUVERTURE: Lundi au vendredi: de 8 h à 17 h 30
Samedi: de 8 h à 12 h

Futur site
rue Main Ouest,
Coaticook

Les montagnes russes du stress

Précarité d'emploi, réorganisation du travail ou retraite font naître anxiété et troubles d'adaptation. Mais il y a des trucs pour survivre.

► CLAUDE PLANTE

Ce qu'on annonce en gros titres dans les journaux - licenciements majeurs, retraites anticipées dans la fonction publique, réorganisations du travail dans les entreprises - la psychologue Louise Dauphinais en constate les résultats quelques mois après dans son propre bureau.

Angoisse, dépression et épuisement professionnel, c'est le lot de plusieurs des clients de cette spécialiste en troubles anxieux qui viennent la consulter, de plus en plus à la suite de changements survenus dans leur travail.

«Il faut savoir se faire désirer... c'est une manière d'éviter le burn-out.»

«Ça vient par vagues, on dirait. Il y a eu les employés des banques, ensuite les infirmières. Là, ce sont surtout les gens qui ont pris leur retraite dans la fonction publique qui viennent me voir pour consultation», énumère cette psychologue de cinq ans d'expérience.

«Du jour au lendemain, tu te retrouves à la maison, avec ton ou ta conjointe. C'est encore inhabituel pour les gens qui prennent, souvent sans préparation, leur retraite après des dizaines d'années au travail.»

«À la suite de changements dans l'entreprise, d'autres se voient forcés de lancer leur entreprise. Ça provoque de l'instabilité. Ce n'est pas toutes les personnes de 40 ans et plus qui sont habituées à ça. Moi je dirais que les plus jeunes, comme ceux de la Génération X, sont déjà plus habitués à ce type de vie. Ça leur cause moins de problèmes.»

La rivière n'a pas fini de couler, craint-elle. «Je vois que les gens ont peine à s'adapter à tous ces changements que subissent les entreprises, surtout au niveau technologique. Ça développe beaucoup d'anxiété et des troubles d'adaptation.»

«Évidemment, tout cela va se refléter sur la vie de couple et en famille. On voit

beaucoup de familles recomposées. Encore là, on semble s'habituer.»

«Ce qui est plus inquiétant, c'est de voir le nombre grandissant de laissés-pour-compte: les pauvres, les vieux, les faibles. Ce sont des gens qui ont du mal à suivre tous ces changements majeurs de la société.»

Qu'est-ce qui pourrait arriver chez les générations telles qu'on les connaît aujourd'hui?

- Les «boomers»: «Ils ont profité de la manne, ils devront arrêter de penser que tout doit rester pareil.»

- La «Génération X»: «Elle flotte. Ceux qui travaillent, travaillent comme des fous, et les autres n'arrivent pas à faire leur place». C'est la génération «tu gagnes ou tu crèves. Attention, quand les boomers auront pris leur retraite, ça va chauffer. On aura besoin de bras. On misera sur eux.»

- Les ados (la «Génération Nintendo»): «Les pas chanceux. Ceux à qui on dit qu'ils n'auront pas de place. Ils n'ont pas d'argent, pas d'emploi, pas beaucoup d'appuis dans la société». Pas certain qu'ils seront en mesure de donner un fort coup de main aux gens du X lorsque ça sera à eux de porter le flambeau. Des conflits à prévoir.

- Les enfants: «On les pousse trop. Ce sont bien souvent les rejetons de la Génération X. On veut qu'ils apprennent beaucoup: l'anglais, les sciences, la vie. On veut qu'ils fassent du sport. Ils vont se tanner d'être toujours poussés dans le dos.»

Et si vous aviez des trucs à donner à ces gens?

«Je pense à la formation continue, pour être toujours au fait des nouvelles technologies, répond la psychologue. Le problème, ce ne sont pas toutes les entreprises qui offrent ça à leurs employés.»

«Demeurer affirmatif. Je suggère aux gens de se faire valoir auprès de leur employeur. Des fois, entre les employés, ça joue du coude. Il y a des coups bas. Ça peut devenir une source de stress.»

En contrepartie, «ne pas trop répondre aveuglément à tous les besoins de l'employeur. Il faut savoir se faire désirer... c'est une manière d'éviter le burn-out.»

En ce sens, «il faut savoir se donner des moments d'arrêt. Ne pas oublier de s'amuser au travail. Prendre des vacances, ne pas sauter les repas... savoir perdre son temps un peu.»



Louise Dauphinais, psychologue spécialisée dans les troubles anxieux.

Imacom, Claude Poulin

Prenez la route avec

Dyson & Armstrong

Intérêt à **1,9%**

PICK-UP C1500 1998

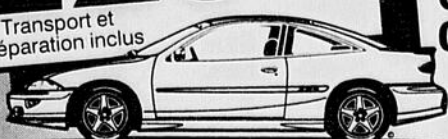
- Vitres teintées
- Différentiel autobloquant
- Moteur V8
- Transmission automatique 4 vitesses
- Climatiseur
- Radiocassette AM-FM
- Roues chromées
- Calandre de luxe et plus
- Peinture 2 tons
- Suspension « Modèle renforcé »

* Bail de 36 mois. Limite de 20 000 km/an. 12¢ du km excédentaire. Sujet à l'approbation du crédit + taxes.

TOUT INCLUS
295\$ /mois
36 mois
Transport et préparation inclus

TOUT INCLUS

225\$ /mois
36 mois
Transport et préparation inclus



CAVALIER Z22 1998

- Roues en aluminium
 - Radiocassette AM/FM avec « égalisateur »
- 0\$ COMPTANT**
0\$ DÉPÔT DE SÉCURITÉ
0\$ PRÉPARATION

* Bail de 36 mois. Limite de 20 000 km/an. 12¢ du km excédentaire. Sujet à l'approbation du crédit + taxes.

TOUT INCLUS
388\$ /mois
36 mois
Transport et préparation inclus

ASTRO LT

- tout équipée
- 4 roues motrices
- peinture 2 tons

* Bail de 36 mois
Comptant de 3 000\$
Échanges. Plus taxes

L'équipe des ventes

- Walter Stevens
- Luc Gaudreau
- Ron Moulard
- Paul Desrochers
- Hervé Vallières
- Jacques Godbout

DYSON & ARMSTRONG INC.

265, rue Principale
Richmond — 826-3721

46520



ScotiaMcLeod
Partenaires à vie^{MC}

Membre FCPE

Demain... y avez-vous pensé?

Mettre en place les fondations

d'un avenir financier

prospère est un exercice

considérable qui doit

être exécuté à l'aide

de partenaires

connaissants et

expérimentés.



Josée Patry
Réceptionniste



Guy Beaupré
Conseiller successoral
Conseiller en placement



Isabelle Courcy, B.A.
Associée à l'administration
Coordonnatrice de succursale



Carole Lacasse
Conseillère
en placement



Danielle Poulin
Adjointe
à l'administration



Louis Marchesseault
Conseiller
en placement



Jean Crépeau, LL.L.
Directeur
Conseiller en placement



Laurent Carrier, CA
Conseiller
en placement



Marlène Bergeron
Associée
en placement



Jean-Sébastien
Crépeau
Adjoint



Evelyn Boulet
M.B.A.
Conseillère en placement



Lucie Durocher
Adjointe
à l'administration



Richard Adam
B.A.A.
Conseiller en placement



Bruno Giangioffi
LL.B., DDN.
Conseiller en placement



Isabelle Chaussé
Associée
en placement



Denis Ewing
Conseiller
en placement



Marie-Claire Hopper
Adjointe
à l'administration



Jacques Label, CA
Conseiller
en placement



Maryse Vallières
Adjointe
à l'administration



André Houle
Conseiller
en placement

2637, rue King Ouest, suite 200, Sherbrooke Québec J1J 2H3
(819)829-5533 1 800 567-7384 télécopieur: (819)564-0788

Détresse ou grande tristesse?

Un Estrien sur cinq dit avoir souffert de détresse psychologique. Mais une rupture, un deuil et des problèmes financiers ne font-ils pas simplement partie de la vie?

► STEVE BERGERON

La statistique nous est tombée dessus en 1994, comme un marteau sur l'enclume: un Québécois sur quatre et un Estrien sur cinq disaient souffrir ou avoir souffert de détresse psychologique élevée. Bang! Voilà l'occasion de grimper dans les rideaux, de tirer la sonnette d'alarme et de partir à la chasse aux pourquoi (ce que plusieurs ont fait d'ailleurs). Mais d'autres sont restés calmes...

Car rien ne sert de paniquer. La détresse psychologique et sa plus grave conséquence, le suicide, ont beau avoir augmenté, ils dépendent de tant de facteurs et sont si complexes que la solution unique et toute faite n'est pas pour demain. Il faut se méfier des conclusions rapides, sans toutefois se cantonner dans l'immobilisme.

«La détresse psychologique est un terme très en vogue. Mais avant de dire qu'il y en a plus qu'avant, il faudrait assumer ce que c'est», souligne d'abord le

Dr Pierre Gagné, psychiatre légiste et chef du Département de psychiatrie du Centre universitaire de santé de l'Estrie.

Le ministère de la Santé et des Services sociaux (MSSS) reconnaît lui-même que toutes les personnes qui déclarent un certain niveau de détresse n'ont pas nécessairement besoin de services psychosociaux. Il considère toutefois que les chiffres publiés donnent une indication acceptable de l'ampleur des problèmes de santé mentale.

En 1987, lors d'une enquête de Santé Québec, on a défini la détresse psychologique comme faisant référence aux états dépressifs et anxieux ainsi qu'à certains symptômes d'agressivité et de troubles cognitifs.

«À la limite, quelqu'un qui est emprisonné, ou qui vient de perdre son permis de conduire, est en détresse», fait observer le Dr Gagné. «Vous allez bien en ce moment, puis la seconde d'après, vous recevez un diagnostic de cancer, et vous voilà en détresse.»

Sylvain Paquette, directeur du Carrefour intervention suicide (un service d'écoute téléphonique et d'intervention de Sherbrooke), indique que les principaux problèmes pour lesquels les gens appellent sont reliés aux ruptures, aux deuils et aux problèmes financiers.

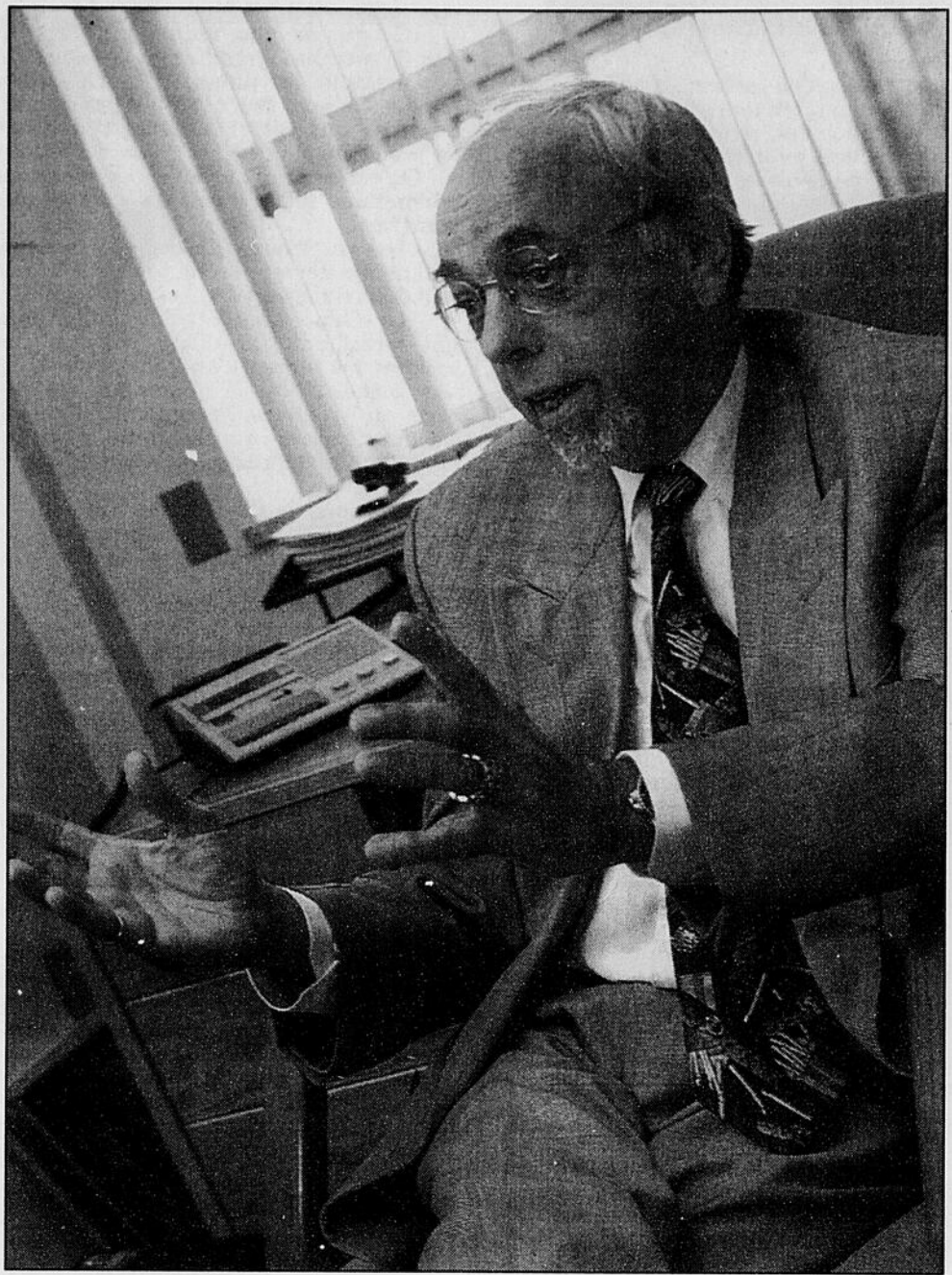
«Dans le fond, ce sont des problèmes de la vie courante. Aujourd'hui, il semble qu'avoir de la peine n'est pas normal. On ne sait plus comment la gérer. On voudrait ne pas pleurer. Il faut tout de suite aller voir un psychologue. Mais un deuil ne dure pas deux semaines.»

«Le fait que les gens consultent plus ne veut pas forcément dire qu'il y a plus de maladie mentale qu'avant», ajoute le Dr Gagné. «Le seul indicateur sur lequel on peut se fier, c'est l'augmentation constante du taux de suicide.»

En 1965, il y avait eu 323 suicides au Québec. Trente ans plus tard, en 1995, on en comptait 1434. Une hausse de près de 350 %.

Est-ce la faute de l'éclatement de la famille? Sylvain Paquette argue que, selon des études, les enfants de familles éclatées sont moins susceptibles de se suicider que les autres. Le taux de chômage alors? Pourquoi, alors, le taux de suicide est-il plus bas dans les Maritimes même s'il y a plus de chômage qu'ici?

«Les gens cherchent encore la vraie réponse», résume le Dr Gagné. Les sociologues peuvent dire que tout va trop vite dans notre société, qu'il y a trop de pres-



Pierre Gagné, psychiatre légiste et chef du Département de psychiatrie du Centre universitaire de santé de l'Estrie: «La détresse psychologique est un terme très en vogue. Mais avant de dire qu'il y en a plus qu'avant, il faudrait assumer ce que c'est.»

sion... Les psychologues peuvent prétendre qu'il y a plus de maladies pouvant entraîner le suicide. Mais personne n'est

encore capable de dire: «C'est attribué à ça.» La cause est multifactorielle.»

S.O.S détresse

Selon une étude de Santé Québec réalisée en 1994, la proportion des Québécois présentant un niveau élevé de détresse psychologique est passée de 19 % à 26 % entre 1987 et 1992 chez les Québécois de 15 ans et plus.

Les chiffres de 1992 permettent d'affirmer que plus de 1,4 million de Québécois présentent un niveau sévère de détresse psychologique dans les deux semaines précédant l'enquête.

Dans le même intervalle, la détresse sévère est passée de 24 à 30 % chez les femmes, et de 15 à 22 % chez les hommes. Par contre, la prévalence des idées suicidaires et des tentatives de suicide ne semble pas avoir augmenté.

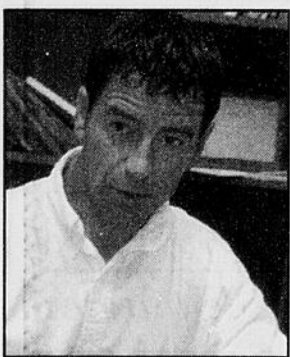
Pour l'Estrie, les chiffres de 1987 donnaient un indice de détresse élevée chez 20 % de la population (une personne sur cinq), soit près de 40 000 Estriens. Il s'agit là de gens qui auraient nécessité une intervention préventive ou curative.

En 1987, on évaluait à 15 573 le nombre d'Estriens âgés de 15 ans et plus et souffrant d'au moins un problème de trouble mental. SB

Des préjugés qui choquent

► STEVE BERGERON

«Si l'Église catholique ne rejette plus aujourd'hui les personnes qui s'enlèvent la vie, c'est parce qu'elle a reconnu, sur la base de la maladie mentale, que la personne qui pose cet acte n'est pas en mesure de faire un bon choix. Là-dessus, le pape est en avance.»



Michel Turcotte

«Pourquoi, si le cerveau existe, on doit admettre qu'il peut faire défaut comme toute pièce mécanique. Mais personne n'aime penser que son cerveau soit défectueux», mentionne le psychiatre Pierre Gagné.

Sylvain Paquette, du Carrefour intervention suicide, a raison: le pape est en avance... mais beaucoup de gens sont en retard. Les préjugés sur la maladie mentale sont très tenaces. Trop souvent encore, les individus atteints de ces maladies sont vus comme des fous, des dangereux, des faibles, des gens sans volonté.

Michel Turcotte, directeur du service d'écoute téléphonique Secours-Amitié Estrie, confirme: «Quand une personne est hospitalisée pour une dépression, elle reçoit moins de visite. Certains se font dire qu'ils sont responsables de leur maladie, qu'ils ne veulent pas vraiment s'en sortir. Les gens qui leur parlent ainsi se croient immunisés et ne sont pas conscients que cela pourrait bien leur arriver à eux aussi.»

Environ 10 % des Canadiens et Canadiennes souffrent de dépression à un moment ou l'autre de leur vie.

«La différence entre la tristesse et cette maladie, explique le Dr Gagné, c'est que cette dernière résiste à toute amélioration. La personne s'est parlée, a pris des vacances, a arrêté de travailler, mais cela n'a rien fait.»

Danielle Viau, coordonnatrice de La Cordée, un organisme sherbrookoïse favorisant l'intégration des personnes atteintes de maladie mentale, voit aussi la même problématique.

«Quand un journal titre à la une *Un schizophrène fou tue sa femme*, comment voulez-vous que les gens n'associent pas cette maladie à un dangereux tueur? Moins de 0,1 % de ces personnes présentent des comportements dange-

reux, et c'est rare qu'ils se promènent tout bonnement dans la rue.»

Au contraire, ceux dont les symptômes s'accompagnent de paranoïa auront plutôt tendance à avoir peur des autres, non pas à les agresser. «On considère aussi ces gens comme des déficients intellectuels, incapables de faire grand-chose. Pourtant, ces gens n'ont besoin que d'être écoutés et accompagnés.»

Ces préjugés choquent d'autant plus le Dr Gagné que les progrès médicaux ont été fulgurants au cours de la dernière décennie. De nouveaux médicaments ont vu le jour et permis à bien des gens de retrouver une vie normale, sans être hospitalisés.

«On peut faire un parallèle entre la maladie mentale et le diabète. Tous deux peuvent être bien traités, ce qui n'empêche pas que des crises peuvent arriver, comme le diabète peut se débalancer. Même que, comme un cancer qui est détecté tôt, si on traite dès le début et énergiquement une maladie mentale comme la schizophrénie, il y a des chances qu'elle ne se développe pas.»

«Pourquoi telle personne va développer une maladie mentale et pas une autre? Qu'est-ce qui fait qu'une personne va passer de la détresse à la maladie? Personne ne sait. Mais une chose est sû-

re: si on ne traite pas, il y aura évolution négative. Dans 15 % des cas, cela se soldera par un suicide.»

«Il faut sensibiliser les médecins omnipraticiens à dépister la détresse psychologique, car la majorité des suicides avaient vu leur médecin avant de passer aux actes», appuie Sylvain Paquette.

On ne peut pas toutefois ne s'appuyer que sur la médication. Danielle Viau cite une étude révélant qu'une personne atteinte de maladie mentale, traitée exclusivement à l'aide d'antidépresseurs, fera une rechute dans 80 % des cas.

«Si on y ajoute une psychothérapie, le taux de rechute diminue à 50 %. Et si, en plus, la personne réussit à se reconstruire un réseau social, le taux de rechute n'est que de 10 %. D'où l'importance de créer un pont pour ces gens vers une vie sociale plus active.»

«Mon souhait pour l'an 2000, c'est que les gens qui ont une maladie mentale n'aient plus crainte de consulter de peur d'être étiquetés. Et s'il y a autant de changements au cours des dix prochaines années qu'au cours des dix dernières, on verra une grande diminution des maladies mentales», conclut le Dr Gagné.

NOS IDÉES SE DISTINGUENT

HOB

NOS CLIENTS AUSSI

communications marketing

Sherbrooke 819 820 2198 Montréal 514 284 5155

47418

Le confort de l'indifférence

Un enfant doit être préparé à vivre l'échec. Le grand-parent qui songe à la mort doit être écouté.

► STEVE BERGERON

Si un pays a bien connu un niveau élevé de détresse psychologique, c'est bien la Bosnie. Pourtant, malgré les ravages et les horreurs de la guerre, le suicide n'a pas connu de hausse. Parce que dans cette société, l'option du suicide n'existait pas.

Conclusion? Indépendamment du contexte actuel du Québec, le suicide n'est possible que dans une société où cette option est admise. «Une telle constatation vient nous responsabiliser comme société», ajoute Louise Lévesque, directrice générale de la Fondation JEVI.

Mme Lévesque rapportait ainsi les propos du psychiatre montréalais Mounir Samy, qui, lors du congrès de l'Association québécoise de suicidologie, en juin, ramenait sur le tapis le contexte des valeurs de notre société. Un volet qui a été évacué de la toute récente *Stratégie québécoise d'action face au suicide*, lancée en février.

Alors que la plupart des groupes consultés trouvent que des sujets comme la pauvreté, l'individualisme, l'intolérance aux difficultés et la société de consommation devraient être débattus, le ministère les a écartés, jugeant dangereux d'établir un lien entre ces paramètres im-

possibles à quantifier et l'évolution des taux de suicide.

Mais Louise Lévesque croit qu'on ne peut négliger ces valeurs de société dans cette problématique multifactorielle qu'est le suicide.

«Depuis les événements de Coaticook, on sent que les médias sont plus respectueux quand surviennent des cas de suicide. Mais dans nos téléromans, un suicide est presque normal. Il est présenté comme une façon de régler le problème. Cela risque de renforcer cette idée chez les gens fragiles. Et les jeunes, on le sait, boivent beaucoup de télé.»

La Fondation JEVI est le seul organisme québécois visant spécifiquement les jeunes dans la problématique du suicide. Ceux-ci sont plus nombreux à passer aux actes - seulement 13 en 1966, un pic de 130 en 1994 -, mais leur proportion n'a pas augmenté au Québec depuis 30 ans.

«Par contre, on remarque depuis quatre ou cinq ans des statistiques de suicide dans des groupes où il n'y en avait jamais avant, soit les 10-14 ans.» Pourquoi? Parce qu'aujourd'hui, on les responsabilise plus tôt? Encore une fois, pas de réponse toute faite.

«Dernièrement, mon fils m'a demandé si on avait le droit de se suicider. Spontanément, je lui ai dit que non, que la vie était le plus beau cadeau qu'il avait

reçu. Pour qu'un parent réponde cela, il a dû avant se poser des questions sur la vie, la mort, l'espoir.»

Une étude du Dr Pierre Gagné, psychiatre légiste, a révélé que les principales causes du suicide des jeunes étaient les échecs amoureux, les échecs scolaires et les pertes d'emploi. Nos jeunes seraient-ils moins armés devant la vie, trop bien élevés dans la ouate?

«Il est plus facile pour un parent de laisser aller que de mettre des balises. Mais un jeune doit apprendre qu'il y a toujours la possibilité d'un non ou d'un échec, sans que cela soit la fin du monde. Sinon, son premier échec amoureux ou scolaire sera vraiment pour lui la catastrophe.»

Nos jeunes ne sont pas non plus à l'abri des maladies mentales. Toutes les études récentes démontrent que le suicide des adolescents se produit rarement en l'absence d'une maladie psychiatrique. Même qu'enfants et adolescents souffrent de dépression de façon plus précoce que ceux des générations précédentes.

«Mais comme une bonne partie des jeunes ne vivent pas une maladie mentale mais une crise situationnelle, il faut leur montrer comment prendre du pouvoir là-dessus et gagner l'estime d'eux-mêmes, bien les outiller pour être capable de dire non au suicide et oui à l'aide.»

«Ce n'est pas tout le monde qui est dépressif chronique, et avant de mettre un jeune de 12 ans sur le Prozac, on doit voir s'il y a autre chose à faire.»

Si le suicide des jeunes en particulier est vécu comme le signe d'une crise sociale, on ne peut pas en dire autant du suicide des aînés, souligne Sylvain Paquette, directeur du Carrefour intervention suicide.

Pourtant, en 1994, le taux de suicide chez les hommes de 65 ans et plus était de 28,4 sur 100 000 (4,5 chez les femmes), ce qui est bien plus élevé que chez les jeunes.

«Mais si une personne âgée dit "Vous ne voulez plus de moi? Alors je me tue!", la réponse risque d'être: "Pis après?", pense Sylvain Paquette. D'où l'urgence de s'intéresser à ce groupe d'âge.



Photo archives La Tribune

«Dans nos téléromans, un suicide est presque normal. Il est présenté comme une façon de régler le problème», déplore Louise Lévesque.

«En fait, il faudrait une stratégie qui vise les hommes de 15 à 29 ans, car ce sont eux les plus touchés.»

Sylvain Paquette n'hésite pas à bouleverser plusieurs idées sur notre conception de la mort. «C'est une question de culture. Dans les civilisations grecques et romaines, se suicider était banal. Nous, notre vision catholique paradisiaque de l'au-delà nous joue des tours. Devrions-nous recréer une anxiété des jeunes face à la mort?»

La prévention du suicide reste encore un concept flou, selon lui. «Car absolument rien ne prouve que, si un jeune est sensibilisé tôt, il sera influencé. Même que certaines théories disent que plus on s'occupe d'un groupe, plus il va faire ce qu'on ne veut pas.»

Dans sa *Stratégie d'action face au suicide*, Santé Québec conclut qu'on ne peut prédire de façon précise l'évolution du taux de suicide dans les années à venir. L'emprise sur les facteurs psychosociaux et environnementaux présents est difficile et les changements dans les attitudes sont souvent incertains et à long terme.

«La souffrance des autres»

► STEVE BERGERON

Écouter, être présent, apprendre à reconnaître la souffrance. Et surtout, prendre le temps de faire ces choses.

Bref, ce n'est pas si sorcier que ça d'aider un proche ou un ami en détresse. «Il faut investir du temps. On ne peut pas passer par un autre chemin. Investir dans ses relations est sans doute le meilleur placement à faire pour les années 2000», résume Michel Turcotte, directeur de Secours-Amitié Estrie.

«Quand une personne nous confie sa détresse, il faut savoir qu'elle ne nous demande pas de régler son problème à sa place. Au contraire, cela affecte l'estime de soi. La personne a besoin de sentir que des gens croient en elle. Elle n'a surtout pas envie que l'on minimise ce qu'elle vit, en lui

disant qu'il y a pire.»

Danielle Viau, coordonnatrice de La Cordée, note que, pour cela, il faut quelqu'un qui n'est pas déprimé lui-même. «La souffrance des autres nous confronte à notre propre souffrance. Voilà pourquoi il faut aussi faire attention à soi et mettre ses limites.»

Danielle Viau remarque que ce sont les gens pauvres qui ont souvent un réseau social pauvre et souffrent le plus de détresse: ils n'ont pas les moyens de sortir et faire des rencontres. «Retrouver sa dignité passe par l'emploi et l'intégration sociale.»

Surtout dans ce contexte de précarité, où tout bouge sous nos pieds: les liens familiaux s'effritent, l'emploi est instable, on s'exile loin des siens pour travailler, la performance règne... «Savoir que quelqu'un est là pour nous aider est peut-être suffisant pour être en mesure d'affronter les difficultés», conclut Michel Turcotte.

• PRÉSENT PARTOUT EN RÉGION • PRÉSENT PARTOUT EN RÉGION • PRÉSENT PARTOUT EN RÉGION

Groupe Associé

SOUS LE SIGLE DE LA COMPÉTENCE
En affaires, mieux vaut être compétent que flamboyant.

Pour la transaction la plus importante de votre vie, il n'y a pas de chance à prendre.

Le professionnel de l'immobilier, c'est au Groupe Associé que vous le trouverez.

Nous sommes votre partenaire en affaires depuis 15 ans et nous le serons encore longtemps.



SYLVAIN BÉRUBÉ
Courtier imm. agréé
565-7474



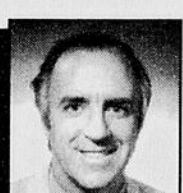
ROGER BILODEAU
Agent imm. affilié
845-2525



ROGER COURCHESNE
Agent imm. affilié
569-1857



YOLANDE COURCHESNE
Courtier imm. agréé
569-1857



MICHEL COUSINEAU
Courtier imm. agréé
565-7474



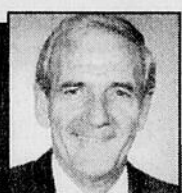
PIERRETTE FORTIN
Agent imm. affilié
565-7474



JACQUELINE DESAUTELS
Courtier imm. agréé
843-7352



NICOLE GAGNON
Courtier imm. agréé
868-1530



DONALD GAUDREAU
Agent imm. affilié
565-7474



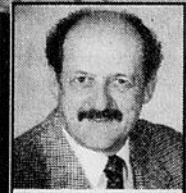
DANIELLE L'HEUREUX
Courtier imm. agréé
565-7474



BRUNO PERRON
Agent imm. affilié
849-7000



THÉRÈSE PERRON
Courtier imm. agréé
849-7000



SARTO RODRIGUE
Courtier imm. agréé
565-7474



FRANCINE VAILLANCOURT
Courtier imm. agréé
565-7474

Groupe Associé

Courtiers indépendants et autonomes

Mordre dans la vie... à belles dents

► SONIA BOLDDUC

«**T**out en respectant ses limites, il faut absolument profiter de chaque instant, mordre dans la vie à belles dents», répète Pierre Martin, atteint du VIH depuis 1990 et porte-parole des patients sur le conseil d'administration d'IRIS Estrie.

Son dynamisme, son intérêt pour la vie et son agenda chargé n'étonnent donc pas. Actuellement en transition de traitement après une trithérapie dont les effets secondaires s'avéraient trop dérangeants, Pierre Martin réintègre le marché du travail, agissant comme coordonnateur de l'Association des personnes handicapées de la MRC de Coaticook. Un pas important pour lui que la maladie avait confiné aux rangs de l'assistance sociale.

«Les personnes atteintes du VIH/sida doivent cesser de s'ancrer dans leur rôle de victimes et s'engager davantage, prendre la parole, et surtout prendre leur place, insiste-t-il. Les décisions gouvernementales et les interventions des acteurs sociaux ont mis en place un système intéressant, mais qui favorise une perte d'autonomie des malades. Si l'on veut que ça change, il faut s'engager, c'est notre combat.»

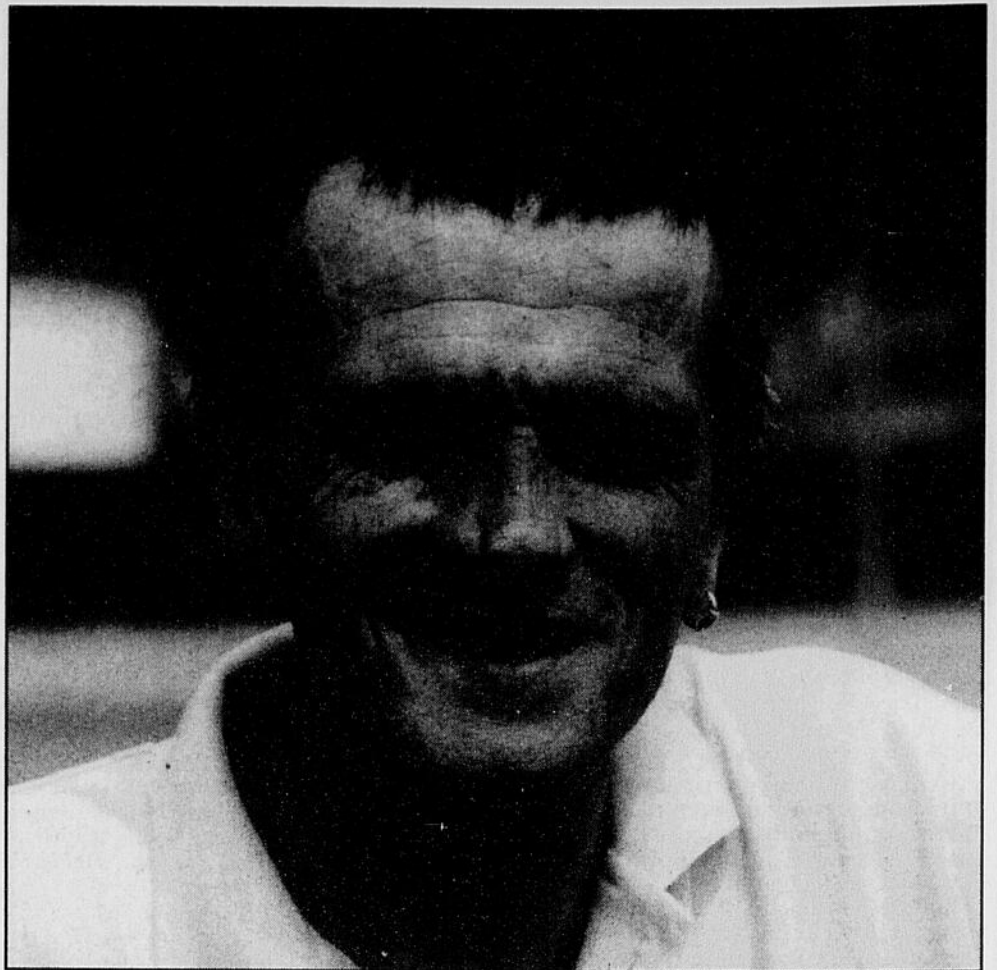
Lui-même s'est récemment impliqué dans le débat engendré par la décision de Québec de transférer les tests de charge virale à Montréal et dénonce certaines situations qu'il juge urgentes ou injustes. Comme plusieurs, il presse le gouvernement fédéral de bouger plus rapidement pour l'admission de nouveaux médicaments.

Si Pierre Martin se bat ainsi contre vents et marées, c'est qu'il en a l'habitude. Depuis sa prime jeunesse, il a maintes fois vécu le rejet, tout d'abord à cause d'un trait physique qu'il ne pouvait dissimuler, puis à cause de son homosexualité que plusieurs de ses proches continuent de qualifier de maladie. Il a aussi vécu un mariage malheureux et une paternité bouleversée et bouleversante.

«J'ai longtemps appris à contenir mes émotions, mes sentiments. Lorsque j'ai

appris le diagnostic, j'ai eu peur, comme tout le monde, et on m'a souvent demandé de me taire, pour ne pas apeurer les gens. Mais j'ai décidé de ne pas me cacher, de ne pas me taire, de ne pas cesser de vivre.» Il se dit par ailleurs particulièrement reconnaissant envers sa famille qui, malgré l'épreuve, le soutient toujours.

«Je n'ai pas l'intention de m'arrêter de sitôt. Je pense que l'on est sur la bonne voie pour contrer la maladie, ses incidences sociales et ses préjugés. Mais l'on ne peut se fier aux autres pour le faire à notre place. Il faut faire reconnaître cette maladie au même titre que les autres, revoir le système d'aide sociale, diffuser de l'information sur les services et poursuivre la sensibilisation. Et tant que je n'aurai pas les deux pieds dans la tombe, je continuerai de me battre et de vivre.»



Pierre Martin, atteint du VIH/sida depuis 1990 et porte-parole des patients sur le conseil d'administration d'IRIS Estrie, a bien l'intention de continuer à mordre intensément dans la vie.

Une région organisée

► SONIA BOLDDUC

L'Estrie fait depuis longtemps office de tête de proue en ce qui a trait à l'organisation des services de lutte contre le sida au Québec.

Que ce soit en ce qui concerne la prévention, le dépistage ou le soutien aux personnes atteintes, la coopération et la concertation qui règnent dans le milieu estrien font toujours l'envie de plusieurs. Depuis l'apparition des premiers cas en région au début des années 80, on s'est rassemblé, orienté et concerté. Des médecins, des intervenants, des infirmières, des travailleurs sociaux, des psychologues, qui collaborent afin d'offrir soins, soutien et prévention.

«Tout le monde joue son rôle à merveille. Que ce soit chez IRIS Estrie, au Centre régional de prévention et de dépistage anonyme, dans les CLSC, sur l'équipe multidisciplinaire du CUSE, chez les médecins et les différents inter-

venants, raconte le Dr Louise Frenette de la Direction de la santé publique de la Régie régionale. Et la collaboration a donné naissance à des projets que plusieurs jugeaient trop ambitieux, comme celui en centre de détention qui permet maintenant à un travailleur de corridor d'intervenir auprès des détenus, dont plusieurs font partie de la clientèle à risque en utilisant des drogues par injections.»

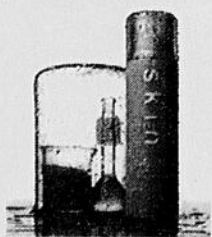
Même discours chez IRIS Estrie, l'organisme de prévention, d'intervention et de soutien qui compte déjà 10 années d'existence. Pour Suzanne Garand, la directrice générale de l'organisation et de la maison d'hébergement, cette concertation était nécessaire au cours des années afin d'augmenter l'efficacité du travail et des interventions et éviter le doublement inutile de services.

Ainsi, les patients atteints du VIH/sida dans la grande région estrienne n'ont pas à s'expatrier vers les grands centres pour être suivis par des spécialistes, pour recevoir le support psycho-social ou l'hébergement dont ils ont sou-

vent besoin ou pour trouver le soutien nécessaire devant cette épreuve.

De son côté, le personnel du Centre de dépistage s'occupe aussi de prévention, de formation et d'information auprès d'intervenants de la santé et d'individus concernés par la problématique. On offre un service téléphonique trois jours par semaine, on effectue l'échange de seringues auprès des utilisateurs de drogues injectables, on vaccine contre l'hépatite B, on procède à plus de 1100 tests de dépistage par année et on propose aussi de l'accompagnement lors de la période d'attente des résultats.

En fait, tout ce qui manque en Estrie, comme ailleurs, ce sont les fonds nécessaires pour développer de nouveaux projets, maintenir ceux qui existent déjà et éliminer certaines contraintes difficiles pour les organismes. «On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a, constate Suzanne Garand. Mais c'est sûr qu'on pourrait faire encore plus si nos moyens nous le permettaient, si on avait pas à couper un peu partout pour survivre.»



TRUCCO®



SEBASTIAN



CENTRE DE BEAUTÉ
CONFIDENCE

275, RUE KING OUEST, SHERBROOKE QUÉBEC
(819)346-8488

L'AN 2000

Une ère de confiance

Nos professionnels connaissent bien les tendances d'aujourd'hui et de demain, et surtout, celles qui vous iront bien... Selon votre personnalité, vos goûts et vos besoins, ils sauront vous conseiller une coiffure ou des soins de beauté pour un effet maximal.

Laminates

la
ligne de la
brillance

COIFFURE ET ESTHÉTIQUE POUR ELLE ET LUI.



La lutte au sida... un combat à finir!

L'espoir commence à surgir pour les victimes, les médecins et les intervenants. Des thérapies fonctionnent et on croit en une cure prochaine. Mais quelque 16 000 nouveaux cas sont diagnostiqués par jour.

► SONIA BOLDOC

Plus de 15 ans de combats acharnés, de recherches intensives, de campagnes d'information, de sensibilisation et de prévention, de témoignages déchirants. Environ 6 millions de décès à travers le monde, 30 millions de cas d'infection, quelque 16 000 nouveaux cas par jour.

Le sida ravage toujours autant, le VIH prend des formes multiples, virulentes. On recherche avec acharnement un vaccin efficace, une cure miracle à cette maladie chronique qui anéantit le système immunitaire. Ainsi, le VIH/sida se présente toujours comme une problématique majeure, une infection fatale.

Mais l'espoir règne toujours dans les rangs des malades et des spécialistes, des médecins et des intervenants. La maladie a évolué, on a enregistré quelques gains et on demeure confiant d'obtenir bientôt d'autres développements positifs.

À l'issue de la douzième conférence mondiale sur le sida qui s'est récemment tenue à Genève, le constat s'avère alarmant quant à la propagation incontrôlable de l'épidémie au niveau mondial, plus particulièrement dans les pays en développement de la région sub-saharienne. Sauf que l'on semblait également confiant quant à l'élaboration éventuelle d'un vaccin efficace.

«C'est sans nul doute dans la mise au point de ce vaccin que réside notre seul espoir d'enrayer l'épidémie, puisque l'on ne peut pas contrôler les comportements humains, confirme le Dr Raymond Duperval, infectiologue au CUSE et figure dominante dans le traitement du VIH/sida. Mais les recherches se poursuivent également en ce qui concerne la médication qui pourrait offrir une cure définitive à cette maladie. On tente de mettre au point le remède miracle, mais on vise aussi à réduire les posologies actuellement offertes, afin de diminuer l'intoxication chez les patients et les coûts exorbitants.»

Depuis janvier 1996, l'apparition de la trithérapie, un traitement qui combine trois médicaments, a permis d'enrayer de manière significative la progression du sida et de diminuer le nombre de décès. Les patients arrivent à retrouver leur vigueur et à reprendre leurs activités habituelles, au moins en partie.

Sauf que les coûts de la trithérapie sont élevés, de 1200 \$ à 1500 \$ par mois au Québec. Les effets secondaires sont également nombreux, allant des simples

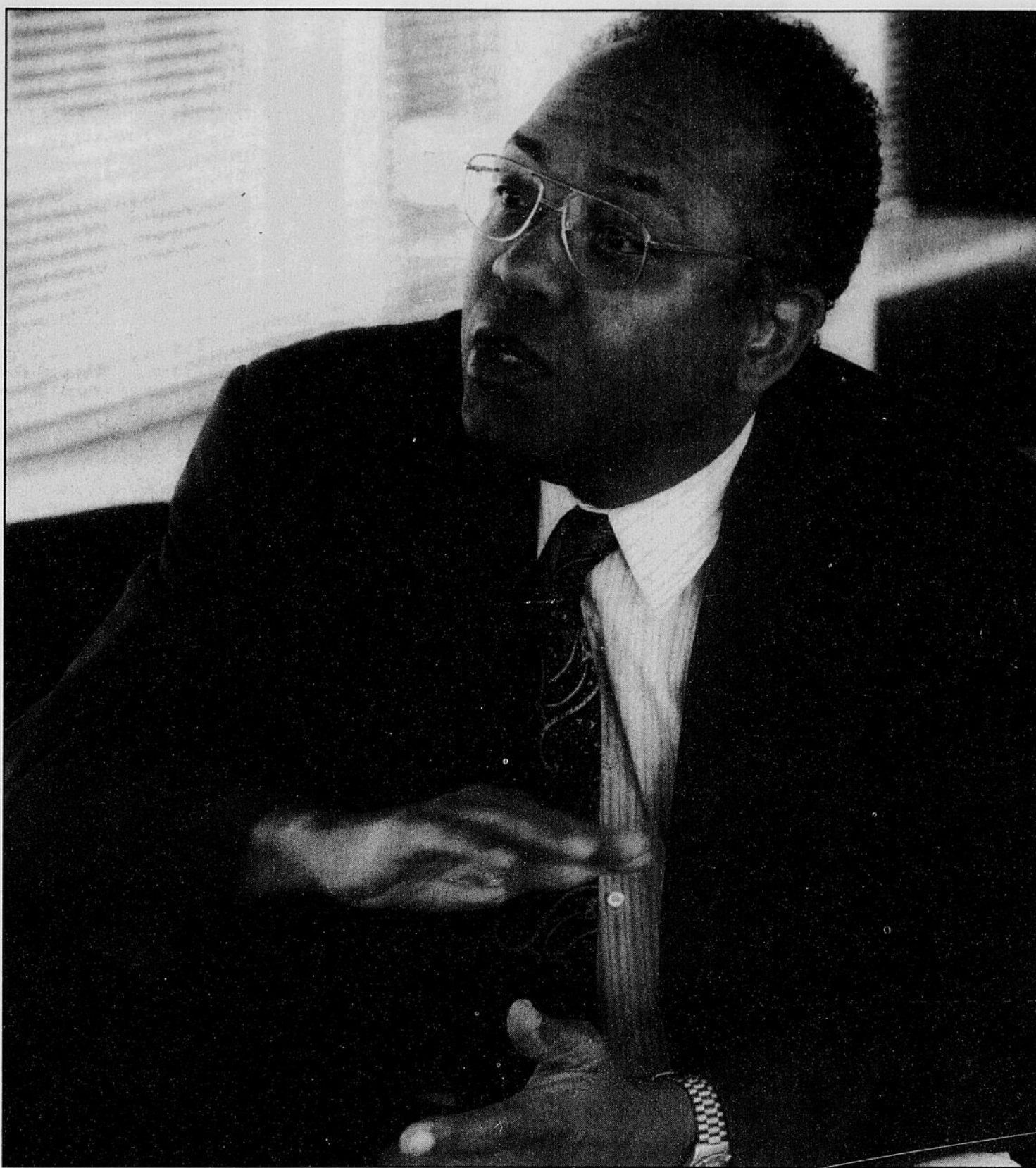


Photo archives La Tribune

Le Dr Raymond Duperval, infectiologue et spécialiste du VIH/sida au CUSE, demeure optimiste quant à la découverte éventuelle d'un vaccin efficace.

maux de tête à des problèmes neurologiques plus sévères.

Aussi le Dr Duperval mise-t-il davantage sur la stimulation du système immunitaire. «Les récentes thérapies nous donnent un répit. Mais l'idéal serait de pouvoir stimuler et renforcer le système immunitaire afin qu'il puisse lutter lui-même contre le virus. Car ce dernier s'adapte à la médication, poursuit sa mutation et se présente sous des formes plus virulentes que nous ne pouvons plus combattre. Par ailleurs, si le système immunitaire était renforcé, on attaquerait alors le virus sur deux fronts, ne lui laissant aucune chance.»

Bien sûr, la prévention demeure toujours la meilleure façon de contrer la maladie. Depuis la découverte des premiers cas de sida au début des années 80 et le constat de l'ampleur du problème, les campagnes de sensibilisation et de prévention ont été nombreuses au pays comme ailleurs. Ce qui n'a cependant pas empêché le décès d'environ 12 000 Canadiens depuis lors.

Aussi, les différents paliers gouvernementaux ont-ils élaboré des stratégies respectives.

La Stratégie québécoise de lutte contre le sida en est d'ailleurs à sa quatrième phase. Une phase axée particulièrement sur la promotion de la santé. Ainsi, après avoir sensibilisé et informé l'ensemble de la population sur la nature de la maladie, sur son évolution et sur ses moyens de transmission, on veut désormais inclure son approche dans un contexte plus global de santé, reliée aux comportements, au milieu de vie et à l'environnement social.

Pour ce faire, on veut bien sûr s'adresser à l'ensemble de la population québécoise, mais encore plus spécifiquement aux groupes plus vulnérables, soit les homosexuels et bisexuels, les utilisateurs de drogues intraveineuses, les jeunes.

En Estrie, où les différents intervenants sont particulièrement dynamiques et la collaboration bien établie, plusieurs initiatives ont déjà été prises et se poursuivent avec acharnement et succès. Plusieurs programmes mis de l'avant par les intervenants du milieu les amènent à se rendre sur le terrain, en centres de détention, dans les parcs, les saunas, les bars ou les lieux de prostitution, afin d'y rencontrer ceux et celles dont le comportement social s'avère plus risqué.

On tente alors de fournir des moyens d'adopter des habitudes plus sécuritaires, en mettant l'accent sur la promotion de la santé autant que sur la prévention du sida. Des projets novateurs qui se rapprochent de la clientèle visée, comme *Cat Women* qui rejoint les travailleuses du sexe ou Macadam J, qui s'adresse aux jeunes et auquel collaborent les infirmières Martine Dumont et Lise Fontaine, du Centre régional de prévention et de dépistage anonyme du VIH.

Des projets qui ouvrent la voie vers des avenues nouvelles, des optiques plus larges de bien-être et de santé. Des projets surtout qui vont rejoindre les gens dans leur milieu.

La lutte se poursuit donc sans relâche au sein des milieux communautaires et médicaux, afin d'enrayer l'épidémie du VIH/sida qui sévit ici comme ailleurs, à des degrés divers.

Mais la lutte doit aussi se poursuivre pour activer l'élimination des préjugés qui persistent quant à la maladie et ceux qui en sont atteints.

Un préjugé de moins, c'est une barrière qui tombe.



Imocom, François LaFrance

Martine Dumont, infirmière du Centre régional de prévention et de dépistage anonyme du VIH, est engagée dans nombre de projets sur le terrain, dont l'autobus Macadam J, en plus d'effectuer quelque 1100 tests de dépistage par année.

Une vision d'avenir! Expérience et Service

Les docteurs Pierre Vallée
et Nancy Dontigny sont
à votre disposition pour
répondre à vos besoins.



LA RENTREE... C'EST IMPORTANT
pour les adultes comme pour les enfants!

VERRES DE CONTACT
Souples, sphériques, port quotidien
Plan de service inclus

99\$

Nouveaux porteurs

NOUVEAUTE

VERRES DE CONTACT JETABLES DOUBLE FOYER

MONTURES ET VERRES
Adultes et enfants
Sélection 1998*

99\$ à 139\$

Simple vision, puissance +4.00 à -4.00, 2 cyl.

EXAMEN DE LA VUE
DÉPISTAGE:
glaucome - cataracte
LUNETTERIE
VERRES DE CONTACT DE SPÉCIALITÉ:
astigmatisme - double foyer

CLINIQUE D'OPTOMÉTRIE
PIERRE VALLÉE

4777, boul. Bourque, Rock Forest, 564-8282

* Sur modèles sélectionnés. Quantités limitées.

Une maladie sournoise en progression

En raison du vieillissement de la population, la prochaine décennie va marquer une augmentation importante de cas de Parkinson.

► FRANÇOIS GOUGEON

Mao Tsé-tung souffrait de la maladie de Parkinson et c'est même un neurologue de Montréal qui prenait l'avion en douce pour aller le soigner en Chine.

En racontant cette anecdote, le Dr Jean Rivest, neurologue au Centre universitaire de santé de l'Estrie (CUSE) et l'un des rares spécialistes en matière de Parkinson au pays, ne cherche pas qu'à rappeler comment, dans les pays communistes, on a toujours caché au peuple la vérité sur l'état de santé de leurs leaders politiques.

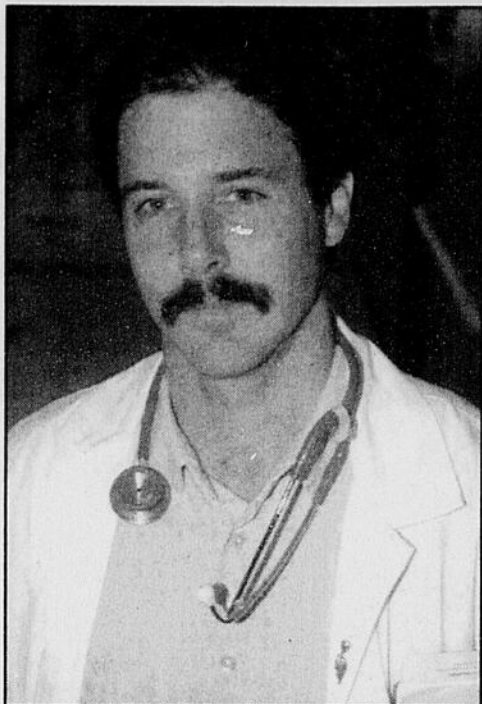
Il veut plutôt démontrer par là que cette maladie invalidante, lente et insidieuse, peut toucher n'importe qui. Dont un chef d'État aussi brillant que Mao... qu'on aime ou pas ce qu'il a accompli.

Aujourd'hui, des personnalités connues comme le champion de boxe Muhammed Ali, Janet Reno, adjointe au président Clinton ou encore le chanteur Johnny Cash ont avoué être affligés du Parkinson. La maladie avait été identifiée la première fois en 1817, par le médecin anglais James Parkinson. Il lui avait alors donné le nom de paralysie agitante.

Et pour le Dr Rivest, de même que pour des chercheurs de la Fondation canadienne du Parkinson, ce genre de révélation sera plus fréquente dans le futur. La prochaine décennie va marquer une augmentation importante de cas de Parkinson, en raison du vieillissement de la population. Si bien que d'ici 20 ans, le chiffre de 100 000 Canadiens affectés par la maladie va croître d'au moins 30 pour cent.

Mais attention à la lecture. Et surtout aux mythes: le Parkinson n'est pas une maladie de vieux.

«Si on retrouve la majorité des cas entre 55 et 60 ans, on en enregistre 20 pour cent en bas de 50 ans et 10 pour cent avant 40 ans... C'est loin d'être vieux et il



ya même plusieurs cas diagnostiqués dans la trentaine», exprime le Dr Rivest. Il ajoute que pour les personnes âgées de 60 ans et plus, un pour cent de la population est affectée à des degrés divers. Pour l'Estrie, on peut facilement parler de 500 à 600 personnes atteintes.

Reste que même si on entend de plus en plus souvent parler du Parkinson, cette maladie demeure peu et mal connue. L'aspect du tremblement des membres n'est que la pointe de l'iceberg et est loin d'affecter tous les Parkinsoniens. Et sans être mortelle, elle handicape sérieusement une vie, surtout dans les stades plus avancés.

«La maladie est dégénérative et les personnes atteintes peuvent tout aussi bien ressentir de la rigidité, avoir de la difficulté à parler, écrire, avaler même. Ça peut aussi avoir de l'impact sur les émotions. Bref, bien que la manifestation

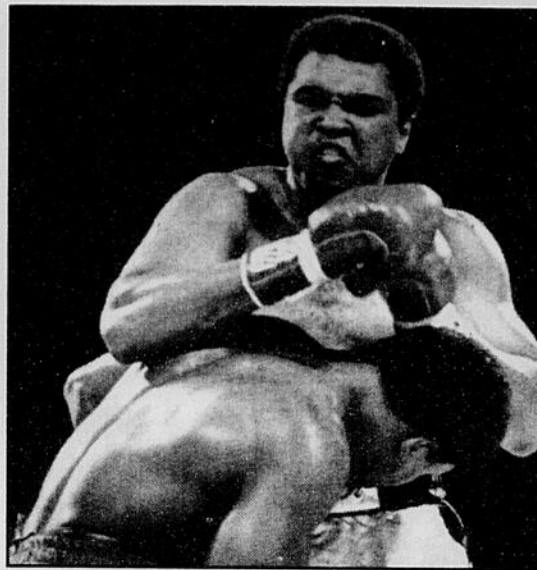


Photo d'archives

Des personnalités connues comme l'ancien boxeur Muhammed Ali et le chanteur Johnny Cash ont admis être affligés de la maladie de Parkinson. Le Dr Jean Rivest (ci-contre) explique qu'en raison du vieillissement de la population, d'ici 20 ans, le chiffre de 100 000 Canadiens affectés par la maladie va croître d'au moins 30 pour cent.

varie d'une personne à l'autre, tout sur le plan moteur devient ardu», note le spécialiste.

Il mentionne en outre que bien des personnes atteintes ignorent leur condition. «Ça peut souvent prendre plusieurs années avant d'être diagnostiqué. Surtout qu'il faut une bonne évaluation et que le diagnostic se fait seulement de façon clinique», dit encore le Dr Rivest. Il met cependant en garde des gens dans la quarantaine qui, éprouvant à l'occasion des tremblements, seraient tentés de sauter trop vite aux conclusions. «Autant une personne qui n'a pas de tremblement peut avoir le Parkinson, autant une personne qui a des tremblements à l'occasion n'est pas pour autant Parkinsonien!»

Sournoise et allant en s'intensifiant si elle n'est pas suivie, la maladie est déclenchée par la destruction d'un composé chimique produit dans le

cerveau et appelé dopamine. C'est la dopamine qui envoie des messages aux muscles et la destruction de cette substance conduit à la perte de maîtrise des muscles.

Quant à connaître la cause de cette destruction de la dopamine, les recherches restent muettes. On soupçonne les facteurs génétiques mais sans lien avec l'hérédité. On pense aussi que l'environnement pourrait jouer un rôle. Mais ce ne sont là que des pistes sur lesquelles, surtout depuis les dernières années, des équipes de chercheurs se penchent plus sérieusement.

Et le Dr Rivest a espoir que de grandes améliorations sont imminentes pour aider encore plus les Parkinsoniens. Mais déjà, des médicaments permettent d'améliorer la qualité de vie des personnes atteintes. Juste cette année, trois nouveaux médicaments ont fait leur entrée, dont le Mirapex.

«Prenez-moi comme je suis!»

Les personnes atteintes apprennent difficilement à apprivoiser leur nouvelle condition.

► FRANÇOIS GOUGEON

Comme avec n'importe quelle autre maladie invalidante, il faut un moral d'acier pour vivre avec le Parkinson. Le moral et aussi une médication adéquate tout autant que des activités physiques régulières.

«Ça ne tue peut-être pas mais ça affecte sérieusement la qualité de vie... À l'annonce du diagnostic, il y a sept ans, ce fut le choc. Mais en même temps j'étais soulagé de savoir enfin ce qui m'arrivait, d'où venait mes pertes d'équilibre. C'est quand même difficile à accepter au début parce qu'on se sent visé, observé par les gens! Mais moi maintenant, je me dis: prenez-moi comme je suis!»

Il y a déjà un bon moment que l'homme d'affaires Roger Fortier, qui a fondé il y a sept ans et préside toujours le chapitre estrien de la Fondation canadienne du Parkinson, a appris à vivre avec ce qu'il appelle non pas sa maladie mais son état de santé.

C'est à 53 ans que le verdict lui annonçant qu'il était parkinsonien est tombé. Et il soupçonne que ses problèmes ont débuté bien avant, sûrement en-deçà de 50 ans. «Ce n'est pas une maladie de vieux», dit l'homme qui oeuvre dans le

secteur de la construction et qui prend les moyens pour rester le plus actif possible.

Lise Landry, une enseignante de formation qui a eu la confirmation voilà à peine quelques années qu'elle était atteinte du Parkinson, est convaincue elle aussi que la maladie sommeillait depuis plus longtemps. «Depuis plusieurs années, je ressentais une grande fatigue et je perdais l'équilibre. Mon corps devenait de plus en plus rigide. Si je m'assois par terre, je basculais complètement par en arrière en me relevant», dit-elle.

La dame, qui a perdu son emploi en annonçant son mal à son employeur, sait mieux que quiconque comment il est difficile d'en arriver au diagnostic précis. «Au début, mon médecin pensait que je faisais une dépression. Il m'a référé à un psychiatre qui n'a rien trouvé d'anormal... C'est après consultation auprès d'un neurologue que j'ai su enfin ce que j'avais», émet Mme Landry, tout en ponctuait ses phrases d'un sourire ardu.

Car c'est là un des traits du Parkinson: tous les gestes qu'on fait automatiquement dans la vie quotidienne, comme le simple fait de sourire, demandent un effort énorme aux gens atteints de la maladie. «C'est comme une sorte de rééducation. Il n'y a plus d'automatisme et il faut donc y penser à chaque fois qu'on a un mouvement à faire», reprend pour sa



Imacom-Daguerre, Claude Poulin

Roger Fortier et Lise Landry, tous deux atteints de la maladie de Parkinson, apprennent à surmonter quotidiennement les obstacles posés par leur condition. «Il n'y a plus d'automatisme, il faut donc y penser à chaque fois qu'on a un mouvement à faire», explique Mme Landry. A leurs côtés, Luc Bilodeau, thérapeute en réadaptation physique.

part Roger Fortier.

La nouvelle génération de médicaments mis sur le marché permet des gains importants. Mais encore là, il y a des effets secondaires, qui sont propres à chaque individu: perte d'appétit, bouche asséchée, constipation, insomnie ou l'inverse.

«Je n'ai jamais été portée sur les pilules et avec mes médicaments, j'ai dû vomir pendant six mois. Mais je me disais que j'allais continuer car je ne voulais pas me voir dans un fauteuil roulant dans deux ans», exprime Mme Landry.

Et outre la médication, il existe différentes interventions chirurgicales, comme la pallidectomie et la stimulation cérébrale profonde. Mais c'est très limité: on pense surtout aux malades à un stade très avancé.

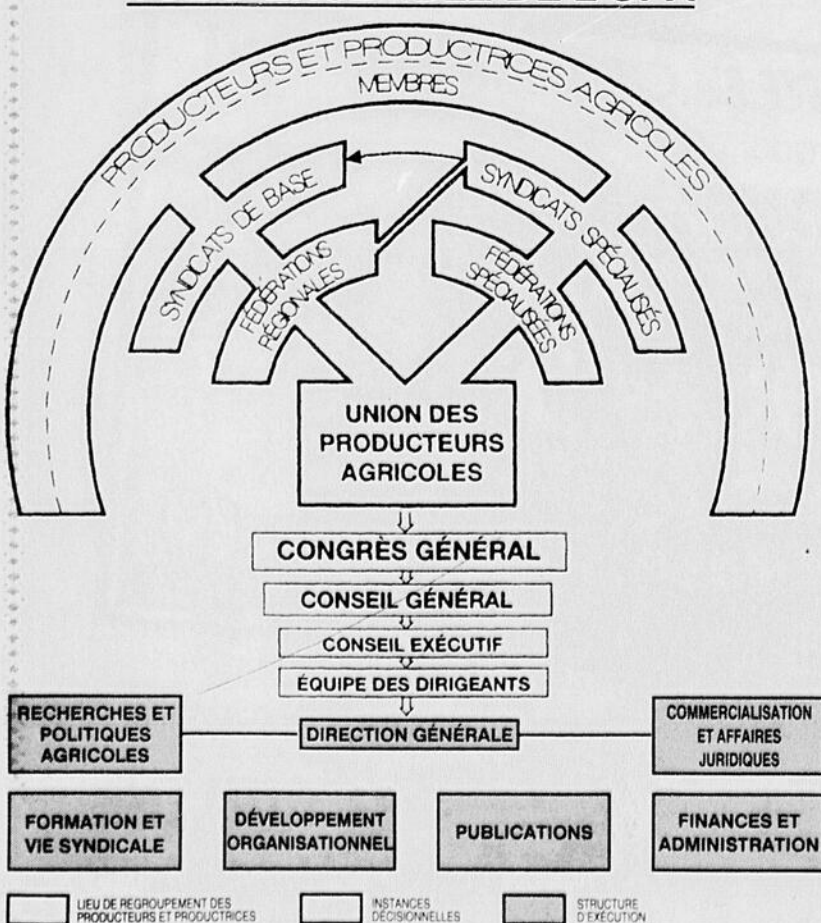
Une autre bonne façon de lutter contre la maladie consiste à s'adonner à de l'activité physique

adaptée. L'association que préside M. Fortier organise même des classes d'exercices pour Parkinsoniens.

Thérapeute en réadaptation physique, Luc Bilodeau signale que cela fait la différence. «Ce sont des exercices très simples, comme lever les bras, plier les jambes pour renforcer les muscles des cuisses. L'important, c'est de donner un stimulus pour aider les gens à développer et à maintenir des réflexes qu'ils n'ont plus naturellement», indique M. Bilodeau.

Tant pour M. Bilodeau que Roger Fortier et Lise Landry, ces classes n'aident pas qu'à mieux vivre physiquement avec la maladie. C'est une occasion de se stimuler également au plan psychologique. «On échange, on s'entraide et on s'encourage mutuellement à persister. C'est clair que si le moral tombe, un Parkinsonien va dépérir encore plus vite», a aussi évoqué Roger Fortier.

VUE D'ENSEMBLE DE L'UPA



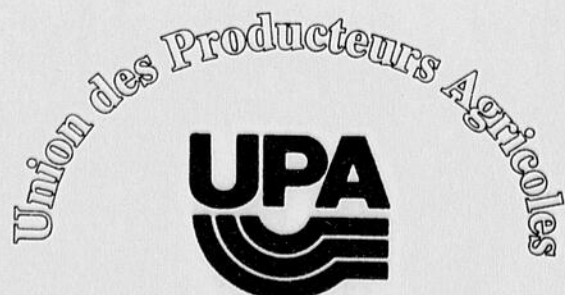
FÉDÉRATION DE L'UPA-ESTRIE

4300, BOUL. BOURQUE - ROCK FOREST - QUÉBEC - J1N 2A6
TÉLÉPHONE (819) 346-8905
TÉLÉCOPIEUR (819) 346-2533

FISCALITÉ AGRICOLE

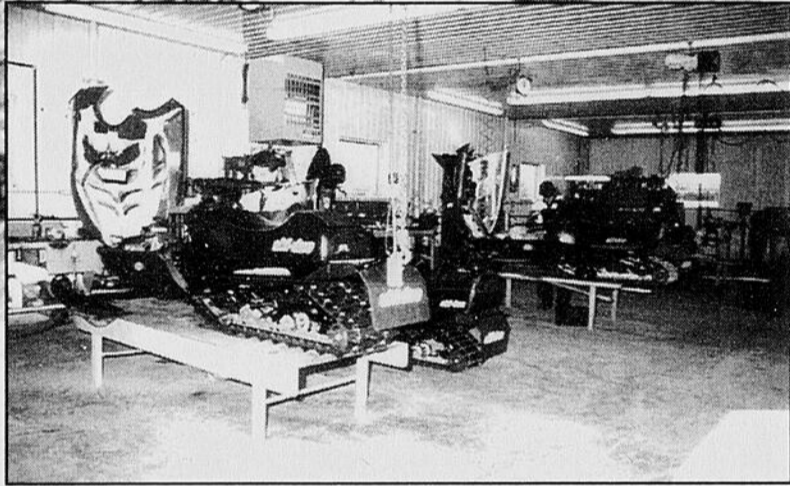
LA FÉDÉRATION DE L'UPA-ESTRIE MET À VOTRE DISPOSITION UNE ÉQUIPE DE COMPTABLES-FISCALISTES À LA FINE POINTE DE LA FISCALITÉ AGRICOLE.

NOUS VOUS OFFRONS UN SERVICE DE COMPTABILITÉ, D'IMPÔT ET DE PAYE À PRIX TRÈS COMPÉTITIF.



DÉPASSEZ le temps

AVEC LE CENTRE DE LA MOTONEIGE DE VALCOURT enr.

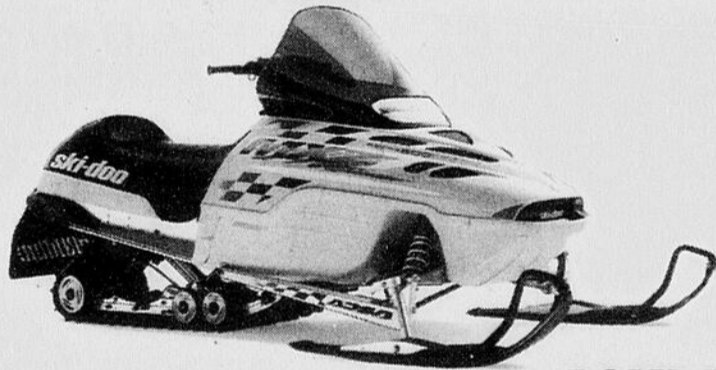


Sur place, une équipe d'experts à votre service pour toute réparation ou mise au point de votre motoneige, et ce, 7 jours sur 7 durant la saison hivernale.



Des vêtements de qualité, des accessoires variés, voilà ce que vous propose la boutique du Centre de la motoneige. Découvrez dès maintenant la collection 1999 ou encore profitez des promotions allant de 40 % à 80 % sur tous les vêtements des collections 1997 et précédentes.

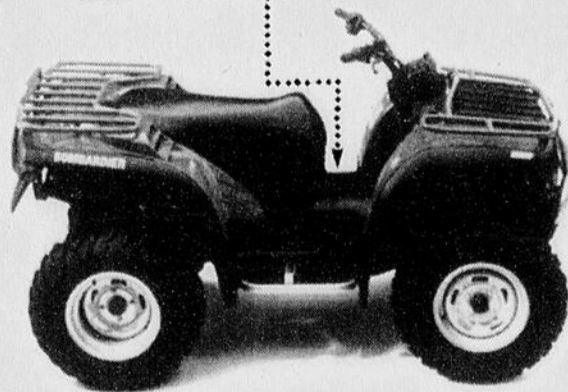
VENEZ DÉCOUVRIR NOS NOUVEAUX MODÈLES



BOMBARDIER
PRODUITS RÉCRÉATIFS



Un pas important dans l'industrie
des VTT...



Le passe-pied, fallait y penser.

pour être bien de son temps!

CENTRE DE LA MOTONEIGE



VALCOURT enr 532-2262

9060, rue de la Montagne, Valcourt Tél. (514) 532-2262 ou 2263

Gutenberg
1440

La Tribune
1910

L'HISTOIRE S'ÉCRIT AU QUOTIDIEN

À L'AUBE DE L'AN 2000

La Tribune

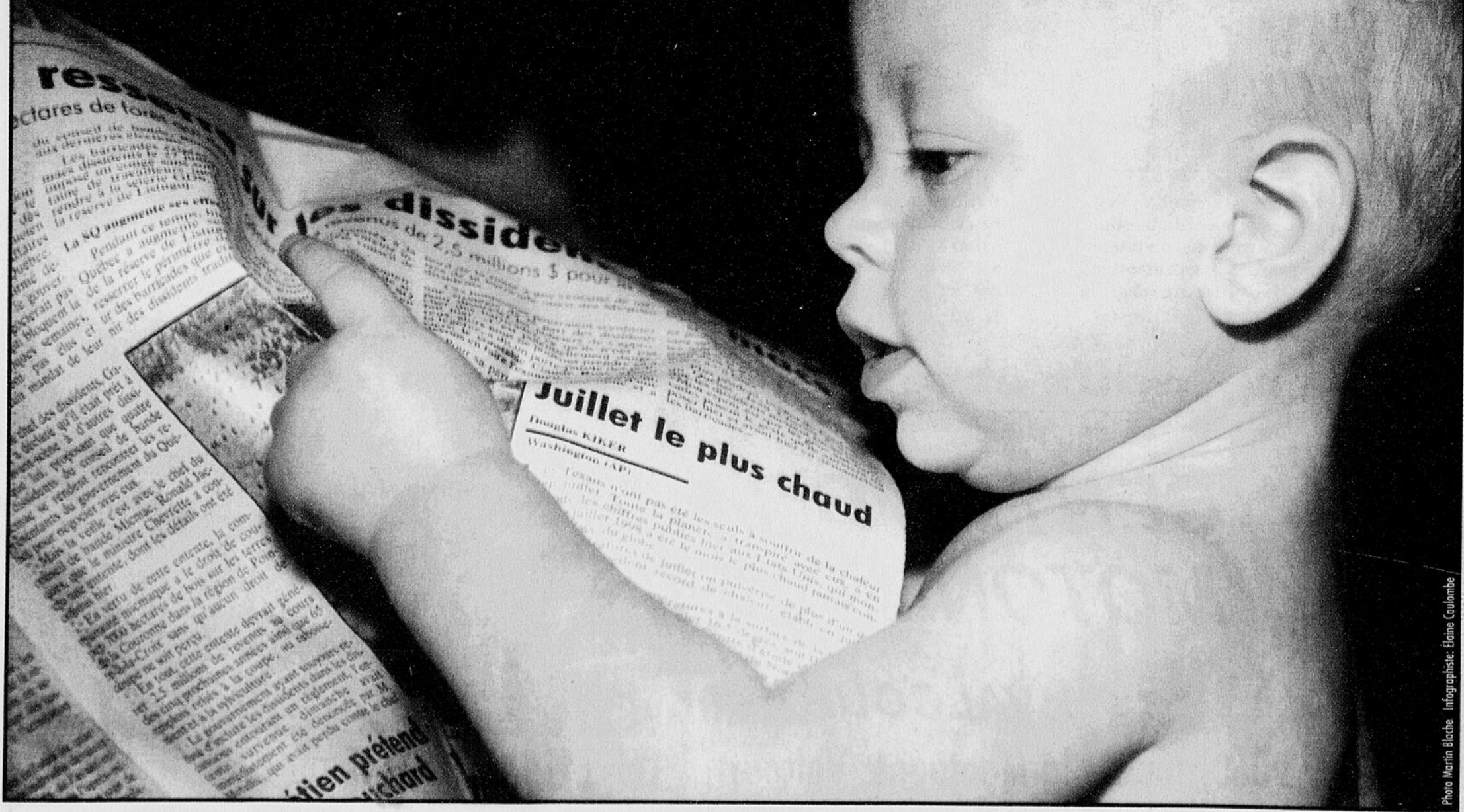


Photo Martin Blache - Infographiste: Elaine Coulombe